

Lettres inédites

de

Lamennais

à

Montalembert

DU MÊME AUTEUR

Correspondance de Lamennais, publiée par E.-D. Forgues, 2 vol. in-8° .... 15 fr.

La Divine Comédie de Dante, traduite et précédée d'une introduction sur la vie, la doctrine et les œuvres de Dante, par Lamennais. Œuvres posthumes publiées par E.-D. Forgues. 2 vol. in-16 (*épuisé*.)



F. LAMENNAIS

d'après le portrait peint par Ary Schefer

Lettres inédites

de

Lamennais

à

Montalembert

AVEC UN AVANT-PROPOS ET DES NOTES

PAR

EUGÈNE FORGUES

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1898

AVANT-PROPOS

Les lettres qui suivent sont celles que Lamennais écrivait à son jeune et ardent disciple, à l'époque douloureuse où il allait quitter l'Église dont il avait été si longtemps le serviteur vaillant et acclamé. Pendant la période de six années qu'elles embrassent (novembre 1830 à juillet 1836), elles sont en quelque sorte le journal intime où le grand solitaire de La Chenaie a enregistré la marche presque quotidienne de ses idées, les élans de sa foi persistante dans l'avenir de l'humanité, les tourments et les mécomptes de son âme à la fois tendre et fière, violente et résignée. Elles nous font assister au drame intellectuel dont le dénouement seul nous était suffisamment connu jusqu'ici ; elles expliquent ce dénouement, le préparent et le justifient. A ce point de vue, elles comblent, on peut le dire,

une véritable lacune dans l'ensemble de la correspondance du grand écrivain. De ses relations avec ceux qui combattaient sous ses ordres, lors de la bruyante campagne de *l'Avenir*, bien peu de chose en effet nous était parvenu jusqu'ici ; et ce peu se trouve, en général, dénaturé par la haine aveugle et persistante qui a si longtemps poursuivi l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, ou bien défiguré par des gloses partiales et malveillantes.

Abandonné par les uns, renié par les autres, Lamennais avait pu, dès son vivant, constater qu'une sorte de conspiration du silence se faisait autour du débat passionné dont il avait été la victime. On lui refusait jusqu'à la communication des lettres écrites par lui pendant cette période troublée[1], et où il avait pris l'habitude, « quatre ou cinq jours par semaine, » de développer en quelque sorte son apostolat, d'exposer à tous ses motifs de combattre, de douter ou d'espérer. Après sa mort, ces lettres, dispersées en des mains pour la plupart hostiles à sa per-

[1] Voir notamment la *Correspondance* de Lamennais (Paris, Didier, 1863, in-8°), t. I, p. 125.

sonne, ont été jalousement dissimulées à la légitime curiosité du public. Il en est ainsi, notamment, de celles qu'il avait pu écrire à Lacordaire, à Madame Yemeniz, à Emmanuel d'Alzon, au P. Ventura, à l'abbé Gerbet, à Rio, et à bien d'autres encore.

Des circonstances plus favorables, aidées par d'anciennes amitiés, m'ont permis de rentrer en possession des lettres adressées par Lamennais au comte de Montalembert et d'en aborder la publication. J'ai le devoir de reconnaître ici l'esprit de loyale courtoisie avec lequel Mme de Montalembert et M. le vicomte de Meaux, héritiers des papiers du châtelain de La Roche-en-Brénil, ont bien voulu se prêter aux négociations délicates que comportait l'échange des lettres écrites par l'un et l'autre des deux correspondants. On verra, par les pages suivantes, ce que fut l'intimité de ces esprits d'élite, et l'on conviendra assurément qu'il eût été regrettable de laisser plus longtemps dans l'ombre des documents de cette importance.

Je n'ai point à retracer ici ce que fut la carrière de M. de Montalembert. Pour ceux de nos

lecteurs qui désireraient être plus amplement renseignés à cet égard, il suffira de se reporter au volume si consciencieux du R. P. Lecanuet [1], et surtout au *Montalembert*, récemment publié, de M. le vicomte de Meaux [2]. On trouvera dans ces deux ouvrages les détails les plus circonstanciés sur la vie et les idées du jeune disciple de Lamennais, et si les conclusions auxquelles s'arrêtent les deux écrivains catholiques ne paraissent pas toutes également justifiées, le lecteur pourra sans difficulté rétablir une vue plus impartiale des choses et des gens en revenant aux lettres de l'auteur des *Paroles*. Nul mieux que Lamennais lui-même ne saurait expliquer Lamennais.

Enfin, on trouvera dans les pages qui suivent le commentaire perpétuel et nécessaire des *Affaires de Rome ;* et ce ne serait assurément pas un de leurs moindres mérites de remettre en lumière cet admirable plaidoyer d'un grand esprit dont la sincérité ne saurait plus aujour-

[1] *Montalembert. Sa Jeunesse* (1810-1836), par le R. P. Lecanuet, de l'Oratoire. Paris, Poussielgue, 1895, in-8°.

[2] *Montalembert*, par le vicomte de Meaux. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-12.

d'hui faire doute pour personne. Elles en donnent de tout point l'éclatante confirmation, et détruisent à tout jamais les légendes de sacristie qui avaient, pendant de si longues années, fait de l'esprit le plus désintéressé de ce siècle je ne sais quelle émanation de Satan, et terni la mémoire d'un des plus purs serviteurs de l'humanité.

De cette double lecture ressort une fois de plus, et avec une évidence de jour en jour plus nette, la manifeste nécessité des réformes proposées naguère par Lamennais et qu'il fut impuissant à faire prévaloir contre le mauvais vouloir de l'épiscopat contemporain. Les condamnations prononcées contre lui il y a une soixantaine d'années n'ont pu arrêter le mouvement dont il fut l'initiateur, et qui aboutit, de nos jours, aux tentatives plus ou moins bien dirigées de ce qu'on est convenu d'appeler le « socialisme catholique ». On peut assurément admettre que l'auteur de l'encyclique *De Conditione opificum* eût hésité à condamner Lamennais et sa doctrine politique. Lui-même, au surplus, prévoyait la revanche future de ses idées. « Notre

tâche est désormais remplie, — écrivait-il à Montalembert ; — nous avons répandu des semences qui fructifieront un jour. C'est au temps seul qu'il appartient de les développer et de les mûrir. »

Et plus tard, à l'heure la plus amère de la lutte, lorsque la seconde encyclique venait de condamner l'élan généreux des *Paroles d'un Croyant*, alors que la défaite semblait certaine et que, dans l'esprit de ceux qui l'avaient suivi naguère en l'applaudissant, la prudence désormais reprenait rapidement ses droits, il laissait échapper ce cri de triomphe qui marque sa confiance inébranlable et la justesse de son intuition : « Le silence futur de Rome, l'opinion « unanime « des théologiens sur l'encyclique, « affranchissent l'avenir, et, en résultat, *j'au-* « *rai conquis pour les catholiques la liberté* « *de parole et d'action dans l'ordre politique.* « Est-ce donc si peu [1] » ? — Si, comme on peut dès à présent le prévoir, une époque prochaine répond aux espérances de l'apôtre

[1] La Chenaie, 5 août 1834.

de La Chenaie, les lettres qu'on va lire auront tout au moins pour résultat de fixer le rang qui lui est dû dans le triomphe final de la vérité, et de hâter pour lui l'heure de la justice qui lui fut refusée par ses contemporains.

Eugène Forgues.

Paris, 12 septembre 1897.

LETTRES

DE

LAMENNAIS A MONTALEMBERT

I

Paris, rue du Colombier, n° 15,
le 8 novembre 1830.

Je m'empresse, Monsieur, de vous remercier des offres obligeantes que vous voulez bien me faire pour *l'Avenir*, et dont je sens tout le prix. Je serai heureux de vous être associé pour la défense de la plus belle cause pour laquelle les hommes puissent combattre, Dieu et la Liberté. Il serait très important que l'on connût mieux l'Irlande qu'on ne la connaît généralement en France, et en particulier tout ce qui concerne l'état

du clergé catholique dans ce pays me paraîtrait une chose sur laquelle il serait extrêmement utile d'appeler en ce moment l'attention. Il y aurait aussi, comme vous l'observez très bien, une instruction pleine d'intérêt, et de plus d'un genre, à tirer de l'Allemagne. Quelque sujet que vous vouliez traiter, *l'Avenir*, Monsieur, vous ouvrira toujours avec reconnaissance ses colonnes.

Je pars pour la Bretagne dans une dizaine de jours. Si vous étiez auparavant de retour à Paris, je serais heureux que vous me procurassiez l'avantage de vous connaître personnellement ; il me serait doux de vous exprimer de vive voix les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

F. DE LA MENNAIS.

A Monsieur,
Monsieur le Vicomte Charles de Montalembert,
rue de l'Université, *n°* 11,
Paris.

II

Juilly, le 18 avril 1831.

Vos lignes sur la Pologne[1], mon bien cher enfant, m'ont ému jusqu'aux larmes. Vous n'avez rien écrit de plus beau ; c'est votre âme tout entière. Voilà ce que j'ai voulu vous dire d'abord. Après cela, il faut que je vous remercie de l'espérance que vous me donnez de vous voir bientôt ici. MM. de Scorbiac et de Salinis me chargent de vous dire combien ils seront heureux de vous y posséder quelques jours ainsi que M. de Brézé, qu'il me tarde beaucoup de connaître personnellement. Ce sera, n'en doutez pas, avec le plus grand plaisir que je recevrai M. Ramu. Dites-lui, je vous prie, combien je serai charmé de causer avec lui. Il en sera certainement de même à l'égard de M. Lerminier et de M. Michelet. J'ai déjà lu l'*Introduction* de ce dernier. Il y a un vrai talent dans cet ouvrage et des idées justes, mais aussi, à mon avis, de

[1] V. l'article de Montalembert intitulé *Une Prière*, dans *l'Avenir* du 16 avril 1831.

grandes erreurs qui tiennent presque toutes au point de départ. Il me semble que ma philosophie jette quelque lumière sur ces questions fondamentales. Quoiqu'il y ait dans les écrivains allemands catholiques, Schlegel, Gœrres, etc., d'excellentes vues sur ces mêmes questions, ils sont pourtant bien loin de me satisfaire pleinement.

Tout à vous du fond de mon cœur,

F. de La Mennais.

III

Juilly, 21 juin 1831.

C'est en ce moment[1], mon cher ami, qu'il faut se dire : Dieu l'a voulu ainsi ; et fermer les yeux, et se reposer dans cette volonté sainte, toute d'amour et de miséricorde. Hélas ! Combien de fois déjà mon pauvre cœur a été brisé comme le vôtre l'est à cette heure ! Nous avons tous part à ce calice si amer à la nature. N'oublions pas que notre Sau-

[1] M. de Montalembert venait d'avoir la douleur de perdre son père.

veur y a bu le premier, qu'il l'a épuisé jusqu'à la lie, et, si notre âme aussi est triste jusqu'à la mort, songeons que notre espérance a sa racine dans ces grands mystères de douleur. Je prie pour vous, mon cher enfant, je prie pour votre digne mère, pour votre frère, je prie pour celui que vous regrettez. Il aura part aux saints sacrifices des prêtres de cette maison. Que je voudrais de toute mon âme adoucir votre peine! Mais l'homme est si impuissant pour l'homme! C'est sa plus douloureuse misère. J'approche du jour où, je l'espère, vous prierez aussi pour moi, pauvre pécheur. Souvent, bien souvent, je me rappelle ce mot : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*, et cette pensée me console.

L'abbé Gerbet me charge de vous exprimer ses sentiments. Courage, foi, patience. Il y a un lieu où nous nous retrouverons tous. Là est la paix, la joie, tout ce que nous désirons sur la terre, et que la terre ne peut nous donner. *In hac spe consolemus ad invicem.* — Je vous presse sur mon cœur.

F. de La Mennais.

IV

Paris, 29 octobre 1831.

Nous admirions, mon cher enfant, votre activité, votre courage, et nous bénissions Dieu du succès qu'il accordait à vos travaux [1], lorsque tout à coup les obstacles se sont accrûs de telle sorte qu'il nous a bien fallu reconnaître l'impossibilité de les surmonter. De tous les diocèses il nous est venu des lettres qui nous disent des choses semblables à celles que vous nous avez écrites de Marseille. Alors il est devenu nécessaire de prendre un parti. *L'Avenir* pourrait encore aller trois ou quatre mois ; il est probable, en outre, qu'il serait possible de réunir, par un nouvel appel à nos amis, trente ou quarante mille francs, c'est-à-dire de prolonger notre existence de quelques mois. Mais comment demander, comment accepter des fonds

[1] Montalembert se trouvait en ce moment à Lyon, où il s'efforçait de recruter des adhérents à l'*Agence générale pour la défense de la Liberté religieuse*, association qui avait pour but la défense et la propagation des doctrines de *l'Avenir*.

dont la perte serait certaine d'avance ? Car la persécution des évêques ne se ralentira pas prochainement, et chaque jour elle nous enlève des abonnés : nous en avons perdu cent au dernier réabonnement. Il n'y a donc eu à délibérer que sur l'époque où nous nous arrêterions. Or, il nous a paru qu'il valait bien mieux se retirer au moment où il reste des fonds en caisse, fonds que nous pourrions accroître par un nouvel appel ; au moment où nous pouvons dire : « Il ne tiendrait qu'à nous de continuer quatre mois, huit mois peut-être, mais nous ne le voulons pas ; et nous ne le voulons pas, non pas que nous ayons le moindre doute sur la vérité de nos doctrines, ni sur l'utilité des conseils que nous avons donnés, mais parce que les passions n'ont pas permis qu'on nous écoutât ; parce qu'il y a un terme au-delà duquel on ne peut plus supporter l'injure, l'outrage, la calomnie ; parce qu'il ne nous reste aucun bien à faire. » — Ce que nous avons dit a été entendu des hommes dégagés de l'esprit de parti. Nous avons déposé dans la société des germes qui ne seront pas stériles ; le temps les développera, et les développera d'autant plus vite que les passions et les préjugés qui nous ont combattu amèneront plus de calamités.

Du reste, vous penserez sans doute comme nous qu'il est impossible de soutenir l'*Agence* sans journal [1]. Nous terminerons les affaires commencées, après quoi le clergé, qui n'a pas voulu être défendu, se défendra lui-même comme il l'entendra. L'incroyable oppression qui va peser sur lui est peut-être une leçon que la Providence a jugée nécessaire dans ses conseils. Pour nous, rentrés dans le silence, nous attendrons que l'avenir, et un avenir prochain, nous justifie. Ce serait folie de s'obstiner à faire entendre raison à des frénétiques.

Nous attendons votre retour impatiemment. Il nous tarde à tous de vous embrasser. Voyons et adorons dans ce qui se passe la sainte volonté de Dieu, et tâchons de le servir d'une autre manière dans la retraite que nous fait sa bonté. Nous allons avoir un bon hiver pour l'étude. — Tout à vous de cœur, mon cher enfant.

F. DE LA MENNAIS.

A Monsieur,
Monsieur le Comte de Montalembert,
Lyon.

[1] Le dernier numéro de *l'Avenir* parut le 15 novembre 1831.

V

Frascati, 28 avril 1832.

J'espère, mon cher enfant[1], que vous serez heureusement arrivé à Naples et que vous y trouverez un temps plus agréable que celui que nous avons ici, lequel est sombre et froid, et tellement froid qu'il ne l'est pas plus au mois de mars en France. Point de soleil, mais un brouillard grisâtre qui couvre la plaine jusqu'à Rome. Du reste, je suis très bien ici, très bien pour le travail, n'étant point distrait par les visites, ni fatigué par les importuns; mais triste d'être séparé de tout ce qui m'est cher, n'ayant personne qui m'aime et que je puisse aimer, personne qui s'intéresse à ce qui fait ma vie et notre vie commune, personne à qui je puisse, dans la plénitude d'une âme qui déborde, communiquer une pensée et encore moins un sentiment. Le religieux que vous avez vu est un fort bon homme. Ses autres devoirs remplis,

[1] Cette lettre et les suivantes furent écrites au cours du voyage à Rome entrepris par Lamennais, Lacordaire et Montalembert, dans l'espoir d'obtenir du Saint-Siège les encouragements nécessaires pour continuer la campagne politique de *l'Avenir*, et vaincre l'hostilité manifeste de l'épiscopat français.

il s'occupe de son jardin et soigne paternellement un peuple d'animaux qu'il faut gouverner, nourrir et faire pulluler, chacun selon son espèce, comme il est dit dans la Genèse. Chiens, chats, poules, pigeons, serins, grives, pinsons, et que sais-je ? La moitié de la maison en est remplie. Comme il me parlait de vous et de M. Rio [1], je lui annonçai qu'à votre retour de Naples vous viendriez passer ici, avec la permission du P. Général, une huitaine de jours. « Un seul ! » reprit-il vivement. Je vis que deux lui seraient à charge, à cause du défaut de meubles, et du surcroît de travail qui en résulterait pour le pauvre vieux frère qui fait tout dans la maison. Cela m'a contrarié beaucoup. Toutefois je pense que les choses pourraient s'arranger de la manière dont nous étions convenus par l'entremise du P. Ventura.

J'ai écrit à M. de Coux une très longue lettre, dans laquelle, après avoir exposé les inconvénients du projet que m'a communiqué Lacordaire, j'insiste extrêmement pour qu'ils s'occupent de chercher les fonds nécessaires pour recommencer

[1] Rio (A.-F.), né en 1798, mort en 1874, compatriote de Lamennais, fut d'abord professeur dans divers établissements universitaires, notamment à Louis-le-Grand. Il s'adonna plus tard exclusivement à la critique d'art; il a publié entre autres *l'Art chrétien*, et l'*Epilogue à l'Art chrétien* (1852, in-8°).

l'Avenir, sans lequel nous ne pouvons rien faire, et avec lequel nous pouvons tout espérer, dans un temps donné. Il faut seulement avoir l'assurance de subsister deux ans, c'est-à-dire pendant 1833 et 1834. — Nous en recauserons encore à votre passage ici.

Voici la note des livres que nous avons promis de faire adresser au P. Olivieri : mes deux volumes de *Mélanges*, la petite brochure sur le procès du *Constitutionnel* et du *Courrier*, le *Guide du Premier âge*, la *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, si l'on peut en trouver un exemplaire (cet ouvrage a été réimprimé en Belgique), le dernier ouvrage de l'abbé Gerbet, la suite des conférences de M. de Coux.

Ménagez-vous bien, mon cher enfant, ne faites pas d'imprudence et dites de ma part mille choses affectueuses à M. Rio, à Albert de la Ferronnais et au bon abbé Maresca, dont je n'ai point oublié l'accueil amical pendant mon séjour à Naples.

Adieu, mon petit Charles bien-aimé, ton père te presse sur son pauvre cœur.

A Monsieur,
Monsieur le comte de Montalembert
Poste restante,
à Naples.

VI

Frascati, 9 mai 1832.

Votre lettre, mon Charles, a mis neuf jours à se rendre à Frascati, je la reçois à l'instant même, et aussitôt j'écris au P. Ventura de vous adresser poste restante à Naples toutes les lettres qu'il a reçues pour vous jusqu'à ce jour. Il aura la mienne demain matin ; celle-ci est la troisième que je vous écris. Dieu sait quand elle vous parviendra. J'éprouve les mêmes alarmes que vous sur nos amis de France[1]. Toutefois, depuis la lettre, quoique ancienne (du 19 avril) que j'ai reçue de l'abbé Combalot, je suis un peu plus tranquille, parce qu'elle me montre qu'à cette époque ils n'étaient pas eux-mêmes inquiets, et comme Lacordaire devait savoir des nouvelles de votre famille, vous devez être rassuré, au moins jusqu'à cette date. Je vous communiquerai à votre

[1] La France était alors ravagée par une formidable épidémie de choléra.

retour ce qu'il me mande sur nos affaires et vous dirai ce que j'ai répondu. Je ne suis pas content de leur manière de considérer les choses. Oh! quand serons-nous tous réunis! Rien ne peut aller pendant cette dispersion. Mais Dieu a ses desseins, adorons-les avec amour.

J'ai été souffrant quelques jours; à présent je suis mieux et j'avance dans mon travail, dans la plus grande solitude d'âme où je me sois trouvé de ma vie. Quelquefois je la trouve pesante et mon cœur se serre, et mes yeux se gonflent; il y a vraiment des heures d'une amertume inexprimable, mais Dieu aide. Je pense à cette parole : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* De quoi me plaindrais-je après cela? Eh bien donc, *usque ad mortem !*

Que ton affection m'est bonne et douce, mon Charles bien-aimé! Que mon pauvre cœur, même de loin, s'appuie délicieusement sur ton cœur! Oh! comment te rendrai-je, cher enfant, le bien que tu me fais! Je n'ai à te donner que le dévouement du plus tendre ami que tu auras jamais et l'amour d'un père.

VII

Frascati, 10 mai 1832 [1].

Je viens, mon cher enfant, de recevoir une lettre de M. Combalot, timbrée de Pont-de-Beauvoisin. Elle est datée du 19 avril. A cette époque tous nos amis étaient en bonne santé. L'abbé Gerbet se trouvait mieux; il avait près de lui Élie de Kertanguy, dont les soins et la présence lui faisaient grand bien. Du reste, je suis très contrarié de la direction que prennent leurs idées à Paris. D'abord, ils se font une idée fausse de notre position ici, qui va s'améliorant chaque jour, et qui finira par un triomphe complet. Ensuite, ils ne comprennent rien aux moyens d'action et il est inutile de leur rien dire là-dessus, car ils ont raison en ce qui les touche. Il faudrait être là pour faire soi-même ce qui est à faire ; et comment être par-

[1] Cette date, bien qu'écrite de la main de Lamennais, doit être erronée, et la lettre qui suit doit être antérieure à la précédente.

tout? — Je ne sais pas même le moment de mon retour. La lettre de Lacordaire, que vous avez lue, éloigne au moins indéfiniment mes espérances [1]. Dans cet état seul, sans une personne à qui m'ouvrir, avec qui parler, je ne sais que fermer mes yeux et me jeter dans le sein de la Providence. Votre retour ici me fera grand bien, et votre présence à Paris n'en fera pas un moindre à notre grande cause. Mon travail avance peu à peu [2], mais il s'étend en avançant. J'ai fini le second chapitre, qui est de même longueur que le premier. La vérité me pousse et se fait jour, quelquefois malgré moi; non certes que je veuille la déguiser, mais parce qu'elle franchit certaines barrières de prudence humaine, que j'avais plantées là et dont elle se moque. Que voulez-vous? Elle est majeure, il faut bien la laisser faire. — Adieu, cher, bien cher enfant, j'espère bientôt recevoir de vos nouvelles. Adieu encore une fois, mon Charles bien-aimé.

[1] Il est question ici, et dans plusieurs autres passages des lettres suivantes, du procès soutenu par Lamennais contre M. de La Bouillerie, ex-intendant général de la liste civile de Charles X. — Voir la *Correspondance*, t. II, p. 243.

[2] Il s'agit ici du travail intitulé : *Des maux de l'Église et de la Société et des moyens d'y remédier*, publié à la suite des *Affaires de Rome*.

VIII

La Chenaie, 14 octobre 1832.

J'envoie, mon enfant bien-aimé, cette lettre à Paris, quoiqu'elle ne doive plus t'y trouver; mais comme tu y auras probablement laissé ton itinéraire, on saura où te l'adresser, et cela me paraît plus sûr que de l'adresser d'ici directement à Angoulême, ne sachant ni quand tu y arriveras, ni combien de temps tu y séjourneras. Je vois avec peine l'espèce d'abattement dans lequel tu es tombé. Il y en a deux causes: l'une est le passage presque subit d'une vie très active à une espèce d'inaction complète, de sorte que nous éprouvons tous comme la sensation du vide; nous sommes de pauvres oiseaux enfermés sous le récipient de la machine pneumatique. Que faire? — Prendre patience, puisque c'est Dieu qui nous a mis là, et chercher dans un autre genre d'occupations, dans l'étude et pour ainsi dire dans l'atmosphère de la science, l'air qui nous manque. D'une autre part,

ton cœur souffre, il est blessé ; l'avenir que longtemps tu t'étais fait dans ton imagination avec complaisance, avec amour, s'évanouit comme un rêve : c'est une nouvelle et triste expérience de la vie.

Songe toutefois, mon enfant, à tout ce qu'il y avait d'incertain et de hasardeux dans le projet qui te séduisait, combien de mécomptes, combien de douleurs pouvaient être cachées au fond de cet obscur destin vers lequel tu te sentais fatalement attiré. Si des obstacles sont venus contrarier tes désirs, ne serait-ce point un bienfait de cette Providence qui veille sur tous et qui connaît mieux que toi ce qui t'est bon? Pour moi je le pense, car elle a conduit, visiblement conduit et protégé ta vie entière. Mais nous reviendrons sur ce sujet. Il en est un autre qui me touche beaucoup, c'est ton établissement dans cette province. Plusieurs personnes s'occupent de chercher une terre qui te convienne; on la trouvera, seulement il faut à cela le temps nécessaire. Il y en a une à vendre près de Rennes, mais trop grande ; c'est une terre de 500.000 francs. Si M. de la Vieuville venait à mourir, — et le pauvre bonhomme est bien usé, — ses héritiers vendraient presque certainement sa terre de Coëtquen, composée de terres labourables,

d'une forêt de 1.500 arpents et d'un vieux château, le tout situé près de La Chenaie, c'est-à-dire la forêt à notre porte et le château à une demi-lieue. Je ne crois pas que le Gouvernement ait à vendre des bois en Bretagne ; cependant je m'en informerai plus exactement. Quelle que soit la propriété que tu achètes, j'espère qu'elle te rendra 4 0/0 du prix d'acquêt, la concurrence étant moins grande pour les terres d'une valeur considérable que pour celles d'une moindre étendue.

J'ai répondu à Rzewuski et j'écris à Paris afin qu'on y prenne et qu'on garde pour toi copie de ma lettre. J'en ai reçu une du P. Orioli, écrite au nom du Pape, pour nous témoigner sa satisfaction de notre démarche [1]. Ainsi, nous sommes en règle de ce côté; on ne demande rien de plus que ce que nous avons fait. Les tracasseries et les vexations que se permettent quelques évêques retomberont sur eux à la fin. Prenons patience, notre jour viendra. Ce que tu me mandes du jeune d'Herbelot et de son ami m'a fort touché. Quelque chose, n'en doute pas, se remue dans le monde: *mens agi-*

[1] Il s'agit ici de la déclaration par laquelle Lamennais renonçait expressément à la publication de *l'Avenir*, et annonçait la dissolution de l'*Agence*, conformément à la condamnation prononcée par Grégoire XVI dans l'encyclique *Mirari vos*, du 15 août 1832. — V. les *Affaires de Rome*, p. 135.

tat molem. Quand nous aurons, et nous l'aurons un peu plus tôt ou un peu plus tard, une maison à Paris, j'espère que Dieu se servira de nous pour faire quelque bien, spécialement parmi la jeunesse. La lettre de Mickiewicz au Pape et celle du prince Czartoricki produiront, sans aucun doute, un excellent effet. Et il serait fort à désirer qu'ils les rendissent publiques. Quant au journal, tu as bien fait d'y promettre ta coopération. La Pologne et nous ce n'est qu'un; notre amour est là et notre espérance aussi.

Dis à Mickiewicz combien nous serons heureux de le recevoir dans notre petite retraite. Il pourrait amener avec lui le jeune Polonais de l'éducation duquel je me chargerai. Je désire qu'il soit le plus jeune possible, de principes sûrs et intelligent. Rendu ici, il n'aura plus aucune dépense à faire. J'aurais encore mille choses à te dire, mais le temps et l'espace me manquent. Garde aussi longtemps que tu le voudras le tapis de la princesse Edwige Lubomirska. Lacordaire et l'abbé Gerbet te disent tout ce qui peut se dire de tendre. Le premier va s'occuper d'un ouvrage qui aura beaucoup d'intérêt ; le second finira ses conférences sur la philosophie de l'histoire. Presse M. de Coux d'achever les siennes ; c'est un travail d'une

grande importance. Je t'engage fort de ton côté à ne pas rester oisif. J'ai répondu à Mac-Carthy, toujours pour le presser de venir nous rejoindre. Ne néglige point Tommaseo, non plus que le P. Bandini. — Adieu, cher enfant bien-aimé, je te presse et te serre sur mon cœur.

A Monsieur,
Monsieur le Comte Charles de Montalembert,
Pair de France,
Toulouse (Haute-Garonne).

IX

La Chenaie, 14 novembre 1832.

Je pense, mon cher enfant, que tu arriveras presqu'aussitôt et peut-être plus tôt que cette lettre à Paris. Celle que tu m'as écrite le 3 novembre m'est parvenue il y a deux jours. Elle m'a été douce en bien des manières, et particulièrement, parce que, s'il reste encore de la souffrance au fond de ton cœur, il y est du moins aussi entré un peu de calme. La foi qui montre

les choses sous un point de vue plus élevé et plus vrai, et le temps qui affaiblit les impressions les plus profondes, achèveront de lui rendre la paix, et d'autant plus vite que tu ne résisteras ni à l'un, ni à l'autre. Et je dis ceci, parce qu'il y a en nous une secrète inclination à retenir nos douleurs, à nous cramponner à ce qui nous tourmente, inclination mauvaise en soi, car elle a son principe dans l'orgueil. Nous nous complaisons dans l'énergie et la durée de nos sentiments, qui, nous élevant à nos propres yeux, augmentent l'estime que nous faisons de nous-mêmes, et, ce nous semble, justifient la préférence intérieure que nous nous accordons sur les autres. Lacordaire ne m'a point parlé du parti que tu as pris, mais je vois que c'est celui de ne point aller en Italie, et je t'en loue ; il est digne de toi, et le seul en ce moment qui fût convenable. Persuade-toi bien que les obstacles que tu rencontres à tes désirs viennent d'une disposition de cette Providence pleine d'amour et de bonté qui veille sur toi, et que si tu pouvais découvrir pleinement l'avenir que tu poursuivais, tu le verrais tout autre que ton imagination ne te le représentait, rempli de contrariétés, de chagrins, de tristesse, d'amertume.

Je ne crois pas qu'il soit à propos d'imprimer la lettre du P. Orioli, non pas à cause de lui, mais à cause de nous. Qu'importe ce qu'on peut penser ici ou là de notre démarche? Il n'y a rien, il ne doit rien y avoir entre notre conscience et Dieu. D'ailleurs, le public sait ce que Mgr Garibaldi a été chargé de nous dire de la part du Pape [1] ; les journaux belges en ont parlé et *la Tribune* aussi, cela suffit plus qu'amplement. L'état des esprits, tel que tu le dépeins, est une nouvelle raison de garder le silence. Il faut laisser le temps accomplir son œuvre. — Ce ne sera pas l'affaire d'un jour que cette grande et universelle transformation des choses. L'enveloppe est desséchée, le monde quitte sa peau, il se dépouille, pour reparaître dans toute la beauté de la jeunesse, non de la jeunesse du passé, mélangée de l'homme et de l'animal, mais de celle qui appartient à une sphère plus haute et plus pure que l'existence.

Lacordaire a dû t'envoyer une affiche de vente d'une terre près de Redon. Ce n'est pas là, je crois, ce qui te convient. On continue de cher-

[1] Ce passage a trait à l'approbation donnée par le Saint-Siège aux premières déclarations faites par Lamennais et ses collaborateurs à la suite de l'encyclique dite *Mirari vos.* — Voir la *Correspondance*, t. II, p. 249, note.

cher... Sois sûr, du reste, que je ne néglige rien de ce qui est en moi pour amener le plus tôt possible la réalisation de ton projet, qui m'est à tous égards si cher, de te fixer dans cette province. L'espérance que tu me donnes de t'y voir au printemps m'a rempli de joie. Cela me fera prendre un peu en patience notre séparation pendant cet hiver. J'ai reçu une excellente lettre de Döllinger[1], qui se fait une fête de te revoir. Vous pourrez combiner ensemble et avec Rio, à qui je te prie de dire mille choses affectueuses de ma part, le plan d'une revue catholique. En attendant, nous continuons ici chacun nos travaux. Il m'est venu beaucoup d'idées sur la philosophie; plus je les approfondis, plus je trouve nos principes féconds. Je présenterai sous un point de vue tout nouveau, ce me semble, la grande question du mal. Je crois ici avoir trouvé la loi réelle du progrès de l'humanité et du progrès universel. *Ma basta per questa volta...* — Je te presse, mon enfant bien-aimé, sur mon cœur. Mille amitiés à notre bon Sainte-Beuve.

[1] On trouvera dans les pages suivantes de nombreux passages qui font ressortir les relations de Lamennais avec le célèbre théologien allemand. On sait que celui-ci, après avoir blâmé l'attitude de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, devait se voir, le 17 avril 1871, atteint d'excommunication et devait terminer ses jours comme chef du schisme des *Vieux-Catholiques*.

X

La Chenaie, 26 novembre 1832.

Nous avons reçu hier, mon bien cher enfant, moi ta lettre du 22, et Lacordaire celles que tu lui as écrites de Toulouse et de Bordeaux ; cette dernière avait un post-scriptum daté de Paris. Je n'avais auparavant nulle idée de ce qu'était la résolution dont tu me parlais dans ta lettre précédente, et, à présent que je la connais, je ne veux pas perdre un seul instant pour te supplier, s'il en est temps encore, de renoncer à une pareille pensée, qui ne peut avoir que des conséquences fâcheuses. Comment peux-tu songer à prendre un engagement qui, te liant seul, livre ta vie entière au hasard, et peut t'empêcher de la fixer durant plusieurs années, quelles que soient les circonstances qui exigeraient de toi raisonnablement que tu prisses une détermination de ce genre ? Oh ! qu'il y a d'égoïsme dans la passion ! Je t'en conjure, prends d'autres idées, et ne t'expose pas à de longs et cruels regrets peut-être, pour

avoir agi sous l'influence de cette espèce d'enivrement qui fait que l'homme ne voit rien, ne prévoit rien, n'écoute rien que le sentiment aveugle qui le transporte.

Les détails que tu mandes à Lacordaire nous ont extrêmement intéressés. Il y aurait là matière à de longues conversations. J'ai bien du regret qu'il te faille les remettre au printemps prochain. Cependant, j'approuve les motifs qui te décident à passer l'hiver en Allemagne. J'ai reçu une lettre fort aimable de Schelling. J'en avais précédemment reçu une excellente du bon Döllinger. Je pense que tu auras écrit à Baader. Écris aussi au P. Ventura pour lui expliquer comment sa lettre m'est parvenue si tard, et le prier d'adresser celles qu'il m'écrira désormais rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 *bis*, soit directement sous mon nom, soit sous le couvert d'Eugène Boré [1]. Je désirerais encore que tu écrivisses à Mac-Carthy, qui me parle de toi bien tendrement dans une lettre du

[1] Eugène Boré (1809-1878), orientaliste, professeur suppléant d'arménien à la Bibliothèque, rédacteur du *Journal Asiatique*, puis supérieur général de la congrégation de la Mission, et de la compagnie des Filles de la Charité, l'un des plus dévoués disciples de Lamennais. — V. la *Revue Britannique*, octobre et novembre 1894. — Son frère, Léon Boré, dont il sera également question plus loin, a traduit, en français, un des principaux ouvrages de Döllinger, les *Origines du Christianisme* (Paris, 1840, in-8°).

6 novembre que je viens de recevoir. Il est triste et souffrant. De nouvelles difficultés sont survenues à l'exécution de ses projets. Le temps les lèvera, j'espère, mais il serait imprudent de rien précipiter. Je lui répondrai en ce sens. Ce jeune homme m'intéresse toujours plus. Avec un esprit très élevé, il a une âme aimante qui attire l'amour. Dis de ma part mille choses affectueuses à notre Rio et à Mickiewicz. Cet odieux procès m'a fait bien souffrir. Ce que tu me mandes à ce sujet me soulage beaucoup.

Je ne perds pas de vue ton acquisition en Bretagne. Nous allons écrire à Rennes pour savoir si l'on voudrait diviser la terre de Redon. Mon avis est toujours de ne pas trop se presser. Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé, de tout mon cœur.

XI

Le 11 décembre 1832.

Je t'écris à la hâte ce peu de lignes, mon enfant bien-aimé, pour qu'elles puissent partir par le courrier de ce jour. Que Dieu bénisse ta

démarche, puisque tu l'as crue bonne ! Tout maintenant est entre ses mains.

Les ouvrages de Savonarole sont, quand je suis parti, restés sur ma commode où tu devais les faire prendre. Il est impossible qu'ils soient perdus. Il faut qu'Eugène les cherche parmi nos livres, et toi aussi parmi les tiens. Ils s'y retrouveront sans aucun doute.

J'avais prié M. de Coux de te dire, quant aux livres à envoyer au P. Aucher, que cela se bornait à l'*Essai* avec *la Défense*, édition in-12, et au *Guide du premier âge ;* que je te priais de faire prendre ces volumes chez Belin, et que je te rembourserais de tes avances. J'ajoutais qu'il serait bon d'écrire au P. Aucher qu'on ne lui envoyait pas mes autres écrits, parce qu'ils seraient arrêtés, au moins probablement, à la douane autrichienne.

Ci-joint une lettre pour Tommaseo, avec celle qu'il me demande pour le cardinal Micara. Tu liras l'une et l'autre, et feras affranchir le tout.

Il ne faudrait pas envoyer mon mémoire avant d'être bien sûr qu'il ne nuira pas à la transaction qui est sur le point d'être conclue.

M. Janvier ne pourrait-il pas plaider gratuitement l'affaire des religieuses de Binic ? Plusieurs

correspondants ont encore des fonds à l'*Agence*. M. Patricot, professeur maintenant au grand séminaire de Grenoble, m'a écrit qu'il était dépositaire d'environ cent francs.

J'avais dit à Eugène de faire retirer du magasin de Waille les livres de M. Gerbet et les miens. Informe-toi si on l'a fait; on pourrait essayer de placer, même à bas prix, quelques-uns des livres de M. Gerbet, dont le produit servirait à rembourser les souscripteurs à ses conférences.

Je suis charmé que tu n'ailles pas cet hiver à Munich. Outre que nous serons moins éloignés les uns des autres, j'en serai plus sûr de te voir au printemps.

Ne crois pas que Sainte-Beuve ne veuille pas te voir, mais, dans la maison où il loge, il est connu sous un autre nom, à cause de la garde nationale, pour laquelle on le tracasse. Il faudrait lui laisser un billet chez sa mère, et convenir avec lui d'un rendez-vous. Ce que tu me dis de Victor Hugo m'afflige.

Je suis obligé de joindre ici la lettre incluse pour Laurentie, ignorant son adresse. Il te sera aisé de la savoir.

Je n'écris pas ce jour à mon frère. Son indisposition m'inquiéterait, si je n'étais sûr que tu ne

m'en aurais pas dit seulement ces deux mots, dans le cas où elle aurait eu quelque gravité.

Dulac m'écrit de Castres que, dans cette partie de la France, pas un de nos amis n'a été ébranlé. Écris-moi le plus souvent qu'il te sera possible. — Je t'embrasse, cher enfant, de tout mon cœur.

XII

La Chenaie, 12 décembre 1832.

Hier, après dîner, au retour de notre promenade habituelle, je trouvai sur ma table la lettre dont je t'envoie copie [1]. Puisse celui qui l'a écrite

[1] A cette lettre se trouve joint, copié de la main même de Lamennais, le document suivant :

L'abbé Lacordaire à F. de La Mennais.

« La Chenaie, 11 décembre 1832.

« Je quitterai La Chenaie ce soir. Je la quitte par un motif d'honneur, ayant la conviction que désormais ma vie vous serait inutile, à cause de la différence de nos pensées sur l'Église et sur la société, différence qui n'a fait que s'accroître tous les jours, malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions. Je crois que, durant ma vie et bien au delà, la République ne pourra s'établir ni en France ni en aucun autre lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire. Sans renoncer à mes

trouver enfin un peu de repos, quelque remède à l'inquiétude de son esprit et de son caractère ! Je le désire de toute mon âme. De discussions et de « développements de systèmes », il n'y a pas eu l'ombre de cela ; mais trois ou quatre fois des oppositions de sentiment sur des points particuliers, comme à Rome, et toujours amenées par la

idées libérales, je comprends et je crois que l'Église a eu de très sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte tout à la fois ses pensées et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu ; mais la raison n'est pas tout l'homme, et, dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie où tout est à mon avantage et tout à votre charge. Ma conscience m'y oblige non moins que l'honneur ; car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu, et, ne pouvant vous suivre, que ferais-je ici que vous fatiguer, vous décourager, mettre des entraves à vos projets et m'anéantir moi-même ?

« Jamais vous ne saurez que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous causer de la peine ; je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours, et ; quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin de cœur n'égalera jamais ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Église, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien ; c'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin, qui, croyez-moi, vous en épargne de bien plus grands. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux États-Unis ou si je resterai en France et dans quelle position. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et je vous prie d'agréer cette expression qui part d'un cœur déchiré. »

« Henri LACORDAIRE. »

même cause, par je ne sais quel penchant invincible à philippiser. Du reste, quelque chose d'extraordinaire et de pénible par le défaut absolu de confiance et de sympathie ; vie à part, sans communication aucune de pensées avec qui que ce soit, rien de commun que la table ; je sentais bien que cela ne pouvait durer, et la dernière démarche ne m'a surpris en aucune façon ; seulement, cette manière de s'en aller, brusquement, sans rien dire, comme on sort d'une place assiégée, ne me paraît ni la meilleure ni la plus convenable. Tout cela n'empêche pas que, si j'étais à même de lui rendre quelque service, je ne le fisse de très grand cœur, et que je ne fusse heureux d'en trouver l'occasion. Quant à une association quelconque de travaux pour atteindre un but commun, ce sera désormais toujours impossible.

Je te prie de nous faire expédier par la poste un exemplaire de l'ouvrage de M. Gerbet sur la *Certitude*. Il en reste quelques centaines chez M. Waille. — Adieu, mon cher enfant, tout à toi de cœur.

XIII

La Chenaie, le 21 décembre 1832.

Lacordaire a entre les mains la seule copie du mémoire que nous avons présenté au Pape ; je désirerais, mon cher enfant, en avoir une, et pour notre satisfaction particulière, et parce qu'il peut arriver des circonstances où il soit utile de lui donner de la publicité. Je te prie donc de faire transcrire la copie qu'en a Lacordaire et de m'envoyer cette seconde copie quand tu en trouveras l'occasion. La lettre incluse est pour M. Jean ; je ne la lui envoie pas directement pour éviter un port de lettre inutile. S'il tourne ses vues du côté du diocèse de Versailles, vous pourrez tous, tant que vous êtes à Paris, le recommander à l'abbé Blanquart, cousin de l'évêque. J'aimerais mieux à n'avoir pas à lui écrire pour lui demander personnellement un service.

Dulac nous mande que le jeune homme que tu as connu à Digne, et que *l'Avenir* avait converti [1],

[1] M. Yvan, depuis représentant du peuple (1848-1851). — *Note de Montalembert.*

vient de perdre sa femme. Il ajoute qu'une lettre de toi, en cette triste circonstance, serait pour lui d'une grande consolation. Écris-moi aussi le plus souvent que tu pourras, et donne-moi des nouvelles de M. de Coux, de M. d'Ault-Dumesnil et de Rio. J'attends impatiemment le printemps pour te revoir. Jusqu'ici, nous avons un hiver fort doux, de la pluie de temps à autre, mais point de gelées. Il faisait plus froid à Rome. En somme, nous n'avons pas à nous plaindre de notre climat. Comme nous ne savons rien sur ce qui se passe que ce que les journaux nous disent, tu me ferais bien plaisir de me mander quelquefois les nouvelles qui présentent quelque intérêt. Mais surtout donne-moi des tiennes. — Tout à toi, cher enfant, du fond de mon cœur.

XIV

La Chenaie, le 26 décembre 1832.

Mon frère avait oublié ta lettre à Fougères, ce qui fait, mon cher enfant, que j'y réponds quelques jours plus tard. M. de Coux m'en a aussi envoyé

une de Lacordaire, cérémonieuse, guindée, sèche et froide comme une nuit d'hiver quand la bise souffle. J'ai des vœux pour lui, des vœux sincères, mais de paroles, point. Son âme est pour moi un abîme où je ne vois rien. Les dissidences sur les doctrines ne sont qu'un prétexte et un prétexte mal choisi, car nous n'avons jamais parlé de doctrines. En a-t-il lui-même et quelles sont-elles? Je l'ignore parfaitement. Quant aux miennes, je n'ai jamais eu, depuis notre départ pour Rome, l'occasion d'en causer avec lui, et je n'ai, dans nos rapports, remarqué qu'une chose, le soin de bien fermer son âme pour que rien n'en sortît et rien n'y entrât. Il me ferait grand plaisir de m'apprendre quand je crois que la République s'établira. A cet égard je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est impossible que ce que nous avons dure longtemps, et qu'on ne peut ni en honneur ni en conscience soutenir un despotisme aussi vil et aussi odieux que celui qui pèse maintenant sur notre triste pays. Encore une fois, les vrais motifs de la séparation consommée désormais ne sont nullement ceux qu'il allègue. Il y a là un mystère que je ne veux pas, que je ne dois pas sonder. Du reste, je ne pense pas qu'il puisse jamais, quelque tournure que prennent ses idées, quelle que soit la position où

il s'arrêtera sur cette pente glissante, je ne pense pas, dis-je, qu'il devienne en aucune façon dangereux pour nous. S'il se faisait notre adversaire, il faudrait d'abord qu'il abjurât tous ses principes, toutes ses paroles précédentes, ce qui ne serait pas le moyen de s'attirer beaucoup de confiance. Et comme, après tout, il n'y a d'autre force que celle de la vérité, quiconque la combat est bien faible et ne m'inspire aucune crainte.

Je suis désolé que tu n'aies pas retrouvé Savonarole. Il faudrait voir si, par hasard, on n'aurait pas mis ces volumes dans la commode sur laquelle je les avais laissés. Je ne peux pas comprendre qu'ils soient perdus, puisqu'on n'a rien transporté hors de la maison. Il serait bon aussi de demander aux dames qui nous ont remplacés si elles n'en ont pas connaissance. Je désirerais qu'on pût trouver une personne sûre, comme par exemple Mathurin Cor, qui, moyennant une commission, se chargeât de vendre les livres de M. Gerbet et tous ceux que nous pourrions déposer entre ses mains. Cela vaudrait infiniment mieux que de les confier à un libraire.

Je crois qu'il sera facile de trouver en Bretagne une petite terre du revenu d'environ 3.000 francs, et, comme rien ne presse, d'après ce que tu me

dis, on tâchera de saisir, pour cet achat, une occasion favorable.

Je crains que tu ne te gênes pour m'envoyer de l'argent[1], et si cela était, j'exige absolument qu'il n'en soit plus question. Dans le cas contraire, le meilleur moyen de me le faire passer est de faire prendre au Trésor un bon sur le receveur de Dinan, à l'ordre de M. Élie de Kertanguy. Ces bons se donnent au pair à un mois de date. Mille amitiés à M. d'Ault. J'espère que lui aussi viendra nous voir l'année prochaine. M. Gerbet te dit toutes sortes de choses amicales; sa santé est toujours très faible. — Je t'embrasse, cher enfant, de tout mon cœur.

XV

La Chenaie, le 9 janvier 1833.

Il y a, mon cher enfant, des moments dans la vie où Dieu se plaît à nous faire sentir l'illusion des

[1] M. de Montalembert, pour aider Lamennais à traverser la période gênante du procès dont il a été question ci-dessus, l'avait déterminé à accepter une somme mensuelle de deux cents francs, à laquelle Lamennais lui-même renonça plus tard, comme on le verra plus loin.

choses d'ici-bas, et alors nous nous trouvons comme plongés dans un vide immense. C'est là une grande miséricorde, car, par tous nos penchants naturels, nous ne sommes que trop portés à attribuer à toutes ces ombres vaines, au milieu desquelles nous passons nous-mêmes comme une ombre, une réalité qu'elles n'ont point. Et c'est pourquoi celui qui seul est prend soin de nous détromper pour nous ramener à lui et nous fixer en lui. Profite donc, cher enfant, des grâces qu'il te fait en ces circonstances où il te semble que ce à quoi tu attachais tes désirs et ton amour fuit comme un rêve, et, reconnaissant là le caractère indélébile de tout ce qui est créé, tourne-toi, pour ainsi dire, de toutes les forces de ton âme, vers ce qui ne passe point et ne changera jamais.

L'abbé Combalot[1] a certainement d'excellentes qualités ; il peut être utile à notre cause, mais dans une certaine mesure. Il m'a, pendant le séjour de mon frère à Paris, compromis gravement par ses indiscrétions et ses inconséquences. Je supprime les détails que je te dirai de vive voix. Seulement, je dois te prévenir qu'en conservant

[1] L'abbé Théodore Combalot, prédicateur, un instant rival de Lacordaire, qui fut un des plus fougueux détracteurs des doctrines de Lamennais, après avoir été l'un de ses disciples les plus gênants, ainsi qu'on le verra dans les lettres suivantes.

avec lui les meilleures relations qu'il me sera possible, mon frère et moi nous regarderions comme une extrême imprudence de le laisser entrer trop avant dans nos affaires qu'il a déjà brouillées plusieurs fois. Voilà pourquoi je ne voulais pas lui parler encore de la *Justification*. Du reste, ce que lui en a dit M. d'Ault-Dumesnil est sans inconvénient. A ce sujet, il me semble que vous confondez la question de *l'Avenir* avec celle de la censure. Celle-ci est une question purement dogmatique, sur laquelle il est naturel qu'on s'explique, surtout lorsque, diffamés dans l'ombre, vous n'avez, pour vous défendre, d'autres moyens que la publicité. J'y voyais encore un autre avantage, qui était d'éclairer les esprits incertains et de soutenir le courage des bons. Cependant, sur votre avis, je me suis résolu à différer cette publication. Peut-être pourrons-nous plus tard mieux juger de ce qui convient.

J'espère trouver bientôt une occasion pour te renvoyer le bréviaire de Lacordaire avec les deux volumes de Paul-Louis Courier.

Donne-moi quelques détails sur tes réunions de jeunes gens, sur ce qui s'y fait. Je conçois tout le bien qui en peut résulter. Ne doute pas que le temps ne vienne où nous reprendrons notre vie

active. Pour moi, je ne crains qu'une chose, c'est qu'il ne vienne trop tôt, car je voudrais avoir deux bonnes années de loisir pour finir ma philosophie[1], que je ne pense pas pouvoir terminer auparavant, attendu ma mauvaise santé, qui me rendra fort long le second travail. J'attends impatiemment celui de Mickiewicz. Dis-lui, ainsi qu'à M. de Potter, les choses les plus amicales de ma part. As-tu des nouvelles de Rzewuski et des Ankwitz?

La guerre peut être plus ou moins retardée, cela dépend des circonstances; mais il est certain que les deux principes entre lesquels se partage l'Europe se choqueront, et que ce choc, à tout prendre, ne saurait être fort éloigné. Voilà tout ce que je pense là-dessus. Quelques mois ou quelques années, cela ne change rien à la chose. Quant à nos affaires intérieures, la boue dans laquelle patouille le juste milieu monte tous les jours, et elle finira par l'étouffer. Cela encore est certain. Ainsi, patience.

Je ne sais pourquoi tu t'es imaginé que *l'Écho* nous convenait mieux que *le National;* ce dernier me paraît être le seul journal qui ait habituellement du bon sens. Je ne lis dans *l'Écho* que

[1] L'*Esquisse d'une philosophie*, publiée en 1837, Paris, 4 vol. in-8°.

les extraits qu'il en donne. Et puis cet *Écho* est tout ce qu'il y a de plus ennuyeux en ce monde. Pendant qu'a duré le siège de la citadelle d'Anvers, autant il y avait de feuilles qui donnaient la même nouvelle, autant de fois il la répétait, sans compter les bulletins officiels. Celui du pillage de l'archevêque est vraiment incroyable. Il faut que cet homme soit fou. David me charge de te faire passer ses vœux de bonne année. Il se plaît beaucoup à Saint-Méen, et on y est très content de lui. M. Gerbet et Élie te remercient de ton souvenir, et te disent mille choses affectueuses. Dis-en autant de ma part à tous nos amis. Cette lettre répond à celle que m'a écrite, le même jour que toi, notre bon et cher d'Ault-Dumesnil. — Tout à toi, mon cher enfant.

XVI

La Chenaie, le 18 janvier 1833.

Je ne sais, mon cher enfant, si tu auras trouvé quelque occasion d'envoyer à Schelling nos *Mélanges*, que je lui avais promis. Je serais fâché

qu'il ne les reçût pas. Du reste, ce n'est pas pour cela que je t'écris aujourd'hui, mais pour te donner avis qu'il y a près de Quimper, à trois quarts de lieue de la ville, une terre à vendre qui me paraîtrait te pouvoir convenir. Elle est située à trois lieues de la mer, sur le bord de la rivière, qui a en ce lieu-là environ une lieue de largeur. Je n'en connais ni l'étendue ni les revenus, mais on m'a promis des renseignements exacts, que je t'enverrai. Il y a un vieux château, qui était autrefois la maison de campagne des évêques de Quimper. Il a été réparé par un Anglais qui, ayant acheté il y a quelques années cette propriété, veut aujourd'hui la revendre et en demande cent cinquante mille francs. Voilà tout ce que je sais jusqu'ici. J'en sais encore moins et beaucoup moins sur mes propres affaires, qui ne se terminent point, et me laissent toujours dans l'incertitude de ce que je deviendrai. Cet état est pénible, mais c'est la vie de la terre. Heureusement, elle dure peu.

J'ai vu dans les journaux que tu étais présent à l'espèce d'ovation que Chateaubriand s'est ménagée au cours de M. Ampère. Sa dernière brochure[1] m'a paru quelque chose d'étonnant pour le langage.

[1] Il s'agit ici du *Mémoire sur la captivité de Madame*, composé à l'occasion de la détention de la duchesse de Berri, à Blaye.

Il faut être bien sûr de ses lecteurs pour se permettre d'écrire de cette façon-là. Ce mélange de Ronsard avec la langue et les formes de style de notre époque, et l'espèce de recherche et d'affectation propre à Chateaubriand, forme le plus curieux composé que je vis oncques. Le fond m'a paru extrêmement maigre ; mais ce défaut est commun à tous les ouvrages de parti. Chacun plaide sa cause comme il peut. On parle aux préjugés et aux passions des siens ; ces passions applaudissent et il en résulte un petit triomphe de quartier, c'est toujours cela.

En réalité, le carlisme est mort. Il n'y en a point dans le peuple, au moins en Bretagne, excepté peut-être dans le Morbihan, et encore a-t-on bien de la peine à l'entretenir. Je crois qu'il en est ainsi dans la Vendée, et que, sans les vexations inouïes de notre infâme administration, la légitimité n'aurait en France d'autre refuge que les châteaux et quelques presbytères. Quant au « milieu », personne ne l'aime, excepté ceux qu'il paie ; il est méprisé et détesté ; mais, n'ayant d'idée fixe sur rien, ne sachant que vouloir et que désirer, on craint prodigieusement un changement quelconque. Les républicains, comme on les appelle, ont fait bien du mal à la liberté.

Au lieu d'effrayer, il faudrait rassurer ; au lieu de déclamer, il faudrait instruire. Mais eux-mêmes ont-ils une vue nette de ce qu'ils voudraient réaliser ? — Il n'est que trop clair que non. J'espère toujours que, d'ici à deux ou trois ans, il y aura quelque chose d'utile à faire ; mais il faudra laisser la religion de côté et ne s'occuper que de politique. L'Église est destinée à descendre encore, jusqu'à ce que Dieu accomplisse ses desseins sur elle, quels qu'ils soient. Laissons aller le Pape et les évêques ; ils vont grand train, et mêlons-nous seulement de ce qui nous regarde et ne les regarde pas.

Donne-moi quelques détails sur tes occupations. M. d'Ault travaille-t-il toujours à son histoire de la littérature espagnole ? Pauvre Espagne ! il se prépare de terribles jours pour elle. Mais le monde entier passera par les mêmes épreuves. Il est cette Jérusalem sur laquelle prophétisa le Fils de Dieu : en vérité, je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre. Que les rois se prennent bien à leur trône, car la secousse sera violente. L'océan monte, la vague baigne leurs pieds, et au-dessus de leurs têtes passe en criant l'oiseau de mer qui fuit la tempête.

Je n'ai ni force ni cœur au travail. Je ressens en partie, dans ma vieille âme, cette espèce d'abat-

tement et de vide dont tu te plains. Il y a je ne sais quoi dans l'air qui ralentit le sang et fait que la poitrine se dilate mal. On se sent comme appesanti d'un sommeil lourd, triste et stupide. Secouons-nous pour nous réveiller, car ce n'est pas le temps de dormir quand la terre s'ébranle. — Tout à toi, mon enfant chéri, je t'embrasse tendrement.

XVII

La Chenaie, 21 janvier 1833.

Je te remercie, mon cher enfant, de l'excellente lettre que tu m'as écrite le 15 janvier. J'ai besoin de quelques jours pour réfléchir à ce qui concerne nos affaires à Rome avant de prendre un parti. Cependant je puis te dire d'avance que le pire de tous me paraît être d'entamer une correspondance qui n'aboutirait à rien, vu le caractère des hommes avec qui nous aurions à traiter, et qui, en nous liant à quelques égards, ne ferait que leur fournir un nouveau moyen de se jouer de nous. La lettre que tu m'as envoyée se rapporte d'ailleurs à

celle que nous avons déjà reçue du P. Ventura et à laquelle j'ai répondu. Il faut voir ce qu'il dira, ainsi que Monseigneur Foscolo.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que tu donnes à la *Revue des Deux Mondes* tes articles sur l'Irlande. Au contraire, il est bon de recommencer à parler pour préparer la position qui devra désormais être la nôtre, dès que nous serons suffisamment dégagés de celle qui nous a valu tant de déboires. Que le Pape et les évêques se débrouillent comme ils pourront et, au lieu de nous faire les champions du catholicisme, laissons-le entre les mains de la hiérarchie et présentons-nous simplement comme les hommes de la liberté et de l'humanité. Il n'y a que Dieu qui puisse lutter avec succès en faveur de la religion contre le clergé. Et que savons-nous ce que Dieu veut faire ? Je suis, quant à moi, persuadé que les changements qu'il prépare seront plus profonds qu'on ne le croit.

J'ai appris avec infiniment de contrariété que l'abbé Combalot, avec son indiscrétion ordinaire, s'était permis, dans l'une de tes réunions du soir, d'exposer à quelques jeunes gens mes idées philosophiques. Rien au monde ne pouvait m'être plus désagréable, comme rien au monde n'est moins délicat, après ses promesses réitérées de ne jamais

communiquer à qui que ce soit ce que je lui ai confié à cet égard. D'ailleurs, j'ai fait beaucoup de changements dans ce qu'il a vu, et ce qu'il a vu, il n'est certainement pas capable de l'expliquer suffisamment. Je te prie de lui dire de ma part que j'espère n'avoir pas à me plaindre une seconde fois d'une pareille inconséquence.

J'ai offert, dimanche, le saint Sacrifice pour la princesse Edwige Lubomirska. Je désire bien vivement que sa santé se raffermisse. Quant à la lettre de Rzewuski, tu trouveras ci-joint une autorisation pour la retirer. Ouvre-la pour voir ce qu'elle contient; car il est possible qu'elle renferme quelque chose que tu sois bien aise de lire. Je t'enverrai très prochainement ma réponse au bon Tommaseo.

Continue de me donner autant de détails de toute sorte que tu pourras; ils nous intéressent extrêmement. Ceux sur la Pologne sont déchirants. Quel doit être l'état de l'âme du Pape, s'il est capable de sentir quelque chose[1] ! Je conçois parfaitement ce pauvre prêtre qui a si grande hâte de

[1] Allusion à l'encyclique adressée, le 9 juin 1831, par Grégoire XVI aux évêques polonais. Dans cet acte, résultat des intrigues de la diplomatie russe, le Saint-Siège blâmait l'insurrection de la Pologne et recommandait aux Polonais la soumission envers l'empereur de Russie.

quitter Rome pour n'y pas laisser sa foi. Fais passer, je t'en prie, au digne évêque de Pamiers l'expression de ma vénération et de ma reconnaissance. Toujours même silence de mon avocat sur mes affaires ; il paraît que rien ne se termine. Si M. de Coux n'est point parti, dis-lui que je le prie de faire pour nos livres ce qu'il fera pour les siens. J'acquiesce à tous ses arrangements avec M. Gaume. — Tout à toi de cœur, mon cher enfant.

F. M.

XVIII

La Chenaie, le 23 janvier 1833.

J'ai oublié hier de te répondre sur deux points.

1° Quant aux 600 francs, je ne les ai point encore reçus, ni eu aucun avis de Saint-Brieuc. Je crois que ton banquier cherche à multiplier ses commissions. On délivre à qui veut, sans frais, au Trésor, des bons sur les receveurs d'arrondissement, payables à un mois de date. Il n'y a pas deux mois qu'on m'en a envoyé un semblable ;

2° J'aimerais beaucoup mieux qu'on n'eût pas parlé de moi dans le prospectus du *Rénovateur*. Mais ce qu'on dit n'impliquant aucune communauté d'opinions entre moi et ce journal, il n'y a rien à désavouer, et ce qu'il y a de mieux est de laisser tomber ces paroles. — Voilà un billet pour Tommaseo qui en contient un autre pour le P. Bandini. Je t'enverrai au premier jour une lettre pour le P. Ventura où tu verras ce que je pense définitivement sur notre position et sur notre affaire. J'insiste sur un point qui me paraît capital, c'est de nous dégager des liens qui ont arrêté notre action, en laissant de côté toutes les questions religieuses, ou ne les considérant que dans leurs rapports avec la liberté générale, indépendamment de la vérité et de la croyance. En un mot, nous devons désormais parler comme Français et non comme catholiques. Du moins est-ce pour mon compte la position que je suis décidé à prendre, lorsqu'ayant fini mes travaux actuels le moment me paraîtra venu de recommencer une vie active. — Tout à toi, cher enfant.

XIX

La Chenaie, le 26 janvier 1833.

Je t'avais annoncé, mon cher enfant, une lettre pour le P. Ventura ; cette lettre est devenue presque un volume. Elle t'expliquera, autant qu'on peut l'expliquer par écrit, la résolution que j'ai prise de m'occuper uniquement de philosophie d'ici à quelque temps, et ensuite de pure politique, quand les circonstances nous permettront de recommencer un journal. J'ai des motifs particuliers de croire que ce ne serait pas fort difficile dès à présent. Mais je voudrais ne me rejeter dans la vie active qu'après avoir fini l'ouvrage auquel je travaille en ce moment, ce qui n'exigera guère moins de deux ans, à cause de toutes les autres occupations qui me distraient de celle-là. Dans l'intervalle, nous préparerons la position nouvelle que nous avons à prendre. Il n'y a rien à faire par le clergé ni avec le clergé, à cause de Rome et des évêques. Il faut auparavant que Dieu, par des moyens dont lui seul a le secret, ait guéri la plaie

honteuse et profonde qui tue son Église. Or, cette guérison n'arrivera pas de mon temps. Au contraire, le mal s'accroîtra. L'œuvre de destruction n'a pas atteint son terme. La hiérarchie politique et la hiérarchie ecclésiastique, dans son état actuel, s'en vont ensemble. Comme je l'écrivais dernièrement à Mme de Senfft, ce sont deux spectres qui s'embrassent dans un tombeau. Cependant la lutte entre le passé et l'avenir n'est pas finie, et notre erreur a été de vouloir faire servir une partie du passé à réaliser l'avenir. Cela était impossible. Le catholicisme vivra, mais sous des conditions nouvelles d'existence. Quelles seront-elles ? Encore une fois c'est le secret de Dieu. On peut seulement, ce me semble, en entrevoir quelques-unes. Les destinées de la société politique, moins obscures, appartiennent d'ailleurs à un ordre de choses plus dépendant de l'homme, et, par conséquent, c'est là qu'il doit aujourd'hui porter son action.

J'ai appris indirectement que *le Rénovateur* servait les abonnés de *l'Avenir*. En vertu de quel arrangement? En sais-tu quelque chose ?

M. David m'a envoyé une brochure qu'il vient de publier. Prie M. de Coux, qui le voit quelquefois, de l'en remercier de ma part.

A quelle époque Rio reviendra-t-il en France ?

Il serait bon d'entretenir toujours des relations avec Munich. On dit que la *Revue Européenne* qui ne peut plus vivre en France va s'y établir. Ce projet de publier en Allemagne un journal français me paraît une folie.

Tout à toi du fond de mon cœur, mon enfant bien-aimé ; il me tarde de te revoir.

P. S. — Je reçois à l'instant ton excellente lettre du 23. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu de mes affaires personnelles. Désormais celui qui me poursuit[1] m'a fait à peu près tout le mal qu'il pouvait me faire. Je n'ai donc plus qu'à lui pardonner, ce que je fais de grand cœur. J'écrirai au directeur de la poste de te remettre la lettre de Rzewuski. Écris de ton côté à celui-ci de ne m'en plus jamais adresser poste restante.

Voici une autre lettre d'un Allemand que j'ai connu à Paris. Vois s'il y aurait moyen d'être utile au pauvre Polonais qu'il recommande, et, dans tous les cas, écris à ce dernier afin qu'il sache au moins qu'on s'est occupé de lui ? Ce que tu me mandes au sujet de *l'Avenir* est une chose désolante. Comment est-il possible que M. Lévêque ne connût pas mieux l'état des affaires de ce

[1] M. de La Bouillerie.

journal? De tous côtés on ne trouve que mécomptes et tribulations.

Emploie tout ce que tu auras de persuasion pour empêcher M. Combalot de publier le livre qu'il a le projet de faire. Premièrement, il n'est pas en état de bien faire un ouvrage de ce genre, cela est bien plus difficile qu'on ne croit[1]. Ensuite, ce n'est pas le moment, il s'en faut, de remuer ces questions. Qu'il prenne pour lui le conseil que vous me donnez pour moi, et que j'accepte bien volontiers. Du reste, sur ce qui regarde l'Église, le fond de tes idées est très juste, il faut s'en tenir là. Quand nous nous reverrons, et Dieu sait combien je le désire, je t'exposerai toutes mes pensées; mais ce serait trop long pour une lettre.

Je ne crois pas que Lacordaire ait jamais eu ni opinions ni idées d'aucune sorte, nettement comprises et arrêtées dans son esprit. Il a fait parmi nous l'office d'avocat. A présent il plaide une autre cause, voilà tout. Ce que je crains pour lui, c'est qu'il n'y ait tout autre chose que des opinions dans son affaire. L'avenir nous l'apprendra. Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans cette âme-

[1] L'abbé Th. Combalot préparait alors l'ouvrage intitulé : *Éléments de philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8°), dans la préface duquel il devait prendre soin de répudier ses anciennes relations avec Lamennais et son école.

là quelque chose qui ne s'ouvrait pas, une arrière-chambre impénétrable. J'ai pu me tromper et je le désire vivement. Mille choses tendres à tous nos amis. L'abbé Gerbet et Élie t'envoient les souvenirs les plus affectueux, et moi je t'embrasse et t'embrasse encore.

XX

La Chenaie, 31 janvier 1833.

Il me semblait, mon cher enfant, assez naturel de faire dire à M. Combalot, par un ami commun, qu'il rendît en quelque sorte publiques mes idées sur la philosophie, en les exposant dans un salon, au milieu d'un cercle nombreux; bien qu'en permettant qu'il prît connaissance des cahiers, d'ailleurs assez informes, de quelques-uns de nos jeunes gens, j'eusse exigé de lui la promesse qu'il n'en communiquerait rien à qui que ce soit; et cette promesse m'avait paru d'autant plus nécessaire de sa part que, plus anciennement, lui ayant lu ici mon ouvrage *Des Progrès de la Révolution*, en lui recommandant le secret, la première chose

qu'il fit de retour à Paris fut d'aller convertir M. Genoude à mes doctrines, de sorte que le lendemain l'auteur et le livre étaient dénoncés dans la *Gazette* au procureur du roi, ce qui fut tout le fruit de cette belle et importante conversion. J'ai encore beaucoup plus de motifs de désirer que mes idées philosophiques ne se répandent pas prématurément : 1° parce qu'elles ne peuvent être bien entendues que dans leur ensemble et que je ne saurais pas encore moi-même les analyser avec une clarté suffisante ; 2° parce que je reviens chaque jour, par la réflexion, sur de premiers aperçus, qui n'étaient ni assez nets, ni assez exacts ; 3° parce qu'il suffit que le préjugé ou la malveillance s'empare d'une pensée particulière qu'elle n'aura pas voulu ni peut-être pu comprendre, pour créer contre tout l'ouvrage des préventions extrêmement difficiles à détruire, et c'est en effet ce qui est arrivé au deuxième volume de l'*Essai ;* 4° parce que, mon travail fût-il fini et en fussé-je content, je me garderais bien de le publier dans un moment où les passions les plus aveugles et les plus violentes sont déchaînées contre moi.

Si je n'ai pas totalement perdu l'esprit, il n'y a rien, ce me semble, que de sage et de raisonnable dans ces considérations, ni par conséquent rien

que de naturel et de tout à fait juste dans la prière que je t'ai faite de recommander à M. Combalot de mettre à l'avenir plus de discrétion dans ses paroles, comme il s'y était d'ailleurs engagé expressément. Or, voici ce que cette recommandation si nécessaire et si équitable m'a valu de sa part. Dans une lettre qu'il m'a écrite le 25 janvier, il commence par se plaindre « de ceux qui se sont chargés d'espionner ses paroles pour me les redire », après quoi il ajoute, pour ma plus grande satisfaction et tranquillité, « qu'en s'aidant sans scrupule de quelques-unes de mes pensées il s'est certes bien gardé de s'en approprier la découverte ». Vient ensuite la péroraison suivante : « Il y a déjà longtemps que je m'aperçois que votre âme s'empreint de quelque chose d'acerbe, et vos dernières lettres » (je ne lui ai point écrit) « n'ont fait que me confirmer dans cette triste pensée. Si nous ne cherchions que la vérité seule, que son triomphe, en nous oubliant complètement nous-mêmes, nous n'éprouverions point ces tortures quand nos prévisions et nos espérances sont déçues. »

« Notre devoir est de faire tout ce que nous pouvons pour hâter le triomphe de Dieu ; mais nous ne devons jamais oublier le *servi inutiles*

sumus. Il y a plus, nous devons très fermement croire que nos défauts et nos misères sont un des grands obstacles au progrès de la vérité dans les âmes. Si nous avions cette parfaite abnégation de nous-mêmes, nous n'aurions pas la tentation de vouloir posséder en quelque sorte le monopole de la vérité. »

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, un sentiment aussi odieusement vil est dans mon âme, je puis dire au moins, avec vérité, qu'il y est bien à mon insu ; et comme je ne reconnais point à M. Combalot le droit de l'y supposer, il trouvera bon que sa lettre termine toutes nos relations. J'ai besoin de paix sur mes vieux jours, et c'est trop aussi que l'injure nous arrive et de nos ennemis et de certains prétendus amis. M. Combalot se croit tout permis : sa dernière incartade n'est pas la seule preuve personnelle que j'en aie. Je l'engage à tourner désormais son zèle d'un autre côté, et je finis en lui disant, dans un esprit de charité que rien ne doit détruire : *Ecce universa terra coram te est : recede a me obsecro : si ad sinistram ieris, ego dexteram tenebo ; si tu dexteram eligeris, ego ad sinistram pergam.*

Tout à toi de cœur, mon cher enfant.

XXI

La Chenaie, le 5 février 1833.

J'ai enfin reçu, mon cher enfant, la lettre de Rzewuski ; elle est du 3 novembre. Il désirait vivement savoir si tu avais reçu un paquet qu'il t'a envoyé par M. de Grouchy. C'était des détails sur l'insurrection de la Wolhynie qu'il te priait de faire imprimer. Il doit rester à Naples jusqu'au 1er mars ; je crois donc que tu pourras lui adresser là ma réponse que je t'envoie, afin que tu puisses y joindre quelques mots, si tu veux, et parce que tu y trouveras quelques éclaircissements sur la manière dont j'envisage les choses. Tous les renseignements que je puis recueillir annoncent une décadence progressive et rapide de la religion. Les prêtres en sont partout frappés. Où s'arrêtera ce mouvement ? Nous n'en savons rien. Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'arrêtera qu'après que Dieu aura opéré une immense réforme dans l'Église. Ainsi, je ne saurais trop le répéter, laissons-le faire son œuvre. Non seulement il ne nous com-

mande pas de nous en mêler, mais il est clair qu'il ne veut pas que nous nous en mêlions. Notre tâche est désormais remplie ; nous avons répandu des semences qui fructifieront un jour. C'est au temps seul qu'il appartient de les développer et de les mûrir. Il nous reste d'ailleurs, en dehors du cercle où nous nous étions renfermés, une belle et vaste carrière à parcourir. Nous marcherons vers le même but par une autre route, où nous ne trouverons pas à chaque pas les anathèmes d'une hiérarchie aveuglée et corrompue, ni les intrigues et les calomnies de toute cette idiote et méchante canaille qui se groupe autour d'elle. Affranchissons la cabane du pauvre ; Dieu lui-même se chargera d'affranchir ses temples, et croyons bien que nul ne tuera, dans le sein de la Providence, l'avenir du genre humain.

As-tu quelques nouvelles de Mgr Mac Kale ? Je serais curieux de savoir quels sont aujourd'hui ses idées et ses sentiments. Rappelle-moi au souvenir de Mickiewicz et presse-le d'avancer sa traduction française des *Annales de Pologne*. D'après ce que tu m'en as dit, j'ai un grand désir de connaître cet ouvrage. J'attends celui de Micali. Je lui ai promis d'en rendre compte dans un journal. Je choisirai probablement comme vous la *Revue des*

Deux Mondes. Mille amitiés à M. d'Ault. — Je t'embrasse tendrement.

A Monsieur,
Monsieur le Comte Ch. de Montalembert,
80, *rue Cassette, Paris.*

XXII

La Chenaie, le 10 février 1833.

Ne recevant aucune lettre de toi, mon cher enfant, je commence à être inquiet des dernières que je t'ai écrites, et surtout de celle qui en contenait une fort longue pour le P. Ventura. Je désire apprendre le plus tôt possible qu'elle est partie, ainsi que celle pour Rzewuski. Réponds-moi donc à cet égard sans plus tarder. On me mande de Castres que l'archevêque administrateur de Lyon[1] fait répandre dans ce pays-là, et sans doute aussi ailleurs, les bruits les plus odieux contre moi ; c'est, comme il y a deux ans, un système suivi d'injures et de calomnies sourdes.

[1] Mgr de Pins, archevêque *in partibus* d'Amasie. — V. la *Correspondance*, t. II, p. 214.

Quelle infâme race qu'une partie du clergé de notre temps !

Autre chose. On m'écrit de Paris, au sujet de mes affaires personnelles[1], que l'opinion m'est généralement on ne peut plus défavorable, parce qu'on ne peut croire que je gardasse le silence si j'avais quelque chose à répondre à ceux qui m'accusent si indignement ; de sorte que les honnêtes gens seront les misérables qui me volent et me persécutent, et que moi, dépouillé, injurié, calomnié par eux, je serai le fripon. Je sais bien que, si Dieu le veut ainsi, il faut boire le calice, mais ce calice est bien amer. On me presse de faire imprimer le petit mémoire que j'avais envoyé à Paris. Je voudrais que tu en conférasses avec Adrien Benoit et aussi avec Denys Benoist[2] qui est en ce moment à Paris, mais qui n'y restera que quinze jours. Si vous jugiez à propos d'imprimer ce mémoire, je vous laisse maîtres d'y faire les changements que vous croiriez convenables. Il serait important de dire qu'on a la note détaillée des billets qui forment le titre primitif de M. de La Bouillerie, avec les dates des transferts, le tout écrit de sa main, et qu'il résulte de cette note

[1] V. la note 1, p. 15.
[2] M. Benoist d'Azy.

qu'une partie de ces billets, montant à plus de 60.000 francs, lui ont été endossés par les banquiers la veille même du jour où ils suspendirent leurs paiements. Cela est dit dans le mémoire, mais on n'y dit pas qu'on en a la preuve écrite de la main même de M. de La Bouillerie.

Tant de contradictions, tant de douleurs, tant d'iniquités, pèsent sur l'âme et l'affaiblissent. C'est une vraie passion qu'un pareil état. Mais cette pensée même console : *Pater ! non sicut ego volo, sed sicut tu.*

M. Gerbet, dont la santé du reste est toujours déplorable, enverra prochainement deux ou trois nouvelles conférences et successivement les autres, de sorte que les souscripteurs seront satisfaits. Il serait à désirer qu'on pût les faire annoncer, ne fût-ce que dans la *Revue des Deux Mondes*.

L'incertitude des choses devient plus grande de jour en jour. Il n'y a de force morale nulle part, excepté chez les républicains, qui en ont un peu, en tant qu'ils attaquent ce qui est, et poussent aveuglément vers un avenir quelconque. Les carlistes, quoique nombreux, sont impuissants. Le peuple est neutre entre tous les partis. Son instinct est encore purement passif. Il sait ce qu'il ne veut pas, et ne sait pas encore ce qu'il doit vou-

loir. D'une autre part, on voit la vieille haine contre le clergé qui se réveille partout, ainsi que la guerre contre le parti prêtre ; c'est-à-dire que la question se pose comme elle était posée en 1829, avec cette seule différence que la bataille se livrera plus près de la République. C'est un progrès, mais c'est le seul. J'attends ta réponse impatiemment. Donne-moi des nouvelles de nos amis, particulièrement de M. de Coux et de M. d'Ault. — Je t'embrasse tendrement.

XXIII

La Chenaie, le 12 février 1833.

Je te remercie, mon enfant bien-aimé, de ton excellente lettre du 5, toute pleine de cette tendresse qui console la fin de ma vie, d'ailleurs si triste, et que mon cœur te rend, crois-le bien, avec tout ce qu'il a de puissance d'amour. J'aspire au moment où je te reverrai, et c'est alors que nous pourrons nous entendre mieux sur des choses qu'on ne peut jamais expliquer suffisamment par écrit. Sur beaucoup de points, je suis d'accord avec toi ainsi

qu'avec MM. d'Ault et de Coux ; et cependant il me paraît clair que notre point de vue, quant à l'ensemble de notre position, n'est pas le même.

Laissant de côté ce que tu appelles ma gloire, et qui me touche peu, je me borne à rechercher, sous le rapport du devoir, selon le sens le plus élevé de ce mot, quel est le bien qu'on peut faire, quel est le genre d'action qui peut amener des résultats utiles à l'humanité dans l'état actuel du monde. Or, premièrement, je suis convaincu que toute action catholique, c'est-à-dire toute action qui suppose le concours du clergé, ou au moins sa neutralité, est absolument impossible aujourd'hui et continuera de l'être, jusqu'à ce que Dieu, par des moyens qui nous sont inconnus, ait opéré une immense réforme dans l'Église. Ce que tu m'apprends sur ce qui se passe en Belgique en est une preuve nouvelle. La hiérarchie veut obstinément tout ce que les peuples ne veulent pas et repousse obstinément tout ce que veulent les peuples. Il n'y a donc pas moyen d'être tout ensemble avec les peuples et avec la hiérarchie, et comme on ne peut, en tant que catholiques, se séparer de la hiérarchie, se constituer en guerre contre elle, il faut donc nécessairement de trois choses l'une : ou se condamner à une inaction absolue, ou agir

selon l'esprit de ceux qui tendent aveuglément à la double destruction du christianisme et de la société qui ne peut plus subsister sous la forme qu'ils s'opiniâtrent à défendre ; ou se donner au moins l'apparence de sectaires, c'est-à-dire toujours ou renoncer tout à fait à agir, ou renoncer à agir comme catholiques. Et ne croyez pas que votre parole soit plus tolérée dans les mêmes limites, ou, en d'autres termes, qu'on vous laisse exposer vos pensées dans des livres ou dans des brochures, si vous parlez, en quelque sorte, au nom du catholicisme. Premièrement, on vous désavouera, et comme ceux qui vous désavoueront appartiennent au corps enseignant, on les croira de préférence à vous et l'on aura raison sous ce rapport. En second lieu, on vous taxera de schisme, d'hérésie, et que sais-je ? On vous injuriera, on vous calomniera, on vous censurera même à tort et à travers ; ce sera, en un mot, la continuation de ce que nous voyons depuis deux ans, et qui n'est pas fini, soyez-en sûrs d'avance. Vous ne savez pas ce que c'est que les passions sacerdotales. Voyez-en l'image et l'effet dans la Passion de Jésus-Christ : leur terme est le déicide.

De tout cela je conclus d'abord que notre premier soin doit être de changer peu à peu de posi-

tion, ce qui ne saurait s'effectuer qu'avec du temps et beaucoup de prudence. Et par changer de position, j'entends transporter notre action, quelle qu'elle soit, hors de l'Église, en cessant d'une part de nous occuper des affaires propres de la religion, et de l'autre en évitant de traiter aucune question sous le point de vue théologique. Ceci est ce qu'il y a de plus difficile, non précisément en soi, mais à raison de l'ardente et aveugle haine de certains hommes contre nous. Cependant je conçois qu'il est possible d'y réussir à un degré suffisant. Je l'essaierai dans ma philosophie, mais avec la certitude, quant à cet ouvrage particulier, de ne point échapper, quelques précautions que je prenne, aux inconvénients que je viens d'indiquer et que les inqualifiables indiscrétions de M. Combalot sont, pour le dire en passant, de nature à augmenter indéfiniment. — Que Dieu me garde de cet homme, et avec sa grâce je tâcherai de me garder de moi-même ! C'est là un de mes désirs les plus vifs, car les conséquences de choses dites avec la meilleure intention du monde, mais sans jugement, sont incalculables.

Quant à la politique, il me semble que vous renfermez dans une coque de noix une question vaste comme le globe. La coque de noix, c'est le

journalisme actuel, en lui-même et dans ses relations avec l'état présent des esprits. Qu'est-ce que cela fait à l'ensemble des choses ? Cela rend-il moins nécessaire, moins inévitable, la transformation de la société, l'affranchissement du genre humain ? Voilà ma cause à moi, et je dis qu'il est beau, qu'il est grand de se dévouer à cette cause, et très possible d'y consacrer des efforts qui ne soient pas perdus, bien que la nature de ces efforts et leur opportunité dépendent sans doute des circonstances. Mais les circonstances varient sans cesse, et nous ne savons pas ce qui sera demain, et à bien plus forte raison dans deux ans. Je ne détermine donc ni ne puis rien déterminer, quant au temps où il sera convenable d'agir, ni quant au mode d'action ; seulement je vois ou crois voir qu'une action quelconque sera possible, et par conséquent de devoir, à certains égards et à un certain degré. A tout ce qui a été fait depuis quinze ans, on aurait pu opposer des objections semblables à celles que vous m'opposez aujourd'hui. N'a-t-il pas fallu, à chaque époque, se créer une position prise dans les conditions du moment? Quand celui que j'attends sera venu, je ne désespère pas de m'en faire une nouvelle, et qui ne sera pas dépourvue de force. Du reste, si je réa-

lise ce projet, j'en accepterai les conséquences, et ne compromettrai que moi. Si le camp paraît bon, on y viendra ; sinon, tant mieux qu'on s'en éloigne. Tout cela au reste est de l'avenir indéfini. Parlons du présent.

Tu peux annoncer sans difficulté la suite des conférences de M. Gerbet ; il en enverra deux dans une huitaine de jours. Tu as bien fait de garder ma lettre au P. Bandini. D'après ce que m'écrivait M. Benoît[1] ; je croyais alors mes affaires décidément terminées. Tout est retombé depuis dans l'incertitude. Écris donc à Tommaseo d'une manière dilatoire et qui laisse lieu à prendre une détermination plus tard.

Élie écrit aujourd'hui au receveur-général de Saint-Brieuc dont nous n'avons pas jusqu'ici entendu parler. Mais je crains toujours que tu ne te gênes pour moi, et te prie en grâce de me le dire franchement, si cela était ; le contraire me causerait une peine extrême, et j'en ai assez par ailleurs.

Je n'ai ni écrit, ni eu occasion d'écrire aucune lettre dont on pût abuser, excepté les deux dernières que je t'ai envoyées pour le P. Ventura et

[1] M. Benoît-Champy (Adrien), parent de Lamennais, plus tard président du Tribunal civil de la Seine.

pour le comte Rzewuski [1], encore n'y a-t-il rien dans celles-ci, sauf quelques expressions peut-être, qui n'aille à mes vues, et dont je craigne la publicité. Celle écrite par toi et dont on a envoyé copie à Rome manque aussi un peu par l'expression ; à cause de la mauvaise foi des hommes à qui nous avons affaire, c'est un motif d'être fort prudent. Du reste, il y a là un petit malheur et rien de plus. Vous avez grand'raison de ne prendre aucune connaissance de *l'Ami de la Religion*. Point de controverse. Quand ils auront brûlé tous leurs chiffons impurs, le feu s'éteindra de lui-même. Pour ce qui est de la lettre du cardinal Pacca [2], répondez, si l'on vous en parle, que le respect seul pour le Saint Siège empêche de la publier : 1° parce qu'elle est loin d'être en tout d'accord avec l'Encyclique ; 2° parce qu'elle contient des choses propres à faire un tort infini à la religion. Que si l'on suppose que nous nous trompons en cela, nos adversaires peuvent demander cette lettre à Rome et la publier eux-mêmes; mais, pour

[1] Voir la lettre adressée au comte Rzewuski au tome II de la *Correspondance* de Lamennais, p. 270. La lettre au P. Ventura n'a point été publiée.

[2] Il s'agit sans doute ici de la lettre par laquelle ce dignitaire transmettait à Lamennais l'encyclique *Mirari vos*, en l'accompagnant de commentaires qui en aggravaient la portée. — V. cette lettre dans les *Affaires de Rome*, p. 129.

nous, nous ne prendrons point la responsabilité de cette publication. J'attends impatiemment celle de l'ouvrage de Mickiewicz avec ta préface. Je m'occuperai incessamment d'un article sur celui de Micali, et je te l'enverrai pour la *Revue* [1].

Ci-joint une lettre à laquelle il sera convenable qu'on réponde de *l'Agence*. Elle est relative au procès des religieuses de Binic, et j'ignore ce qu'il faut dire là-dessus. Ci-joint encore un petit billet pour Eugène Boré.

Je suis charmé d'apprendre que Lacordaire a enfin une place, et une place que je crois selon son goût. Il est très possible, comme tu le penses, que je le jugeais en général, et par conséquent à tort, d'après une sorte de répulsion purement personnelle de lui à moi, que je n'ai jamais pu vaincre, et dont je n'ai après tout aucun droit de me plaindre, car assurément ce n'est pas sa faute si je n'ai pas su lui inspirer plus de sympathie. Je crois du reste toujours qu'excepté en religion il n'a d'idées arrêtées sur rien, et que difficilement il aura jamais.

Prenez bien garde, dans le dernier compte rendu de *l'Agence*, de revenir en aucune façon sur

[1] Il s'agit ici du travail paru dans la *Revue des Deux Mondes*. du 15 mai 1833, et intitulé : *Histoire des anciens peuples italiens*.

le passé. Ne parlez ni de l'Encyclique, ni de rien qui y ait rapport, et bornez-vous rigoureusement à expliquer ce qui touche le matériel des opérations, de sorte que le discours ne soit que le commentaire des chiffres. Je regarde ceci comme fort important.

Comme toi je pense que le carlisme s'en va, se tuant lui-même à force de sottises. Bientôt il n'en restera qu'une sorte d'habitude de sentiment chez certaines personnes, sentiment que quelques journaux continueront de flatter par spéculation. Quant à ce besoin vague de religion que tu observes parmi les jeunes gens, Dieu veuille que ce soit un germe qui se développe et porte son fruit. Mais je doute fort qu'il pousse des racines un peu profondes dans le catholicisme de nos jours, je veux dire, dans le catholicisme de la Sainte-Alliance et du budget. En province, du reste, le mouvement est tout à fait en sens contraire.

Vois-tu quelquefois M. de Potter? Rappelle-moi à son souvenir, ainsi qu'à celui d'Eckstein. Je n'ai pas encore reçu le numéro de la *Revue* que tu m'annonces. Je lirai avec grand plaisir les vers de Barbier. Le talent devient un phénomène rare. Tout à toi de tout mon cœur, cher enfant bien-aimé.

P.-S. — N'oublie pas le Polonais qu'on m'a recommandé dans une lettre que je t'ai envoyée.

XXIV

La Chenaie, le 23 février 1833.

J'ai appris, mon cher enfant, par une lettre de Denys Benoist, que tu étais allé le voir comme je t'en avais prié, et que vous pensiez l'un et l'autre qu'il y aurait beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages à entretenir en ce moment le public de mes affaires personnelles. Je me conformerai à votre avis, que je partage entièrement. Denys me mandait aussi que La Bouillerie était très malade. Ce ne serait pas une raison pour que l'arrangement n'eût pu se terminer ; mais je crois qu'il ne veut pas de transaction et qu'il n'en voudra jamais.

L'occasion sur laquelle je comptais m'ayant manqué, je t'enverrai par la diligence les Œuvres de Courier et le bréviaire, en un volume, et j'y joindrai le manuscrit des conférences de M. Gerbet, qui achève actuellement la seconde. Le tout partira,

j'espère, sous peu de jours. Je ne vois pas paraître celles de M. de Coux. Est-il encore à Paris ? Il devait se mettre en route pour Londres le 19. Il me tarde de savoir quel résultat aura l'affaire qui l'y conduit. Fais-moi le plaisir de demander à Eugène Boré des nouvelles de la caisse qu'il a dû m'expédier. Je l'attends avec quelque impatience pour me débarrasser de l'article que j'ai promis à Micali. Ces choses-là prennent plus de temps qu'elles ne valent.

Élie a écrit au receveur-général de Saint-Brieuc, et il n'en a point reçu de réponse. Cela me fait croire que ton banquier a voulu garder les fonds, et, par conséquent, qu'il est fort gêné. Prends-y garde et fais en sorte que tes intérêts ne soient pas compromis, s'il arrivait quelque malheur.

Rien, ce me semble, ne peint mieux le désordre d'idées qui règne dans tous les partis que la discussion qui a eu lieu au sujet de la pétition des condamnés politiques. Mais conçoit-on quelque chose de plus exécrable que les mesures sollicitées par Lord Grey contre les Irlandais ? Que feront ceux-ci ? Se laisseront-ils traiter comme les Saxons le furent par Guillaume ? Résisteront-ils, et, s'ils résistent, quelles chances de succès ont-ils, sans armes, sans discipline, sans organisation militaire?

Pauvre peuple ! Qui ne prendrait en haine le principe qui préside à toutes nos sociétés ? et c'est ce principe que Rome soutient ! N'ayant plus de rois à sacrer, depuis qu'ils se moquent d'elle, pour ne pas rester tout à fait oisive, elle s'est mise à sacrer le bourreau. Il n'y a pas en Europe un gouvernement qui ne relève de Satan, leur seigneur lige, qui ne lui ait voué foi et hommage ; c'est la féodalité de l'enfer.

Quand paraîtra donc la traduction de l'ouvrage de Mickiewicz ? Et tes articles sur l'Irlande et la Pologne ? J'ai reçu le numéro de la *Revue* que tu m'annonçais, et j'ai lu avec grand plaisir les vers de Barbier. Tous ne sont pas également beaux, mais il y en a d'admirables. Je crois, comme Sainte-Beuve, que notre poésie est en progrès. Seulement elle me paraît manquer d'une certaine harmonie d'ensemble, et comme d'un principe organique. Elle produit de beaux membres, de belles têtes, mais point d'hommes complets. C'est comme une résurrection d'hôpital, où le thaumaturge ranimerait pêle-mêle des débris d'amputation. — Je t'embrasse, mon Charles, bien tendrement.

XXV

La Chenaie, le 26 février 1833.

Il y a un temps infini, mon cher enfant, que je n'ai reçu de lettre de toi et cela me contrarie beaucoup ; car quelle autre consolation, surtout à cette époque de boue, a-t-on dans la solitude, que de causer avec ceux qu'on aime, et d'appuyer son cœur sur leur cœur ? Je déteste Paris, et cependant je le regrette, parce que c'est là seulement que je pourrais vivre avec un très petit nombre de personnes qui sont comme une partie de ma vie, et avec toi surtout. Si l'affaire de Londres réussit[1], cela facilitera bien des arrangements, mais je n'ose presque pas l'espérer ; ce serait un contraste trop extraordinaire avec toutes mes destinées précédentes. Et à propos de cela, M. de Coux est-il parti ? Et à propos de ce

[1] Il s'agit ici, et dans quelques-unes des lettres suivantes, d'une affaire relative à l'exploitation industrielle de l'huile de schiste, montée par M. de Coux, à Londres, et à laquelle Lamennais paraît s'être intéressé, ainsi que son disciple, Eugène Boré (V. *Revue Britannique*, novembre et décembre 1894).

départ, fait-il paraître la suite de son cours ? Et à propos de ce cours, tu recevras par la diligence deux nouvelles conférences de M. Gerbet, qui t'ont été expédiées dans un même paquet avec le bréviaire de Lacordaire, les deux volumes de Paul-Louis Courier, une lettre et des instructions pour M. Daguerre, que l'abbé Gerbet prie de se charger de corriger les épreuves de ses conférences, etc., etc. Si tu n'es pas tout à fait absorbé, englouti dans la quasi-peur, tu seras content de ce qu'il dit des rois, de l'aristocratie des richesses, et par-dessus tout de Nicolas, dont il me semble que j'aurais aussi quelque chose à dire ; mais cela viendra, car décidément je ne veux pas étouffer d'horreur. Il y a, dans ces conférences, plusieurs choses empruntées à ma philosophie, mais sans inconvénient ; cela lui servira de préparation. Il m'est venu sur les arts plusieurs idées qui te plairont, je crois. Cependant, comme je suis maintenant occupé d'un sujet tout autre, je ne pourrai pas les écrire avant plusieurs mois ; ce qui ne doit pas t'empêcher de tenir ta parole au mois de mai. Oh ! mon enfant, que je serai heureux de te revoir ! et notre bon Rio aussi ; ne manque pas de le lui dire, je t'en prie.

Passons à autre chose. Je suis persuadé que

mes affaires personnelles ne finiront qu'avec la vie de l'homme qui me persécute; mais cet homme s'en va, selon ce que m'écrit Denys Benoist, — qui, par parenthèse, a été charmé de toi; — et dans tous les cas il me paraît certain que le pis aller est que tout se termine par une cession de biens judiciaires. Je ne vois donc aucun inconvénient à ce que tu écrives à Tommaseo :

1° Qu'il peut encourager le P. Bandini à venir nous rejoindre, sûr, en toute hypothèse, de trouver toutes les assurances qu'il désire dans la société[1], dont l'existence ne dépend en aucune façon des vicissitudes de ma vie ;

2° De nous envoyer, lorsqu'il en trouvera l'occasion, le jeune homme de Pistoie (ou de Prato, je ne sais lequel des deux) qui souhaite venir en France, et que je désirerais beaucoup donner pour compagnon à David, qui est un charmant enfant, et dont on est à tous égards on ne peut plus satisfait. Je ne vois nul inconvénient à ces deux choses, dans le cas même où, personnellement, il m'arriverait le pis qui peut m'arriver. En écrivant à Tommaseo, prie-le de dire à Micali que je n'ai pas encore reçu son ouvrage, mais que je l'attends,

[1] Probablement la congrégation des Missionnaires de Rennes, dirigée par l'abbé Jean de Lamennais.

et qu'il peut compter sur l'article que je lui ai promis. Tu auras soin de lui faire envoyer (à Tommaseo) les nouvelles conférences de M. Gerbet, ainsi qu'au P. Ventura, à Döllinger, et à Moy si tu le juges convenable, comme je le crois.

Rappelle-moi au souvenir de notre cher M. d'Ault. Que de choses nous aurions à nous dire tous ensemble! Je crains que vous ne vous laissiez les uns et les autres débiliter par des considérations secondaires. Le monde est plus vieux que tout ce qui vous préoccupe et, par conséquent, il va et continuera d'aller en vertu d'autres lois et d'autres principes. Vous êtes trop dans le temps, ce qui ne veut pas dire que je veuille vous envoyer dans l'éternité.

Adieu, mon enfant bien-aimé, mon âme t'enveloppe et te serre de tout son amour.

XXVI

La Chenaie, le 1er mars 1833.

J'ai reçu hier, mon Charles bien-aimé, ta si bonne et si intéressante lettre du 24 février. Les

premières paroles en sont bien tristes. Tu me parles « de peines de cœur de la nature la plus amère et la plus bouleversante ». — Hélas! c'était bien assez déjà de celles que tu avais rapportées d'Italie. Je ne peux rien te dire de particulier sur les autres que je ne connais pas, mais, sur celles-ci, je te conjure d'aider, autant qu'il te sera possible, par la religion et la raison, au temps qui affaiblit tout. Ce que Dieu n'a pas voulu ne t'aurait sûrement pas été bon. Tourne d'un autre côté tes regards et ton âme. Pourquoi, par exemple, sans t'engager, ne chercherais-tu pas à connaître Mlle de G...? Qui sait l'impression qu'elle peut faire sur toi? Il y a convenance d'âge, de fortune et de familles. N'est-ce pas déjà beaucoup? Je dis ceci comme je dirais tout autre chose, sans tenir à ceci plus qu'à cela, mû par le seul désir de te voir recouvrer la paix et t'approcher d'une situation qui donne à ta vie quelque fixité. Du reste, il est vrai qu'il faut, pour s'unir raisonnablement, sentir l'un pour l'autre un mutuel attrait, mais un attrait durable, qui n'ait dès-lors rien d'impétueux, et je me défie beaucoup des mariages de passion.

J'ai reçu hier une lettre d'Adrien Benoît, il me fait part de nouvelles propositions faites par le fils

de La Bouillerie. Elles sont fort dures. J'ai envoyé cette lettre à mon beau-frère qui seul peut prendre une résolution, puisque c'est lui qui supportera les sacrifices imposés. Je lui ai écrit en même temps de t'envoyer le petit mémoire que tu n'as point retrouvé à Paris, et qui est, je crois, resté entre ses mains.

Tu dois en ce moment avoir reçu les deux nouvelles conférences de M. Gerbet que je t'ai adressées par la diligence avec les œuvres de Courier et le bréviaire romain en un volume. Le même paquet contient une lettre de M. Gerbet pour M. Daguerre, qu'il prie de se charger de l'arrangement avec le libraire et de la correction des épreuves. Les autres conférences suivront, j'espère, assez régulièrement. Je suis charmé que ta traduction de l'ouvrage de Mickiewicz soit achevée. Ce que tu m'en dis me donne un vif désir de la lire. Tu peux sans doute y ajouter la petite élégie [1], si tu juges qu'elle ne dépare pas trop l'admirable ouvrage de Mickiewicz. En répondant aux Ankwitz ainsi qu'à la princesse Lubomirska, ne manque pas de leur parler de moi et de mes sentiments inaltérables pour eux. Pauvre nation !... Mais elle renaîtra. Les

[1] *L'Hymne à la Pologne*, que Montalembert désirait joindre à sa traduction du *Livre des Pelerins polonais* de Mickiewicz.

crimes des rois ont monté vers Dieu comme la fumée du premier meurtre, et du pied de son trône l'ange vengeur est déjà parti. Tout se prépare pour une commotion universelle. Le despotisme est miné, et en tombant il entraînera tous ces indignes traîtres qui ont soudé la crosse à la hache de la tyrannie. Le grand obstacle à la régénération du monde est moins l'absolutisme, partout abhorré, que le faux libéralisme ; mais celui-ci décline chaque jour. Il en est à sa dernière phase. Toutefois, je crois pouvoir dire qu'il manque encore aux peuples quelque chose d'essentiel, une connaissance nette des vrais principes sociaux. L'ordre réel, le droit, n'est encore qu'un instinct qui lutte en tous sens contre une multitude prodigieuse de fausses idées. Quand on l'aura compris, tout ira vite, et on le comprendra bientôt peut-être, j'en ai l'espérance ferme.

J'ai reçu hier une excellente lettre de M. de Coux, qui m'annonce son départ pour Londres. S'il plaît à la Providence de bénir ce voyage, cela nous donnera de grandes facilités pour tout ce que nous croirons devoir entreprendre. M. Fritsch m'écrit qu'il a entre les mains un reste des fonds originairement destinés à *l'Agence* et il me demande s'il peut en disposer pour d'autres

bonnes œuvres. Je lui dis que tu lui répondras à ce sujet au bas de la lettre incluse, et que cela dépend de l'état des affaires de *l'Agence*, état que je ne connais pas bien. Ne manque pas non plus de dire à ce bon M. Goudareau combien je suis sensible à son souvenir si affectueux. C'est vraiment une chose touchante que cette constance infatigable de tous nos amis. Tes conférences produiront un bien infini, non seulement comme moyen de propagation des sentiments et des idées qui sauveront le monde, mais encore parce qu'elles établissent des liens qui rendront plus facile d'exécution tout ce qu'on voudra faire plus tard. Je te charge spécialement de dire à M. de Corcelles combien je lui suis attaché et dévoué. Les paroles que tu me transmets du général Lafayette m'ont profondément touché ; il a le génie de la droiture et il sera grand par là dans la postérité.

N'oublie point mon pauvre Polonais d'Avignon. Si tu ne peux pas lui rendre le service qu'il désire, écris-lui du moins, afin qu'il sache qu'on s'est occupé de lui, et que ce n'est pas le zèle qui a manqué. La conduite de l'archevêque et de l'évêque de Saint-Claude est tout à fait digne d'eux. Et nous avions espéré faire quelque chose avec de pareils hommes ! Nous nous étions flat-

tés qu'ils pourraient au moins tolérer nos efforts ! L'éternité entière ne les aurait pas rapprochés de nous. Qu'ils achèvent leur temps, le temps que la justice inexorable leur a compté et mesuré ; mais qu'il n'y ait rien désormais, absolument rien entre eux et nous. Leur œuvre n'est point notre œuvre. Laissons les morts ensevelir leurs morts. Je suis ravi que tu aies commencé des liaisons avec Andryane. Il faut que la fraternité des bons s'établisse et s'étende. Voilà longtemps que je n'ai reçu de nouvelles de Mac-Carthy. Quand tu pourras disposer d'un moment, écris-lui pour savoir ce qu'il fait et ce qu'il devient. Je suis inquiet de sa santé. Ci-joint un mot pour notre bon Eugène Boré.

Je t'embrasse, mon enfant chéri, de tout mon cœur.

J'ai été souffrant et extrêmement faible pendant quelques jours. A présent je suis mieux. J'ai pu reprendre un peu mon travail. Mille amitiés à M. d'Ault et à Rio.

XXVII

La Chenaie, le 18 mars 1833.

Je t'envoie, mon cher enfant, par duplicata, ma réponse à la lettre de Mexico[1] et prochainement je t'en enverrai une pour le P. Ventura. Je suis bien aise qu'il t'adresse les siennes, afin que tu les lises en passant. Tu as dû remarquer dans la dernière que Mac-Carthy part de Rome, et ainsi il sera inutile que tu lui écrives. Tu le verras avant moi à Paris.

N'envoie pas les six cents francs par la diligence ; je puis attendre que tu viennes ici, ayant encore quelque chose de reste sur ce que nos jeunes gens ont apporté, et d'ailleurs, d'ici au mois de mai, je puis avoir quelques petites dépenses à faire à Paris. Ainsi, par exemple, notre abonnement à *l'Écho* finit le 1er avril, et tu me feras plaisir de le renouveler, afin que l'envoi ne souffre pas d'interruption.

[1] V. cette lettre, ainsi que la réponse de Lamennais, au tome II de la *Correspondance*, p. 275.

Je n'ai reçu que deux numéros de la *Revue ;* celui où sont les vers de Barbier et celui qui contient ton article [1]. Ta critique est juste, il est trop long et trop chargé de descriptions techniques, trop *catalogue*. De plus, il y a des incorrections, des mots impropres. Dans un endroit, tu parles d'une église de Bordeaux où les nourrices faisaient dire la messe sur la tête de leurs nourrissons. C'est ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Tu as voulu parler d'une dévotion assez répandue, et qui consiste en ce que le prêtre pose sur la tête d'un enfant l'extrémité de son étole, en récitant un évangile. Je regrette que tu aies nommé en toutes lettres certaines personnes que tu maltraites beaucoup et bien justement. Il suffisait de reste de les désigner par leurs initiales. Ces choses-là choquent, et font des ennemis fort inutilement. Du reste, ton article est empreint d'un vrai talent. Ceux qui t'en ont félicité ont pu le faire en toute conscience. Il ne te manque que de travailler plus et de ne pas te livrer à ta facilité quelquefois trop grande. Je voudrais que tu pusses prendre sur toi de t'appliquer davantage, et de ne

[1] Article de Montalembert intitulé : *Du Vandalisme en France, lettre à Victor Hugo*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1833.

pas perdre un temps si précieux pour l'étude et que tu ne retrouveras point. Ce serait aussi, ce me semble, un moyen de te distraire de cette fatale passion, que le temps usera, car il use tout, mais qui peut te faire, en attendant, un tort irréparable, en passant sur ta vie comme un vent brûlant sur des fleurs. Cette crainte me tourmente et m'afflige profondément.

Tu as raison, il faut attendre pour le P. Bandini. M. de La Bouillerie est déjà revenu tant de fois sur des arrangements arrêtés qu'on ne peut compter sur rien qu'après signature.

Voici ce que M. de Coux m'écrivait le 24 février : « J'ai enfin conclu un arrangement avec MM. Gaume, ils recevront mes conférences tout imprimées et brochées. Ils avanceront seulement les frais de port. Je ne leur accorde ni treizièmes ni remises ; mais les treizièmes qu'ils donneront et les remises qu'ils accorderont seront pour mon compte. Pour prix de leur peine, ils auront 10 0/0 sur tout l'argent qu'ils toucheront pour moi. A la fin de chaque mois nos comptes seront réglés. Ils ne prélèveront aucune commission pour les abonnements déjà payés, mais uniquement les frais d'envoi, etc. En cas de rupture, la commission ne portera que sur les parties de l'abonnement qui

auront déjà été servies. Demain nous passerons un double. J'en laisserai copie à M. Boré, et il est bien entendu que ces conditions seront communes à M. Gerbet et à vous, si vous le voulez. » — Il serait bon, je crois, que tu donnasses connaissance de ceci à M. Daguerre.

Je laisserai croire à M. de Coriolis tout ce qu'il voudra sur ton voyage en Allemagne. J'en ai un à faire en Italie, dans l'Italie primitive, et cela me contrarie beaucoup à cause du temps que cela me prendra, et cependant il faut que je tienne l'engagement que j'ai pris avec ce bon Micali. Son livre est d'ailleurs fort remarquable.

Le nouvel écrit de Rome fera du mal [1]. Peut être cependant faut-il dire avec le P. Ventura : « Tant mieux ! » Le scandale en se multipliant tue le scandale. Il y a je ne sais quelle force qui pousse ces gens-là vers la mort qu'ils pressentent. Ils disent : « Le monde croule ! » et d'une main que la peur agite, ils écrivent sur ces ruines leurs protestations contre Dieu. Après avoir lu, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Mille choses affectueuses au colonel Krajewski.

[1] Il s'agit ici d'une correspondance adressée de Rome à *l'Ami de la Religion*, le 20 janvier 1833, et dans laquelle la loyauté de la soumission publiée par les rédacteurs de *l'Avenir* était expressément révoquée en doute.

Ce que tu me dis d'Andryane est bien touchant. Est-ce qu'on ne pourrait pas se procurer en France *Le Mie Prigioni ?* Tu m'as donné une très grande envie de lire cet ouvrage. Où est maintenant l'auteur ?

Le juste-milieu me paraît s'affaiblir dans l'opinion. Louis-Philippe se noie dans la boue. N'était l'anticatholicisme des faux libéraux et l'inquiétude d'une certaine classe, platement égoïste, pour ses intérêts matériels, nous serions fort près d'une nouvelle révolution. J'aime mieux qu'elle tarde encore, et même, s'il se peut, quelques années. Le bien n'est pas, il s'en faut de beaucoup, assez préparé dans les esprits. L'affaire de Blaye achèvera de décomposer le parti légitimiste. Du moins, elle rend la guerre civile impossible pour longtemps. Que feront-ils sans chef ? Ils avaient un couteau au bout d'une quenouille ; à présent, ils n'ont pas même un canif sur un rocher. Les vieux demeureront fermes dans ce qu'ils appellent leurs principes ; mais les jeunes se dégoûteront de tant de niaiserie et de tant de ridicule. D'une autre part, le gouvernement dit représentatif s'use rapidement. Il s'engloutit chaque jour dans la bêtise et dans la bassesse, et on ne sort point de cet abîme-là. Tout cela ira rejoindre les cendres de Marat

dans l'égout de Montmartre. Que restera-t-il donc? Ce que nous avons proclamé, et cela seulement. De tous les points du monde, des voix nombreuses ont répondu à notre voix. Voilà l'avenir. Le faux libéralisme tombe accroché au faux catholicisme. La vie de l'un est attachée à la vie de l'autre. Ce sont les deux croix humaines entre lesquelles s'élevait la croix divine qui sauva le monde ; quoi qu'on fasse, il ne s'agenouillera que devant celle-ci.

Adieu, cher, bien cher enfant. Je t'embrasse comme je t'aime.

XXVIII

La Chenaie, le 15 mars 1833.

Tu as dû recevoir, il y a quelques jours, mon cher enfant, ma lettre pour Mexico; je t'envoie aujourd'hui celle que je t'annonçais pour le P. Ventura. Il me paraîtrait convenable de dire quelque chose du contenu de la sienne à M. d'Ault. Sous un point de vue, je ne suis pas très fâché de ce qui se prépare. Tout ce qui éclaircit les idées, dé-

termine les positions et hâte les événements, me paraît un bien. Il y a sans doute à souffrir pour les individus, mais la cause générale y gagne. Je vois se former et se rassembler peu à peu les matériaux dont Dieu se servira plus tard pour construire son édifice, et cela sans que nul y songe, sans qu'il y ait une seule pensée qui ne soit humble et soumise, une seule volonté, un seul désir qui se détache de l'unité, qui tende à réagir contre l'autorité, malgré ses abus et les scandales chaque jour plus grands qu'elle donne au monde. Si au lieu de cette résignation tranquille, de cette attente calme d'un meilleur avenir, je voyais l'orgueil essayer de devancer l'action divine et de lui substituer la sienne, je tremblerais que tout ceci n'aboutît qu'au schisme et à l'érection de nouvelles sectes. Mais, tandis que, se maintenant dans les sentiments qui animent aujourd'hui les bons, on mettra son espérance en Dieu seul, prêt à tout sacrifier pour coopérer à ses desseins, je n'appréhenderai rien, et je regarderai ce qui se passe comme un renouvellement de la grande scène du Calvaire, comme une autre passion qui accomplira une autre rédemption. Plus que jamais donc ayons foi. A présent nous sommes orphelins, mais il est écrit : *Non relinquam vos orpha-*

nos, veniam ad vos. Etiam veni cito; amen veni, Domine Jesu.

Il paraît que la transaction avec M. de La Bouillerie est encore au moins retardée ; bien que son fils, venu, disait-il, à Paris tout exprès pour terminer cette affaire, eût lui-même proposé les conditions qui ont été acceptées par mon beau-frère. Cependant le silence de M. Benoît me fait croire que l'on négocie encore. — Tout à toi, mon cher enfant.

XXIX

La Chenaie, le 26 mars 1833.

De peur d'oublier encore ce que j'ai déjà oublié plusieurs fois, je commencerai ma lettre en te priant de savoir d'Eugène Boré ce que sont devenus les exemplaires de nos deux procès et un premier volume des *Mélanges*, que j'avais mis de côté avant de partir, pour qu'ils fussent envoyés au P. Rambaldi, à Florence. Il les réclame avec raison puisqu'ils lui ont été promis. S'il restait à

la maison un exemplaire de l'*Essai* in-12, il faudrait le joindre à ces brochures et adresser le tout à M. de Mazenod, à Marseille, en lui écrivant deux mots pour le prier, selon les indications du P. Rambaldi, d'adresser à celui-ci ce paquet par le bateau à vapeur.

En second lieu, fais-moi le plaisir de renouveler notre abonnement à *l'Écho* à partir du 1er avril, et de m'envoyer soit par la poste, si les frais ne sont pas trop considérables, soit par la diligence, la *Mécanique* de Poisson. Elle doit former deux volumes, mais je ne suis pas certain que le second ait encore paru. Dans tous les cas, tu m'enverrais le premier, qui m'est nécessaire pour un de mes jeunes gens. Tu reprendras ces avances sur les six cents francs que tu me destines.

Connaîtrais-tu quelque moyen d'obtenir l'entrée en France de mon calice, laissé par M. Touche entre les mains de M. Vuarin, curé de Genève ? Je ne sais comment le faire venir à cause des douanes.

A présent je te dirai, mon cher enfant, que je voulais te parler de toi, ayant beaucoup réfléchi sur ta dernière lettre ; mais j'attendrai encore un peu, voulant le faire à tête reposée, et sans mêler à d'autres sujets celui-là qui m'intéresse si fort.

Cependant garde-toi de ton imagination et de toute résolution précipitée.

Tu trouveras ci-joint l'extrait d'une lettre que j'ai reçue de Rzewuski avec ma réponse. Il confirme ce que m'avait précédemment écrit le P. Ventura, en m'apprenant de plus que la diplomatie est encore, avec les Jésuites, au fond de toute cette affaire. Il est curieux de voir la Prusse demander au Pape la condamnation d'un écrivain catholique, et le Pape, malgré ses répugnances, déférer au désir de la Prusse. Tu me crois peut-être fort affecté de ces persécutions nouvelles ? Je t'assure qu'elles ne me font pas la plus légère impression. Cela me paraît bizarre et risible, voilà tout. Ce n'est pas que les conséquences de ces lâches folies ne soient extrêmement graves ; mais j'y vois si visiblement la main de Dieu qu'il n'est pas en moi de m'inquiéter du résultat. Mes idées d'ailleurs suivent les événements, et se modifient, sans qu'il m'en coûte, suivant les lumières qu'ils m'apportent. A cet égard, j'ai la raison la plus accommodante, parce qu'elle ne cherche que le vrai, sans se soucier du reste. J'ai un extrême désir de te voir pour causer avec toi d'une infinité de choses sur lesquelles on ne peut suffisamment s'expliquer par lettre. Aussi je vois avec une

grande joie approcher le mois de mai. Ne va donc pas déranger tes projets, entends-tu bien ?

J'attends chaque jour ta traduction de l'ouvrage de Mickiewicz. J'attends aussi une lettre de M. de Coux, qui m'avait promis de m'écrire aussitôt son arrivée à Londres. Voilà un mois qu'il est parti et pas un mot de lui. Ce silence n'est pas de bon augure. Tes lettres à toi sont aussi trop rares. J'ai de la patience pour une semaine, mais pas au delà. A propos de lettres, ne retarde pas l'envoi de celles pour Rzewuski, car il doit partir de Rome le 1er mai, se rendant à Vienne par Lorette et Venise. Je ne sais s'il passera par Munich.

Quoique mon beau-frère ait accepté les conditions proposées par M. de La Bouillerie lui-même ou par son fils, rien n'est fini encore. Je n'ai reçu depuis ce temps-là aucune nouvelle de M. Benoît, ce qui me fait penser que mon brigand aura encore une fois manqué à sa parole. L'honnête homme qui réclame une dette réelle peut se relâcher de son droit, ne fût-ce que par calcul, lorsque le débiteur est dans l'impossibilité de s'acquitter entièrement, mais le voleur jamais ; il craindrait de manquer [1]..... Je croirais bon que

[1] Un ou deux mots ont été arrachés ici avec le cachet de la lettre.

tu fisses connaître ce qui se passe à Rome, afin qu'on ne soit pas surpris quand la chose arrivera. Il serait même à désirer que quelque journal en parlât, sans rien dire peut-être des évêques, mais en insistant sur les démarches de l'Autriche et de la Prusse secondées par les Jésuites, leurs agents. Toutefois il ne faudrait pas que tu parusses. Ce point est essentiel. Par réflexion, il ne serait pas mauvais de mettre les évêques dans cette compagnie, puisqu'ils s'y sont mis eux-mêmes. *Le Temps* serait peut-être le journal où il serait le plus convenable et le plus facile de faire insérer cette nouvelle, sous la rubrique de Rome. Les autres journaux la répéteraient.

L'abbé Gerbet te dit mille choses affectueuses, et te prie de dire à M. Daguerre que, n'ayant point reçu la lettre annoncée d'Eugène Boré, et ne présumant pas qu'elle puisse porter sur des choses d'importance, il désire que l'impression de ses conférences ne soit pas retardée. — Je t'embrasse, mon cher enfant, de tout mon cœur.

XXX

La Chenaie, le 29 mars 1833.

Je vais d'abord, mon cher enfant, répondre successivement aux différents points de ta lettre. J'ai reçu le billet de 500 francs, et il ne sera pas nécessaire de te le renvoyer, M. Bazin, de Dinan, ayant eu l'obligeance de s'en charger. Ainsi, sois tranquille à cet égard.

La lettre de M. de Mérode était adressée à M. Gerbet, qui a dû y répondre. C'était une diatribe contre M. de Potter et des plaintes sur la manière dont je parlais du juste-milieu de Belgique, dans une lettre que je lui écrivais de Rome, et dont il a publié un extrait dans les journaux; enfin des choses pitoyables. Cela n'empêche pas qu'il ne soit bon homme au fond. Je suis désolé de la maladie de son excellente femme, et je veux espérer qu'elle n'aura pas de suites fâcheuses.

J'ai reçu hier le *Mie Prigioni*, et j'en ai déjà

lu la moitié. Elles me font la même impression qu'à toi. C'est un livre admirable. Tu verras, par la lettre ci-jointe que tu feras jeter à la poste après l'avoir lue, que Palma est un ami de Pellico. Ses *Melodie religiose* sont pleines de douceur et d'onction, avec une sorte de simplicité qui rappelle la candeur du moyen âge. Quelquefois cependant cette naïveté dégénère en faiblesse, devient une poésie pâle et pour ainsi dire étiolée. Tu as tort de dire, au sujet de ton article sur le *Vandalisme*, que tu ne saurais faire mieux. Il ne s'agit que de relire, corriger et retrancher un peu, voilà tout. Dieu t'a donné le talent, ajoutes-y le travail, et encore pas trop, pour ne point tomber dans la sécheresse, et il ne restera rien à désirer. Je crains pour toi l'entraînement du monde, la dissipation de la société, et la vie de salon qui excite l'esprit, mais qui use l'âme si vite. Je crains aussi les suites d'une passion, dont le dernier effet sera d'émousser en toi le sentiment, unique source de tout ce qu'il y a de grand et de beau dans l'homme. Toute ivresse est passagère et finit par l'apathie.

Écoute ta conscience, elle te parlera un autre langage que l'imagination. Et prends garde que celle-ci ne soit elle-même sous l'influence d'un

orgueil secret qui se complaît dans une exagération qu'il regarde comme une preuve de force, et qui n'est qu'une preuve de faiblesse. Il ne faut pas laisser faire au temps l'œuvre de la volonté, si l'on ne veut se préparer d'amers regrets. Ce que je te dis en ce moment, mon Charles bien-aimé, il y a en toi une voix intérieure qui te le dira avec une bien autre énergie, si tu l'écoutes en silence attentivement.

Je viens de recevoir une lettre de M. Benoît qui m'envoie enfin la transaction arrêtée avec l'agent de M. de La Bouillerie. Je la fais passer à mon beau-frère qui l'acceptera probablement, quoique les conditions en soient assez dures. Je dois néanmoins me féliciter d'un arrangement qui met un terme à cette déplorable affaire et me rend ma sécurité. Reste maintenant à régler mon compte avec le libraire, c'est-à-dire reste un second procès ; et, bien que ce procès soit monstrueux, l'issue est loin d'en être certaine, attendu ce qu'on appelle justice de notre temps. Dans tous les cas, il n'est guère douteux que la chicane trouvera le moyen d'en retarder longtemps la décision.

Tommaseo ne m'a point écrit. Quant à Mgr Foscolo [1], j'ignore sur quels points il peut n'être

[1] Mgr Foscolo, patriarche de Jérusalem, l'un des prélats les plus remuants de la Cour de Rome.

pas d'accord avec le P. Ventura, et pour lui écrire il faudrait savoir que lui mander. Peut-être qu'une lettre de toi pour le remercier de nouveau de l'intérêt qu'il prend à ce qui nous concerne ferait un bon effet. Tu en jugeras. Je persiste à penser qu'un silence absolu est ce qui nous convient le mieux. Le P. Ventura a respectueusement protesté deux fois en notre nom contre tout jugement que l'on rendrait sans nous entendre préalablement. Si, malgré ces protestations, on passe outre, l'injustice sera évidente, ainsi que l'irrégularité, et cela suffit. D'ailleurs, à quoi bon envoyer à Rome un volume qu'on n'y lira point? Les gens de science et de conscience savent à quoi s'en tenir sur le fond, et il n'y a rien à dire aux autres. Le Pape voudrait se taire, qu'on le ferait parler. Et qui est-ce qui le fera parler ? — La Prusse et l'Autriche, appuyées de la canaille qui fait tout dans ce pays-là. Or, il s'agit bien de discuter avec l'Autriche et la Prusse, avec les Lambruschini, les Brutti et les Rozaven. Laissons aller les choses, et n'entamons ni controverses ni négociations avec des hommes dont la perversité abuserait contre nous de notre bonne foi et envenimerait nos paroles les plus innocentes. Jésus-Christ ne se justifia point devant les princes des

prêtres, il se tut. Le Verbe divin s'enveloppa dans un silence non moins divin. Il savait que ce qu'on cherchait ce n'était pas la vérité, mais le prétexte d'une condamnation prononcée d'avance. Sa conduite nous trace la nôtre.

Mac-Carthy arrivera vers le commencement d'avril à Paris ; tu liras, avant de me les envoyer, les lettres qu'il m'apporte. Il n'est pas sûr qu'il vienne à la Chenaie. D'après les dispositions de l'évêque de Londres, il a de grands ménagements à garder avec lui. Son cœur est toujours le même.

J'ai achevé de lire le *Mie Prigioni ;* on ne peut se détacher de ce livre, surtout depuis l'arrivée au Spielberg. Toutefois, je trouve que cela n'est pas complet. Le chrétien passif est admirablement peint ; mais le chrétien actif combattant sans relâche les ennemis de l'humanité, sans cesser néanmoins de leur pardonner et de les aimer, ce chrétien qui jamais ne doit être séparé de l'autre, il n'y en a pas de trace.

Je suis obligé d'abréger cette lettre que je ne comptais envoyer que demain à Dinan. Rien n'est fini pour mes affaires ; au contraire, elles me paraissent s'embrouiller de plus en plus. — Tout à toi donc, cher enfant de mon cœur.

XXXI

La Chenaie, le 12 avril 1833.

Afin de ne rien oublier, si je peux, mon cher enfant, je suivrai à mon ordinaire, en te répondant, l'ordre de ta lettre que j'ai sous les yeux. Ce que tu me dis de la santé de notre bon Mac-Carthy et de cette fatale nouvelle qui l'attendait à Paris me touche extrêmement. Que Dieu le soutienne et le conserve ! Nous nous traînons péniblement sous le poids de cette triste vie, comme les damnés du Dante sous leurs chapes de plomb. Les sentiments de résignation et de confiance en Dieu seul, que Rzewuski exprime dans sa lettre que je te renvoie, sont ceux d'un bon chrétien sans doute ; mais je trouve les raisons qu'il y ajoute bien pauvres, pour dire le mot. Au reste, nous causerons de cela ici au mois de juin, puisque je ne puis espérer de te voir plus tôt. Je serais charmé qu'Albert de la Ferronnays t'accompagne. J'aurai bien du plaisir à le revoir, ainsi que Rio. Je crois qu'ils ont bien fait, à Rome,

de prendre le parti dont parle l'abbé de Luca et que j'attribue à la peur, qui est la grande conseillère de ce pays-là. Au surplus, on peut en parler, mais mon avis n'est pas qu'on l'annonce dans le *Bulletin de l'Agence*, ni d'aucune autre manière qui ait une sorte de caractère officiel. Le silence nous a réussi ; continuons de nous taire, jusqu'à ce que le temps soit venu de prendre une nouvelle position. Si j'ai le loisir de répondre à Vai, tu trouveras ma réponse incluse.

Je regarde comme toi l'arrangement conclu avec La Bouillerie comme un événement très heureux pour moi, quelque dures qu'en soient les conditions. A présent il s'agit de finir avec le libraire. Peut-être ne sera-ce point chose facile, quoique ses prétentions soient tout ce qui se peut imaginer de plus absurde et de plus monstrueux.

Je n'aurais pas cru que l'archevêque [1] pût encore m'étonner ; il y est parvenu cependant. Qu'attendre de l'avenir du catholicisme avec de pareils hommes ? Et ils sont tous comme cela, à bien peu près. Tes détails sur les Polonais, dont

[1] Il s'agit ici de l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, dont Montalembert citait un trait de sévérité à l'égard d'un moine polonais réfugié.

tu as fait la connaissance à Paris, et particulièrement sur le jeune comte Plater, sont pleins d'intérêt. Quant à leur projet, excellent en soi, de s'occuper de l'éducation de leurs pauvres jeunes compatriotes, je ne sais en vérité que dire. Il s'agit de deux choses : de faire suivre aux plus âgés des cours publics, et de fonder un collège pour les plus jeunes. De cours publics, il n'y en a qu'à Paris, il faut donc qu'ils viennent là, et pour beaucoup de raisons il serait à désirer qu'ils logeassent ensemble, afin qu'outre l'économie de la vie commune leurs études pussent être dirigées, et qu'eux-mêmes fussent soumis à une surveillance morale. Pour ce qui est du collège, s'ils obtenaient d'être entièrement en dehors de l'Université, ce serait un immense avantage. Son organisation par ailleurs n'aurait rien de fort difficile. Toutefois, pour le but qu'on se propose, exigeant que les chefs et une partie au moins des maîtres soient Polonais, la première chose à faire serait de chercher des hommes capables, après quoi l'on s'occuperait de régler les études et la discipline. Le succès bon ou mauvais dépendra du personnel. S'ils n'ont pas des gens religieux, zélés et expérimentés à qui confier cet établissement, loin d'être un bien, ce sera une calamité

pour les familles. Qu'ils y pensent donc bien sérieusement. Je n'ai aucun moyen de procurer des professeurs à M. Touche, et dans aucun cas je ne lui conseillerai d'en faire venir d'aussi loin. On peut mutuellement ne pas se convenir, et alors ce sont des frais de déplacement fort lourds pour les uns et pour les autres.

J'attendrai pour Origène qu'il se présente une occasion de l'avoir plus complet. L'édition en un volume in-folio est nécessairement ou tronquée, ou sans traduction latine, secours qui n'est pas de trop pour l'intelligence d'un texte souvent difficile. L'état de souffrance où ta pauvre âme va s'enfonçant m'afflige beaucoup, m'afflige pour le présent, m'afflige pour ton avenir. Je sais bien qu'il ne dépend pas de toi de te délivrer de ce malaise cruel ; ce que je me borne à te demander est donc de ne pas l'entretenir volontairement. Ce qui énerve tes facultés, ce qui t'ôte tes forces d'homme, évidemment n'est pas bon en soi. C'est une vraie maladie morale que tu dois combattre avec tout ce que tu as de religion, de raison et de volonté. Que je voudrais pouvoir, mon enfant chéri, quelque chose pour toi en cette circonstance ! Mais hélas ! que suis-je moi-même ? Une feuille séchée qu'emporte le vent.

Je vois par la lettre du P. Ventura que tu auras à lui écrire au sujet des reliquaires qu'il t'a envoyés. Comme je n'ai rien de particulier à lui mander, tu le remercieras de ma part de tout ce qu'il a fait pour nous, etc. etc.

Ci-joint ma réponse à Giuseppe Vai. — Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé, de tout mon cœur.

XXXII

La Chenaie, le 13 avril 1833.

Je reçois ta lettre du 10. — Voilà la lettre du P. Orioli. Je n'ai point, ou je n'ai point retrouvé celle du cardinal Pacca, mais elle a été donnée textuellement par *la Tribune catholique*, où il sera facile de la retrouver. Quant à ce que tu me demandes pour les Polonais, je ne sais en vérité que te dire, parce que je ne sais pas bien ce qu'ils veulent. J'attends mon frère dans deux ou trois jours, et j'en causerai avec lui. Sur les études, il faut connaître leurs vues. S'ils n'en ont point de particulières, on sait de quoi se compose un cours ordinaire d'éducation, y compris la phi-

losophie. Pour les sciences spéciales, rien ne peut remplacer les cours de Paris. Veulent-ils qu'on se charge de leur organiser un établissement ? Alors cela se pourrait ; mais, outre les hommes qu'on y mettrait, il faudrait quelques maîtres polonais. En ont-ils ? Et des personnes sûres ? Dans aucun cas, nous ne nous chargerions d'une pareille responsabilité, si la conduite de l'établissement et sa discipline n'étaient entièrement entre nos mains. Pour calculer la dépense, il serait indispensable de savoir où l'on serait. Les frais, par exemple, seraient moindres de moitié en Bretagne qu'à Paris. Donne-moi donc plus de renseignements, si tu veux que je te réponde quelque chose de positif. — Tout à toi bien tendrement.

P.-S. — Tu me rapporteras la lettre du P. Orioli.

XXXIII

La Chenaie, le 16 avril 1833.

Tu as reçu hier une lettre de moi en réponse à la tienne du 10. En réfléchissant sur le sujet

dont elle m'entretient, je suis parvenu à former une espèce de plan que je t'envoie, après l'avoir concerté avec mon frère. Je n'ai aucun désir que la chose se fasse, en ce qui touche notre concours personnel; mais j'ai cru devoir faire preuve de dévouement à la malheureuse Pologne, et sous ce rapport je ne resterai point en arrière, en tout ce qui sera possible et raisonnable.

Le choix du chef serait d'une extrême importance pour l'établissement de Paris, s'il se formait, tant à cause de la chose en elle-même qu'à cause de la nécessité de nous entendre parfaitement avec lui, si nous y prenons part. Nous avons quatre jeunes gens très capables d'y faire des cours, tous quatre laïques. Il est probable que ce serait M. Gerbet que nous leur donnerions pour chef particulier dans la maison. Quant au collège, nous avons à Fougères une charmante maison, capable de recevoir cent enfants. Si le nombre en était plus grand, s'il s'élevait, par exemple, à environ deux cents, il est probable que nous en aurons prochainement une autre beaucoup plus grande et située dans une position magnifique. Le prix de 750 francs fournissant tout, moins le trousseau d'entrée, ne laisse évidemment aucun bénéfice. Il faut observer que les jeunes Polonais ne pouvant

aller en vacances, l'année scolaire aurait deux mois de plus pour eux. Nous ne voulons que ce qui est étroitement nécessaire pour couvrir les dépenses. Mais il faudrait que la première année de pension fût payée d'avance, à cause de l'achat du mobilier, et qu'on garantît le paiement de la seconde. J'ai la persuasion intime que cet établissement irait bien, mais il n'irait qu'à cause de l'excellente administration de mon frère. Un laïque vaudrait mieux qu'un ecclésiastique pour l'enseignement de la langue polonaise ; et je répète qu'une chose rigoureusement essentielle serait que l'Université n'eût rien à voir dans l'établissement. Il est bien entendu qu'on devrait compter sur l'exact accomplissement des conditions convenues avec la commission. Au reste, je vois tant de difficultés à la réalisation d'un pareil projet que j'en regarderais le succès comme une sorte de merveille. Ce à quoi je tiens, c'est qu'on ne puisse douter d'un zèle parfait de ma part.

Les choses me paraissent aller vite et trop vite en politique ; nous approchons d'une crise. D'ici à moins d'un an une révolution ou un coup d'État est inévitable. Le coup d'État sera tenté. Réussira-t-il ? Dieu le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous touchons à un despotisme hideux, ou à

la République. Je désire celle-ci et je la crains, à cause des fausses idées et des passions de ceux qui la veulent. J'ai peur, bien peur qu'ils ne nous fassent encore une fois de la tyrannie et de la plus atroce, sous le nom de liberté.

Qu'est-ce donc qui empêche de paraître ta traduction de Mickiewicz et les conférences de M. Gerbet ? Nous sommes bien peu habiles pour ces détails matériels. A-t-on des nouvelles de M. de Coux ? Sa dernière lettre à moi connue était du 26 mars. Il me tarde de savoir ce que devient son affaire, Je commence un peu à m'en inquiéter. — Adieu, cher enfant, je t'embrasse de cœur.

XXXIV

La Chenaie, le 16 avril 1833.

Je viens, mon cher enfant, de causer avec mon frère de l'affaire des études polonaises, voici le résultat de notre conversation :

1° Quant aux études supérieures, il nous semble qu'il faudrait établir une maison à Paris, dont il serait à désirer que Mickiewicz fût le chef. On

y établirait une bonne discipline. Les jeunes gens, selon leurs goûts et leurs dispositions spéciales, suivraient les divers cours publics. Nous pourrions faire dans la maison des cours de philosophie, de littérature, d'histoire, etc. Chacune des personnes que nous fournirions serait logée, nourrie, blanchie, etc., dans la maison et recevrait en outre 1.000 francs par an pour son entretien. Tout dépendrait cependant de la sympathie de vues et de sentiments qui existerait entre nous et le chef polonais de l'établissement. La dépense ne peut être calculée qu'à Paris même; nous ne nous chargerions point de l'administration matérielle.

2° Quant au collège, il est impossible d'en établir un, s'il est soumis aux chances de déplacement qui suivraient sa fixation dans un lieu de dépôt, comme lieu de dépôt. Il faudrait donc d'abord obtenir du Gouvernement qu'il fût placé immuablement dans un lieu quelconque et affranchi de toute dépendance de l'Université. Cela posé, ou l'on nous confierait la direction totale de l'établissement, ou nous ne nous en chargerions en aucune manière, parce qu'il y aurait impossibilité d'obtenir un bon résultat avec deux esprits et deux actions. Il serait d'ailleurs facile de régler d'avance et de concert les objets d'études. Pour la dépense,

on traiterait quand on pourrait traiter, c'est-à-dire quand on connaîtrait le lieu où serait fondé l'établissement.

Je ne vois pas qu'on puisse dire autre chose que cela en ce moment. Si l'on désire d'autres renseignements, il faudrait les spécifier bien positivement.

Denys Benoist désirerait un jeune homme bien élevé pour le mettre comme précepteur près de ses enfants. Il n'exige pas de grandes connaissances. Si tu peux lui rendre ce service, il te sera fort obligé. Peut-être t'en écrira-t-il. Je lui ai parlé du jeune Polonais d'Avignon, qu'on me recommandait dans une lettre que je t'ai envoyée. Ce pourrait être une chose avantageuse pour ce dernier.

Je n'ai que le temps de t'écrire ces deux mots. Tout à toi de cœur.

XXXV

La Chenaie, le 22 avril 1833.

Les affaires de *l'Avenir* ont été au moins bien extraordinairement faites. Tu en jugeras par la

lettre ci-jointe, et c'est la quatrième de cette espèce que je reçois. Une correspondance de cette nature est plus que désagréable. Qui donc s'occupe de la liquidation? Est-ce M. Lévêque? Est-ce les commissaires? Qu'ils répondent donc au moins aux lettres des gens qui ont donné des fonds, c'est bien la moindre chose. Pour moi, que cette affaire ne regarde en rien, je ne peux pas même indiquer quelqu'un aux personnes qui s'adressent à moi pour obtenir des renseignements. A qui faut-il qu'ils écrivent? Je te conjure de me le faire savoir, de me dire le nom et l'adresse, afin qu'en les renvoyant à qui de droit je me délivre de ces réclamations qui me contrarient extrêmement. Il n'y a rien d'embarrassant pour des actionnaires à répondre à d'autres actionnaires. Il n'en est pas ainsi de nous, qui ne sommes pour rien dans l'affaire d'intérêt.

Tu as dû recevoir, dimanche 21, la note que tu m'avais demandée au sujet de l'établissement projeté pour l'éducation des jeunes Polonais. Le succès me paraît au moins très difficile pour beaucoup de raisons, et en particulier à cause de la dépense, qui dépasserait, ce me semble, de beaucoup leurs ressources présumables. Une souscription française pourrait y suppléer ; mais je ne vois pas non

plus pour celle-ci aucune chance de réussite. Il serait possible aussi que j'eusse mal compris les choses un peu générales que tu m'as dites. A des demandes plus précises, je répondrai, s'il y a lieu, plus précisément.

En m'écrivant de Florence, Mac-Carthy me priait de lui répondre chez Lady Harriett Jones à Passy, ce que j'ai fait dans le temps. Sais-tu s'il a reçu ma lettre? Je serais fâché qu'elle fût tombée en mains tierces.

Quand tu viendras ici, au mois de juin, n'oublie pas de m'apporter une copie de notre mémoire au Pape. Je tiens à conserver cette pièce. Apporte-moi aussi la première conférence de M. de Coux qui manque à la Chenaie. Et ta traduction de Mickiewicz, que devient-elle donc? Est-ce la préface qui n'est pas finie? Ou bien y aurait-il quelque obstacle politique à la publication?

Les républicains, j'en ai du regret, ne se sont pas montrés forts à la Chambre. Ce n'était pas la peine de s'annoncer avec tant de bruit pour arriver à cette froide représentation. Sans l'infamie des députés, ils tombaient à plat. Quoi qu'il en soit, la royauté du 7 août est usée, elle ne peut plus tenir sur ses bases. Un changement quelconque est inévitable. Quel sera-t-il? Je l'ignore,

mais il en faut un. Les affaires d'Orient paraissent compliquer péniblement pour le ministère une position déjà par elle-même si mal assurée. La fanfaronade napoléonique de l'amiral Roussin a tourné tellement à la platitude et à la honte qu'il est difficile que la France, si elle n'est pas pourrie jusqu'au cœur, boive tranquillement, après tant d'autres, une pareille humiliation. Enfin, l'on verra. Toujours est-il que son gouvernement perd chaque jour quelque chose de ce qu'on pouvait tellement quellement appeler sa force morale. Ce n'est plus qu'un bâton planté dans de la boue molle ; à la première averse, il descendra le ruisseau.

Quelques mots de toi à M. Combalot pourraient peut-être aider Eugène Boré à obtenir une chose que mon frère et moi désirons, et que nous avons jusqu'ici demandée inutilement. A son arrivée à Paris, M. Combalot, sans m'en rien dire, de sa libre et pleine autorité, s'empara pour son usage de tout notre mobilier, lits, meubles, linge, argenterie, faïence, etc. Nous reconnûmes là sa façon ordinaire d'agir. Mais au moins nous doit-il un inventaire de ce qui est à nous, afin que nous puissions, quand il nous plaira, le réclamer et le retirer sans contestation. Or, c'est ce que nous ne pouvons

obtenir. Ce procédé est si étonnant que je ne sais comment le qualifier. Je ne m'étendrai pas là-dessus davantage ; mais vois s'il ne te serait pas possible, par quelques paroles dites sérieusement, quoique sans humeur, à M. Combalot, de me mettre tant bien que mal à l'abri de cette dernière confiscation.

Je compte les jours d'ici au mois de juin. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu, et nous avons tant de choses à nous dire ! Tu souffres, et je souffre aussi ; mon âme ne saurait trouver son assiette ; elle est enveloppée dans cette triste vie comme dans un suaire. — Adieu, mon Charles, je t'embrasse de cœur.

XXXVI

La Chenaie, le 1er mai 1833.

Je réponds sur-le-champ, mon bien-aimé Charles, à ta lettre du 26 avril. Ce que tu me dis des affaires de *l'Avenir* et de *l'Agence* me trouble extrêmement. Je m'en doutais d'instinct, et il n'y a pas deux jours encore que je parlais à l'abbé

Gerbet des pénibles embarras où tu devais te trouver à cette occasion. Tu ne saurais te figurer combien j'en souffre. Mais, pour venir au fait, jamais on n'aura de réponse de Waille. M. Gerbet lui a écrit cinq ou six fois, et il lui a fait remettre ses lettres par le directeur de *l'Union :* silence absolu. Et pourtant il s'agissait d'avoir le moyen de se faire rendre compte par Gaume d'un surplus de valeur éventuelle, dans le produit de livres de M. Gerbet, remis à ce libraire par Waille, qui s'est fait faire par eux des avances à son profit. Cet homme est un fripon endurci ; on n'en tirera rien. Je crois qu'il faudrait consulter des hommes de loi, sur la manière de régler les comptes de *l'Avenir*, sans compromettre les commissaires, et aussi sur celle de terminer avec le propriétaire du local. Quant à *l'Avenir*, la mort de ce malheureux Harel [1] pourrait aider beaucoup. Il devait au journal, et nul égard n'empêche aujourd'hui de tout dire. Enfin je crois qu'il faut consulter pour en finir d'une manière quelconque. Je pense comme toi que M. de Coux n'est nullement propre aux affaires pratiques. J'en avais une autre opinion, sans quoi j'aurais cherché une autre sécurité ; mais le passé est irrévocable.

[1] M. Harel de Tancrel, directeur-gérant de *l'Avenir*.

Je viens aux Polonais. J'ai toujours cru, et je te l'ai marqué, qu'ils trouveraient bien difficilement les fonds nécessaires à leur établissement d'instruction. Il n'y a pas de quoi s'effrayer de ce qu'on demandait pour celui de Paris. C'était une affaire de 4 à 5.000 francs, pour quatre à cinq professeurs. Or, 1.000 francs à chacun pour entretien et achat de livres, assurément c'est le moins possible. Toutefois on pourrait diminuer quelque chose, s'il y avait lieu. Notre pensée n'est pas de faire un gain, tu n'en doutes pas. Nous n'avons voulu demander que le strict nécessaire.

En ce qui touche le collège, tu trouves aussi le prix de la pension trop élevé ; et tu me dis qu'en plusieurs lieux elle n'est que de 500 à 600 francs. Sans aucun doute, et c'est aussi ce que l'on paie chez nous à Saint-Méen ; mais nous avons voulu diminuer pour les Polonais le prix de 500 francs. Calcule en effet l'augmentation de deux mois de séjour de plus par année, les maîtres d'agrément, le médecin, les remèdes, la fourniture des livres, papiers, etc., et enfin le linge, les habits, tout en un mot, sauf le premier trousseau, et tu verras que 750 francs sont moins que 500 francs de pension ordinaire. Pour ce qui est de l'Université, il me semble que les Polonais pourraient obtenir, en leur

qualité d'étrangers, de former une école destinée pour eux seuls, et qui ne dépendrait que d'eux. Même après tout ce qu'on voit et tout ce qu'on a vu, je ne puis croire encore qu'on leur refusât cela. Autrement la chose ne me paraîtrait pas faisable, par nous du moins. Nous ne nous mettrons point sous la juridiction du corps enseignant. Les tracasseries ne finiraient point, sans parler de l'opprobre.

Sitôt que j'aurai reçu tes épreuves, je les lirai et te les renverrai avec mes observations, si j'en trouve quelques-unes à faire. Ce n'est qu'après avoir lu le livre que je pourrai te donner mon opinion sur le titre.

Je t'envoie mon article sur l'ouvrage de Micali. Je désirerais qu'il fût imprimé dans la *Revue des Deux Mondes*, et, en cas de refus de sa part, dans *l'Europe littéraire*, qui m'avait demandé ma coopération. Dans tous les cas, je réclame trois exemplaires du numéro où il se trouvera, un pour Micali, un pour Tommaseo, et le troisième pour moi. Ce morceau te paraîtra, avec grande raison, fort plat et fort ennuyeux. Mais tu y verras que je ne recule point sur la question politique. J'ai dicté quatre cents pages de ma théorie de la société, qui fera partie de ma philosophie. Outre

cela, j'ai aussi environ deux cents pages sur des sujets qui s'y rapportent et sur la philosophie de l'histoire. Celà formera un grand ensemble où tout se liera. Il me tarde bien de causer avec toi de tout cela. J'aurai de plus quelques autres petits fragments à te montrer. Ainsi, mon Charles, tiens-moi parole. J'ai tant, tant de désir de te voir ! Je ne saurais blâmer tes projets de voyage, mais la pensée de cette longue absence, de cette séparation indéfinie, m'afflige et m'abat. La volonté de Dieu !

Je suis de ton avis sur le journal polonais ; il pourrait être fort utile. Mais comment surmonter les obstacles matériels ? Tu sais mieux que personne de quelle importance il est de ne pas se laisser à cet égard tromper par des calculs inexacts. Si la chose était faisable, je croirais possible d'obtenir des résultats immenses. On prendrait la question de liberté sous toutes ses faces et dans toutes ses applications. Ce serait admirable, ce serait tout l'avenir du monde.

J'oubliais de te dire, relativement à *l'Avenir,* qu'il faut prendre bien garde de sortir de la position qui nous est faite par les statuts. A toutes les personnes qui m'ont écrit, j'ai répondu que je ne savais rien et ne pouvais rien savoir, n'ayant pu,

non plus que les autres rédacteurs, me mêler de l'administration, d'après les stipulations mêmes de l'acte de société passé devant notaire ; et qu'ainsi, en l'absence de l'administrateur, je les engageais à s'adresser directement aux commissaires nommés par les actionnaires pour surveiller leurs intérêts ; qu'au reste j'étais moi-même créancier et pour une assez forte somme.

S'il y a quelque apparence que vous réussissiez à fonder un journal, il ne serait peut-être pas inutile que nous nous vissions avant de commencer. Ne pourrais-tu pas alors engager le comte Plater à venir avec toi ? Une chose qui peut devenir si importante vaudrait bien la peine de s'entendre.

Dans le cas où l'on continuerait de songer au collège et où on ne pourrait pas l'établir en dehors de l'Université, borne-toi à exprimer notre répugnance à nous soumettre à son régime, sans dire positivement que nous n'y consentirions pas. Avant de prendre à cet égard une dernière résolution, je voudrais consulter mon frère. Je n'hésiterais pas un seul instant à me décider négativement, s'il s'agissait d'un établissement français : mais cette pauvre Pologne, si malheureuse, et qui m'est si chère !

Mille amitiés à M. d'Ault et à Eugène Boré. Je

répondrai prochainement à celui-ci. L'affaire La Bouillerie est entièrement terminée ; mais je vais avoir inévitablement un second procès avec Belin, qui est le plus éhonté brigand que l'on puisse imaginer dans un siècle de brigandage. Si tu vois M. Benoît, il pourrait te donner de bons conseils sur les affaires de *l'Avenir* et de *l'Agence*. C'est un homme tout à fait sûr, sachant parfaitement son état, et une âme aussi droite qu'élevée.

Je suis inquiet de notre bon Mac-Carthy. Si tu reçois des nouvelles de lui, ne manque pas de me dire en quel état est sa santé. As-tu écrit au P. Ventura ? Nous lui devons une vive et éternelle reconnaissance.

Il y aurait beaucoup de graves questions que je ne veux ni ne peux traiter par lettre, et sur lesquelles j'ai un grand désir de m'entretenir avec toi. Il est nécessaire de confronter de temps en temps ses idées, pour les mettre bien d'accord et agir avec unité. — Je t'embrasse, mon Charles, bien tendrement.

XXXVII

La Chenaie, mai 1833.

.... Bien difficile de calculer ici quelle en serait la dépense [1], mais je crois que l'on doit compter 1.000 francs par élève, si on les fournit de tout. Après cela, l'on peut prendre des informations sur le prix du loyer, et ajouter la dépense des maîtres et des domestiques.

Il nous serait impossible de fournir des professeurs dans une ville de province. Paris serait nécessaire à nos jeunes gens pour qu'ils pussent eux-mêmes profiter des ressources de tout genre qui s'y trouvent pour suivre leurs études particulières.

Il me paraît bien difficile de réaliser le projet de journal. En tous cas, n'y donne point de fonds ; ce serait de l'argent sûrement perdu et sans la

[1] Le premier feuillet de cette lettre a disparu. Il est vraisemblable qu'il contenait des renseignements relatifs au projet d'établissement d'éducation pour les jeunes Polonais, et qu'il a été déchiré pour être communiqué aux intéressés.

moindre utilité. N'en prends pas non plus la direction ; ce serait une charge intolérable. Tu n'aurais pas un moment à toi, pas un jour, pas une heure de liberté. Il n'y aurait point de plus grande folie.

Ce n'est pas un ouvrage à part sur la société que j'écris en ce moment. Ce travail fait partie de ma philosophie, dépend des principes généraux que j'y établis, et n'en est qu'une application.

J'allais oublier de te dire que si Mickiewicz vient avec toi, il serait nécessaire, pour que mon frère se trouvât ici, que vous arrivassiez soit le 15 ou 16 juin, soit le 15 ou 16 juillet, et que je sois prévenu plusieurs jours d'avance, afin que j'aie moi-même le temps de prévenir mon frère, qui est l'homme du monde le moins maître de sa personne et de son temps.

D'après des arrangements que nous avons pris, je te prie d'écrire à Tommaseo que je serai enchanté que le P. Bandini vienne se réunir à nous, si cela lui convient et qu'il en soit maître. Il pourrait amener avec lui le jeune homme de Prato. Arrivés ici, toutes leurs dépenses cesseraient.

Il est bon, M. Janvier, avec son désir de te défendre. C'est comme un médecin bienveillant

qui te souhaiterait le choléra pour avoir la satisfaction de te guérir.

Quand tu viendras, apporte-moi une rame de papier à lettres petit in-quarto bien lisse. Je te recommande cette commission. Je fais une consommation de papier effroyable. — Tout à toi, mon Charles bien-aimé.

P.-S. — C'est une belle chose que l'administration. Tu avais affranchi ta dernière lettre ; le timbre d'affranchissement y était. Elle n'en a pas moins été taxée. Quand on a réclamé au bureau, on a répondu : « C'est juste, donnez la feuille d'adresse, et l'on vous rendra votre argent. » — Or, la feuille d'adresse était écrite, et par conséquent c'était dire : « Livrez-nous le secret de vos pensées et de vos affaires, et nous renoncerons pour cette fois à vous voler. »

XXXVIII

La Chenaie, le 2 mai 1833.

J'ai reçu hier par la poste treize feuilles du livre de Mickiewicz [1], mais rien de ton avant-propos. Je

[1] *Le Livre des Pèlerins polonais*, dont Montalembert venait

me hâte de t'en avertir. On ne peut rien lire de plus touchant et de plus original. Ce petit ouvrage fera un bien immense, non seulement aux Polonais, mais aux Français et à tous les peuples dans la langue desquels il sera traduit. Il faudrait l'envoyer en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Si tu es trop pressé, imprime sans attendre mon avis. Il ne faut pas nous gêner en politique, mais seulement cesser de parler de l'Église et de ses affaires. Je voudrais même changer notre langage sur un point, et substituer le mot de christianisme à celui de catholicisme, pour mieux montrer que nous ne voulons plus avoir rien à faire avec la hiérarchie. Que notre cause soit celle de la liberté ; nous la défendrons comme chrétiens, comme hommes, avec une parole franche et haute, et tant pis pour qui s'en formalisera. Le titre de Mickiewicz est, ce me semble, meilleur en soi ; mais je préférerais, dans notre langue, celui que tu proposes d'y substituer : *Le Livre des Pèlerins polonais.* — Les Suisses les repoussent de leur frontière. Ils ont peur aussi, ceux-là : les indignes !

Depuis mon arrivée ici, je me suis occupé d'histoire ; j'ai lu et réfléchi beaucoup. Je te communi-

d'achever la traduction, précédée d'un avant-propos qui lui attira le blâme du Saint-Siège.

querai mes idées quand nous nous verrons. Pour mille et mille choses, il faudrait passer quinze jours ensemble. N'est-ce pas une misère de parler de quinze jours ?

A présent que j'y pense, je rougis d'avoir présenté des calculs d'argent à ces pauvres Polonais. Mais comment faire ? S'il ne fallait qu'un peu de mon vieux sang pour fonder leurs établissements d'éducation, je le donnerais de grand cœur. Malheureusement, je n'ai que cela et cela ne suffit pas. S'il ne s'agissait que d'un jeune homme, je serais heureux de m'en charger : mais une maison, c'est autre chose. Porter la dépense au-dessous de ce qu'elle serait réellement, ce serait s'exposer à faire tout manquer. J'ai donc dû dire les choses comme elles sont. Voilà ce que je voudrais qu'ils comprissent. Encore une fois, si l'on veut m'envoyer ici un jeune homme capable d'apprendre et pieux, je le recevrai comme s'il était la Pologne elle-même.

L'orage grossit en Angleterre. On en est déjà à attaquer le Parlement réformé, et avec une violence qui montre quelles ardentes passions fermentent au fond des âmes. Si l'on n'était pas si dénué de ressources, je crois qu'après l'énorme sottise des républicains à la Chambre il serait

possible de grouper une foule nombreuse autour de la bannière de la vraie liberté. Je ne me console de notre inaction, forcée en ce moment, qu'en songeant aux deux années de travail qu'exige encore ma philosophie. Un corps de doctrine complet, un ensemble de principes qui s'étendent à tous les objets de la connaissance humaine sans exception, serait un puissant secours, comme base de tout ce qu'on aurait à dire. Il faut donc bénir la Providence du loisir qu'elle nous fait. Cependant il y a des instants où le désir du combat bouillonne dans l'âme et y produit des angoisses inexprimables. — Je t'embrasse, mon Charles, de toute la tendresse de mon cœur.

XXXIX

La Chenaie, le 4 mai 1833.

Je ne trouve, mon Charles, rien de trop fort dans ton avant-propos[1]. Il faut se taire, ou dire ce qu'on pense, et exprimer ce qu'on sent. Je ne suis pas

[1] Voir la lettre précédente.

moins content de la forme que du fond. Il y a dans ta parole toute l'énergie d'une âme noble et forte : c'est là le vrai talent. J'ai indiqué quelques corrections dans les feuilles ci-jointes, bien entendu que tu en restes le juge. Je demeure de plus en plus persuadé de l'immense bien que peut faire ce petit livre. N'y aurait-il pas moyen d'aviser à quelque expédient pour le répandre, parmi la jeunesse surtout et dans le peuple? N'oublie pas non plus d'en envoyer des exemplaires à l'étranger. Peut-être M. de Coux pourrait-il le faire traduire à Londres. Je désirerais aussi beaucoup que l'on pût en faire pénétrer quelques exemplaires en Espagne et dans ses anciennes colonies.

M. Combalot m'écrit des injures, et puis il s'étonne que je ne le remercie pas; je ne l'ai point choisi pour mon pédagogue, et je ne ratifie nullement l'espèce de mission qu'il lui a plu de se donner lui-même à cet égard. Il me devait sinon des excuses, au moins des explications. Il attend au contraire de ma part un acte de soumission à l'autorité qu'il a essayé de s'arroger sur moi : il l'attendra longtemps. Je suis trop vieux pour accepter sa tutelle, fût-elle plus douce et plus sensée. Laissons donc les choses comme elles sont. Je ne veux pas m'exposer à de nouveaux

caprices en renouant des liaisons dont nous avons plus d'une fois, mon frère et moi, durement senti les inconvénients. — Tout à toi de cœur, mon Charles bien-aimé.

XL

La Chenaie, dimanche 5 mai 1833.

Je viens, mon Charles, de recevoir il y a une heure, la fin de ton avant-propos, moins les quatre pages qui suivent la page 32. C'est une touchante et magnifique chose que ce travail. Jamais tu n'as rien fait qui approche, et j'espère que ces pures et belles paroles ne seront point perdues. Il faudra que tu corriges avec soin les épreuves. J'indique dans la note incluse trois légères corrections. Que Dieu te bénisse, cher et si cher enfant, et te conduise dans la carrière, qui ne sera pas sans souffrance, où il t'a dit : « Marchez ! »

Mac-Carthy m'a écrit de Londres, le 29 avril. Il est, me dit-il, beaucoup mieux depuis qu'il t'a vu. Il t'écrira sous peu de jours, et en attendant il me charge de te transmettre ses souvenirs et sa recon-

naissance pour tous les soins que tu lui as prodigués à Paris. Ne néglige aucun moyen de répandre le *Livre des Pèlerins polonais*. C'est le livre de l'humanité entière. J'abrège pour que cette lettre parte aujourd'hui. — *Tuissimus ex intimo corde.*

XLI

La Chenaie, le 8 mai 1833.

Rome est bien le pays de la haine, de la haine basse qui marche dans l'ombre et blesse en se cachant. Notre bon P. Ventura vient d'en être victime, comme tu le verras par sa lettre incluse[1]. Cette vengeance d'hommes infâmes qui poussent un lâche et imbécile vieillard me peine profondément, à cause de l'attachement que le P. Ventura avait pour le séjour de Rome. C'était son bonheur,

[1] Le P. Ventura était alors en butte à une hostilité systématique à Rome, à cause de ses sympathies antérieures pour Lamennais et ses doctrines. Il était même menacé d'avoir à quitter Rome à bref délai. — La lettre de lui, dont il est ici question, n'a point été jointe au recueil de celles de Lamennais par M. de Montalembert. On sait d'ailleurs que le P. Ventura devait plus tard prendre soin de séparer sa cause de celle du solitaire de la Chenaie. V. la *Correspondance*, t. II, p. 499.

sa vie. Dieu punira tous ces attentats d'une tyrannie mourante. *Usque quo, Domine, sanctus et verus, non judicas ? — Et dictum est illis ut requiescerent adhuc tempus modicum donec compleantur conservi eorum, et fratres eorum, qui interficiendi sunt sicut et illi.*

S'il en est encore temps, je crois qu'il serait utile, dans ton avant-propos, de dire quelque chose des doctrines monstrueuses de despotisme professées par quelques républicains, et du mal qu'elles font à la cause de la liberté, en exprimant l'espérance qu'avertis par le cri de la conscience publique, ils entreront dans des voies meilleures, dans les seules voies qui puissent sauver. Le spectre de Nicolas[1] me poursuit et me fatigue. J'ai voulu du moins profiter de cela pour en prendre la silhouette. La voici : « Il y avait en enfer un démon horrible, né de l'accouplement de l'orgueil et de l'impiété, et son nom était le Meurtre. Comme il répandait l'épouvante dans les régions infernales et qu'à son aspect Satan même ressentait une émotion étrange, comme si le crime pur, essentiel, infini, avait passé devant sa face, il le bannit de son empire. Le monstre exilé prit

[1] L'empereur de Russie.

une forme humaine et se réfugia sur la terre : on l'y nomme Nicolas. »

S'il y a de la ressemblance dans ce portrait, je ne demande pas mieux qu'on le mette à l'exposition. J'attends ta réponse au sujet des écoles polonaises et de ce que je t'ai demandé à cet égard. Quand tu écriras à Mac-Carthy, annonce-lui la triste nouvelle relative au P. Ventura. J'écris aujourd'hui à ce dernier. Tu ferais bien de lui écrire aussi, sous l'enveloppe de la comtesse Ferdinanda Riccini, à Modène. — Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé.

P.-S. — Quelqu'un qui est bien instruit m'écrit à propos du roi de Naples : « Il se conduit comme un sot lâche, il bat sa belle jeune femme et lui donne des coups de pied publiquement. »

A la page 66 de ton avant-propos, il serait convenable, ce me semble, de dire aussi un mot des folles théories des légitimistes, seuls omis dans l'énumération des partis qui divisent la France.

XLII

La Chenaie, le 16 mai 1833.

Je viens de recevoir, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 12 mai, écrite de ton lit, ce qui m'inquiéterait beaucoup, si tu ne m'assurais que la grippe qui t'y retient est une maladie sans danger. J'espère que tu ne tarderas pas à m'annoncer ta convalescence, et cette nouvelle m'aidera à attendre plus patiemment celle de ton départ pour la Chenaie. Je t'écris ces deux mots par occasion. M. Prévost, de Genève, que tu as connu à Paris, est venu passer ici quelques jours en revenant de Londres, et c'est lui qui se charge de te remettre cette lettre. C'est un fort bon jeune homme, tout entier à l'exécution de l'ouvrage qui l'occupe depuis longtemps, l'histoire de la philosophie allemande. Je le crois capable de la faire très bien. Disciple très zélé de Hégel, il me paraît extrêmement prévenu en faveur des idées, à mes yeux plus qu'extraordinaires, de cet ancien ami

de Schelling. Mais je me trompe fort, ou la réflexion l'en désabusera plus tard.

Avant d'avoir lu Mickiewicz, j'avais commencé un petit ouvrage d'un genre fort analogue [1]. Comme ce ne sont pas de ces choses qui demandent à être faites de suite, peut-être le continuerai-je si je m'y sens quelque attrait, toutefois n'en parle à personne. Je te montrerai ce que j'en ai fait, et ton avis m'encouragera à poursuivre ou m'en détournera. J'ai déjà environ cinq cents pages sur la société. Mais ce n'est qu'un premier travail qui devra être refondu.

C'était, en vérité, un des travaux d'Hercule que de terminer les affaires de *l'Agence* et de *l'Avenir*. Tu en es venu à bout. Peu de choses pouvaient me faire autant de plaisir que d'apprendre qu'enfin nous étions hors, — et toi surtout, — de ce malheureux embarras. Je dis toi surtout, car c'est toi qui en as eu toute la peine. L'affaire du schiste prend une mauvaise tournure. Eugène Boré te dira les détails.

Je ne vois aucun inconvénient à publier la cinquième conférence de M. Gerbet. Il a déjà envoyé la sixième, et j'espère que sa santé, qui est moins

[1] Les *Paroles d'un Croyant*, qui devaient paraître l'année suivante.

mauvaise en ce moment, lui permettra de préparer les suivantes assez à temps pour que la publication s'en fasse régulièrement. La lettre du P. Ventura, que je t'ai envoyée, t'aura affligé sans t'étonner. Quel dégoûtant pays que celui-là! Et combien ces nouvelles infamies doivent nous affermir dans la résolution d'éviter désormais toute espèce de contact avec de pareils gens! La peine que j'éprouve du coup qui frappe ce bon P. Ventura est d'autant plus vive que son dévouement pour nous en est évidemment la cause première et principale. — Je t'embrasse, mon enfant chéri, de tout mon cœur.

XLIII

La Chenaie, le 19 mai 1833.

J'ai reçu hier, mon Charles bien-aimé, deux exemplaires du *Livre des Pèlerins* et le numéro de la *Revue* dans lequel se trouve mon article sur Micali. Je te remercie des soins que tu as donnés à la correction des épreuves. Il ne t'a échappé dans ce dernier morceau qu'un très petit nombre

de fautes insignifiantes. Il y en a deux plus graves dans l'*Hymne à la Pologne*, et je désire qu'elles soient corrigées, si, comme je n'en doute pas, le *Livre des Pèlerins polonais* a une seconde édition. A la page 174, ligne première, au lieu de : *En serait-il fait*, c'est *En serait-ce fait* qu'il faut lire, tant pour la grammaire que pour l'oreille.

Dans l'avant-dernière strophe, page 175, on a imprimé : *Et sur le soir on entend auprès*..... J'avais écrit : *Et sur le soir soupirent auprès*, ce qui est mieux et beaucoup mieux en soi, et, de plus, évite la répétition du mot entendre qui se trouve déjà dans la même strophe. Tu auras eu une mauvaise copie.

Ton avant-propos m'a paru, à une seconde lecture, tout aussi beau qu'à la première... *Macte, puer, animo*. Amasse des idées, des connaissances, le reste ne te manquera pas.

J'ai lu avec plaisir l'article plein de bienveillance de M. de Corcelles sur les essais de M. de Coux. Je crois qu'il serait facile de s'entendre, si la question était mieux posée entre eux. Il faudrait pour cela quelques conversations. En prononçant les mêmes mots, on n'a pas toujours exactement les mêmes idées dans l'esprit, surtout depuis que les esprits suivent des routes si différentes.

Un républicain est venu de Paris organiser ceux de Rennes. Ils forment déjà quatre sections de vingt membres chacune, et leur pensée n'est pas plus qu'ailleurs une pensée de vraie liberté. Le pouvoir entre leurs mains ne sera qu'un instrument de violence et d'intolérance. La raison suprême, c'est leur raison, comme leur volonté est la suprême sagesse, et quiconque refusera d'être sage et raisonnable à leur façon sera, s'ils prévalent, indigne de garder sa tête sur ses épaules. C'est un étrange animal que l'homme; rien ne l'instruit et rien ne le corrige.

J'attends chaque jour une lettre de toi qui m'annonce que tu es débarrassé de ta grippe. Elle n'a point paru dans ce pays-ci. En général, rien n'y est plus rare que les épidémies.

Dans ce que j'écris sur la société, j'ai eu l'occasion de parler de la Pologne et de Nicolas. Tu ne seras pas, je crois, mécontent de ce que j'en dis. Dans trois semaines environ j'aurai fini cette partie de mon travail, laquelle formera un assez gros volume. Je te communiquerai ici une pensée qui m'est venue, et qui ne me paraît pas, au premier coup d'œil, impossible ni même très difficile d'exécution. Si ce projet, vague encore et qui demande à être médité, réussissait, il aboutirait de

lui-même à la création d'un nouveau journal, dont l'existence serait assurée du moment où il commencerait. Ce qui fait que je ne mets pas beaucoup d'ardeur à cela, c'est qu'avant de rentrer dans la vie active je voudrais avoir terminé mon ouvrage de philosophie, et qu'il me faut encore un temps assez long pour cela. — Délie un peu tes doigts pour m'écrire, et aime-moi, s'il se peut, autant que je t'aime.

XLIV

La Chenaie, le 25 mai 1833.

Depuis le jour où tu m'écrivis de ton lit, pris de la grippe et très souffrant, je n'ai pas reçu un seul mot de toi, de sorte que je commence à m'inquiéter. Je crains que la grippe ne se soit compliquée par suite de ce qui a tant agité ton âme auparavant. Enfin je crains quelque chose, je ne sais pas quoi, et cette crainte vague, qui croît à chaque courrier muet, est un vrai tourment que je te supplie de faire cesser le plus tôt possible. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu avais une maladie sérieuse,

fais en sorte que je le sache, et je partirai sur le champ pour t'aller soigner. Je te demande cela en grâce. — Adieu, mon Charles, je te presse sur mon cœur.

XLV

La Chenaie, le 30 mai 1833.

Je t'écrivis, l'autre jour, au sujet des établissements polonais, une longue lettre que tu dois recevoir aujourd'hui même. J'en reçois à l'instant une de mon frère qui me presse de solliciter une prompte réponse du comité, attendu que, si ce petit collège ne se faisait pas, il nous importe de tirer provisoirement parti de notre maison en l'affermant. Il faudrait donc que nous sussions à quoi nous en tenir le mois prochain. Un plus long retard pourrait nous causer un dommage sensible.

Quand tu écriras aux Ankwitz, ne manque pas de leur dire les choses les plus affectueuses de ma part. Je ne comprends pas bien Döllinger. Que veut-il donc qu'on fasse ? — Au reste, peu importe

en ce moment, puisque nous sommes résolus à ne rien entreprendre. Je commence à espérer que le P. Ventura aura réussi à conjurer l'orage. Il me semble que sans cela ses ennemis auraient fait trophée de leur victoire. Pour moi, je ne sais comment tu peux penser à un voyage en Italie après la publication de ton livre. Je doute fort qu'on t'y laissât pénétrer, et tu devrais, dans tous les cas, t'attendre à toutes les vexations imaginables, d'autant plus que ce pays est partout en fermentation. Je t'engage donc beaucoup à renoncer à ce projet pour le moment. N'oublie pas que les hommes que tu as attaqués sont capables de tout. La maladie de notre bon Albert m'a fait une peine qui n'est diminuée que par l'assurance que tu me donnes de sa convalescence. La princesse Lubomirska a passé par Florence se rendant à Vienne. Elle m'a écrit de cette première ville une lettre affectueuse, mais de pures généralités. La princesse Edwige était bien. Rzewuski se trouvait aussi à Florence dans le même temps. Vois-tu quelquefois M. de Potter? Si tu le vois, rappelle-moi à son souvenir. Mille amitiés à M. d'Ault. — Je t'embrasse, mon Charles, bien tendrement.

XLVI

La Chenaie, le 3 juin 1833.

Je reçois, mon cher enfant, ta lettre sans date, mais timbrée à Paris du 1er juin. L'annonce de ton arrivée me cause une joie que je ne puis t'exprimer. Il n'est pas douteux que, partant de Paris le jeudi 13, tu arriveras à Rennes le samedi vers trois heures du matin, et que tu pourras arriver le même jour à la Chenaie, soit par la diligence de Dinan, soit par celle de Saint-Malo, qui partent toujours alternativement. Si tu viens par Dinan, tu demanderas dans cette ville le F. Paul, qui t'indiquera le moyen de faire les deux lieues qui te resteront pour arriver à la Chenaie. Si tu viens par la voiture de Saint-Malo, ce qui serait plus commode, tu n'arrêteras ta place que jusqu'à Saint-Pierre de Plesguen, où tu trouveras quelqu'un pour te conduire ici. C'est une promenade d'une demi-lieue. Dis au comte Plater ainsi qu'à Mickiewicz combien je serai heureux de les posséder chez moi ; toutefois je dois te prévenir qu'ils seront

logés et traités chétivement, car la maison est assez étroite, et nous n'avons pour cuisinière qu'une pauvre fille de campagne. Il est bon qu'ils sachent cela d'avance. Une chaumière et un cœur dévoué, voilà tout ce que je peux leur promettre. Ne manque pas non plus de dire à Rio le plaisir que j'aurai à le revoir.

J'écris aujourd'hui à mon frère pour le prévenir de votre arrivée. Il sera ici le 20 et, comme il ne peut pas séjourner, il en repartira le lendemain ou le surlendemain, prenant avec lui dans sa voiture le comte Plater pour le conduire à Fougères, où est la maison proposée pour l'établissement.

XLVII

La Chenaie, le 11 juin 1833.

J'ai répondu fort exactement à ta lettre, mon cher enfant, mais, comme nous ne recevons notre courrier que le soir, les réponses ne peuvent partir que le lendemain. Il y a même quelquefois un retard plus grand, parce que nous n'envoyons pas

tous les jours à Dinan. Le changement que tu m'annonces me contrarie beaucoup. Tu pourrais arriver avec Rio quand cela te ferait plaisir ; mais deux autres personnes et des personnes étrangères nécessitent des arrangements. De plus, je ne puis désormais répondre de rien pour mon frère, son temps est toujours disposé un mois à l'avance, et comme il s'agit pour lui d'un ensemble d'affaires importantes, il ne peut rien changer à ses dispositions. D'un autre côté, il est nécessaire qu'il voie le comte Plater, pour terminer, s'il y a lieu, quelque chose avec lui au sujet de l'école. Il faudra un traité par écrit.

Tout pesé, voici à quoi je m'arrête : si le comité se prononce contre le collège, alors il n'y a plus de difficulté, puisqu'il n'y a plus d'affaire à traiter, et il est probable que, dans ce cas, le comte Plater n'aura guère envie de faire un voyage de deux cents lieues. Si le comité, au contraire, se décide à faire d'abord cet établissement, il faut que tu l'écrives à mon frère sur-le-champ, en lui adressant sa lettre chez Mlle Texier, supérieure de la Providence, à Saint-Brieuc, en lui mandant que tu seras ici certainement avec le comte Plater, le 1er juillet. Le comte Plater repartirait deux jours après avec mon frère pour voir la maison de Fougères. Nous n'au-

rions donc à trouver cinq lits que pour peu de jours, ce qui se peut. Mais il est nécessaire que je sois prévenu une semaine d'avance. Réponds-moi sur tout cela le plus tôt possible, et réponds-moi quelque chose de positif. Il nous importe de connaître promptement la décision du comité, parce que, si l'école ne se fait pas, nous louerons ou vendrons notre maison, et qu'une perte de temps est une perte d'argent.

Si tu avais fait imprimer ton livre à ton compte, on en aurait vendu beaucoup. Il aurait suffi pour cela de faire en province quelques dépôts chez des personnes sûres. Je ne doute pas qu'on en eût placé une soixantaine à Dinan seulement et dans les environs. Mais on n'écrit pas à Paris pour un petit livre, et personne ne se soucie d'avoir des affaires avec un libraire. Du reste, la mauvaise volonté des journaux est remarquable. La plus forte passion de ces gens-là est la haine de la religion. J'ai reçu de M. de Coux une lettre très longue et très intéressante sur l'Angleterre. Tu la verras ici. Je te répète qu'il me tarde bien de te voir, ainsi que notre bon Rio. Je t'engage à revenir de Vannes par Ploërmel, où est le chef-lieu des Frères, qui te recevront à merveille, et par Saint-Méen, où tu verras David. Tu fais peut-être bien

d'aller passer l'hiver en Italie. Cependant ce voyage m'attriste. — Tout à toi, mon Charles.

P.-S. — Pourquoi ne publie-t-on pas la suite des conférences de M. Gerbet? — C'est moi qui ai décacheté ma lettre pour te faire cette question.

XLVIII

La Chenaie, le 11 juin 1833.

Je reçois à l'instant ta lettre du 9; et tu recevras celle-ci en même temps que celle que tu m'as écrite ce matin. J'écris aussi de nouveau à mon frère, de sorte qu'il sera prévenu d'être ici à l'époque où tu t'y trouveras avec le comte Plater, c'est-à-dire le 23. Comme ce jour sera un dimanche, tu ferais bien de t'arranger pour arriver ici la veille. Il serait possible que mon frère n'arrivât ici que le 24; et j'en serais bien aise, parce qu'il ne peut séjourner que très peu de jours. Ne manque pas d'écrire à Rio de venir te trouver ici, et fais en sorte que ce ne soit pas une visite en passant. Nous serons si longtemps séparés ! Il est tard, et

il faut que ma lettre fasse deux grandes lieues pour arriver au bureau de poste. — Je t'embrasse.

P.-S. — M. Gerbet te prie de lui apporter deux volumes de Colebrooke, qui sont entre les mains d'Eugène Boré. Ils sont longs, mais assez minces.

XLIX

La Chenaie, le 18 juin 1833.

Tu recevras, mon Charles, cette lettre mercredi. Voici un arrangement qui épargnerait quelques fatigues au comte Plater, et que mon frère me propose dans un billet qu'il m'écrit exprès de Guingamp. Il sera ici le 22 ; et le 23 au soir, c'est-à-dire le dimanche, à Rennes. Si M. Plater l'attendait dans cette ville, ils en partiraient ensemble, le 24, pour Fougères, et mon frère le ramènerait à la Chenaie, le 26. Cela serait plus simple que de venir d'abord ici, pour en repartir le lendemain, et revenir trois jours après. Le comte Plater trouvera mon frère à Rennes dans la maison des Missionnaires, rue de Fougères, nº 3, près de la Préfec-

ture. Pour toi, rien n'empêchera que tu n'arrives ici le samedi, si tu pars le jeudi comme je le pense. Si Mickiewicz vous accompagne, il verra ce qu'il préfère, de venir ici directement ou d'aller voir la maison de Fougères avec son compatriote.

Tu n'auras sûrement pas manqué de dire à Rio combien il me tarde de le voir arriver ici. Arrangez-vous l'un et l'autre pour y passer le plus de temps possible. Je vous le demande en grâce. Tu sais bien que ce n'est pas en peu de jours qu'on peut tout se dire et s'entendre sur tout. Et puis, ce voyage que tu projettes! C'est une séparation effrayante de longueur, et d'autant plus qu'on n'a pas même la consolation des lettres, si ce n'est à de longues distances.

Si tu as pu faire faire une copie de notre mémoire, tu me l'apporteras. L'abbé Sibour écrit à M. Gerbet « que la défection de Lacordaire a produit un fâcheux effet à Rome ». Ce sont ses expressions. Sa lettre contient des choses curieuses. Tu la liras. — Adieu, mon Charles. Je vais compter les jours et les heures. Une semaine m'est un siècle dans l'attente de te voir. Je t'embrasse provisoirement.

L

La Chenaie, lundi 22 juillet 1833.

J'appris hier, mon cher enfant, par M. Gerbet, ton arrivée à Paris. Rio t'y rejoindra vendredi. Il n'a pu partir plus tôt, la diligence passant à Saint-Pierre, cette semaine, le mardi et non le lundi. Si tu as perdu un jour à cette combinaison, j'en ai, moi, gagné un, et tu ne dois pas me l'envier. Je te dirai fort peu de choses dans cette lettre, parce que Rio te dira lui-même de vive voix et plus au long ce que je pourrais te mander.

Mille et mille amitiés à notre cher comte Plater. Je t'envoie pour lui des prospectus du collège de Saint-Méen. Le supérieur de cette maison souhaiterait vivement que tu voulusses bien écrire quelques mots d'encouragement aux jeunes gens qui forment la petite société littéraire à l'une des séances de laquelle tu as assisté.

Le bref à l'archevêque de Toulouse[1] est un nou-

[1] Cet acte, daté du 8 mai 1833, renouvelait le blâme déjà formulé dans l'encyclique *Mirari vos*. Lamennais y répondit, le 4 août

veau témoignage bien gratuit de la bienveillance qu'a pour nous le Pape. Il faut, du reste, que nos doctrines soient bien à l'abri de toute censure raisonnable, puisqu'avec de pareilles dispositions à notre égard on n'a pu y trouver matière à une improbation doctrinale. Pour faire avaler aux évêques l'humiliant échec qu'ils ont reçu, on nous injurie, et puis voilà tout. Cela me confirme de plus en plus dans mon opinion sur la seule position qu'il nous soit désormais possible de prendre. C'est une chose effrayante que de voir le Pape se félicitant lui-même de l'immense effet qu'a produit son encyclique, à ce qu'il imagine. Il y a là un esprit de vertige dont les conséquences sont incalculables.

Au surplus, l'Europe tout entière s'approche de la grande crise qui mettra aux mains les deux principes qui s'en disputent la domination. Je crois de plus en plus ne m'être pas trompé en jugeant que le combat était plus près qu'on ne le supposait et que la société ne pouvait s'arrêter longtemps sur la pente où le juste-milieu essayait de la retenir. Aujourd'hui il est

suivant, par une nouvelle et plus précise déclaration de soumission. — V. cette déclaration dans la *Correspondance*, tome III, pp. 308, 309.

clair qu'il faut qu'elle passe, et passe prochainement, par un despotisme atroce ou par une anarchie temporaire, et peut-être successivement par l'un et par l'autre. La liberté ne viendra qu'après, mais elle viendra sans aucun doute, et elle s'établira par le catholicisme, affranchi malgré la hiérarchie.

Tu causeras avec Rio et M. Gerbet de ce qu'il me convient de faire pour ma philosophie. Si je peux, sans rien publier, éviter l'accusation de plagiat, c'est, sans aucune comparaison, ce qu'il y aurait de mieux à tous égards, et j'espère que ce sera possible, car, que deux esprits tombent simultanément sur un ensemble d'idées tel que celui qui constitue mon système philosophique, ce serait un vrai miracle. Quelques vues communes, hors de cet ensemble, seraient sans conséquence à mon avis.

Tu auras sûrement vu l'abbé Martin de Noirlieu. Il t'aura raconté ce que font les Jésuites à Rome. Ils jouent quitte ou double. Si le despotisme triomphe, ils seront tout-puissants sous lui ; s'il succombe, ils sont perdus.

J'attends sur la fin de la semaine des lettres de toi et de Plater. Il m'a promis pour cette époque une réponse définitive sur l'établissement de Fou-

gères. Mon frère sera ici quand je la recevrai, c'est-à-dire vendredi ou samedi prochain. — Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé, de tout mon cœur.

LI

La Chenaie, le 28 juillet 1833.

Je me hâte, mon cher enfant, de répondre deux mots à ta lettre du 22. C'est aujourd'hui samedi, tu ne pars que jeudi, et ainsi cette feuille te trouvera encore à Paris. Je partage entièrement ton sentiment, qui est aussi celui de M. d'Ault. Ce serait à mon avis une très grande faute que de faire une nouvelle déclaration quelconque ; elle aurait pour conséquence inévitable, ou d'être considérée comme une rétractation de toutes nos doctrines, que le Pape a refusé de condamner, ou d'amener des discussions sur le sens de l'encyclique qu'on se mettrait de part et d'autre à interpréter au grand scandale des fidèles et à la grande joie des ennemis de la religion. C'est bien alors qu'on nous accuserait de tergiversation, de soumission

apparente et de désobéissance réelle. Ce serait une guerre à ne plus finir. Du reste, si l'abbé Lacordaire et l'abbé Combalot persistaient à faire individuellement une nouvelle démarche publique, je les prie au moins d'attendre jusqu'à ce qu'ils aient lu la lettre que je vais écrire au cardinal Micara et dont j'enverrai copie à M. Gerbet. Cette lettre, que j'écrirai d'ailleurs en mon nom seul, ne liera ni ne gênera personne. Ils doivent comprendre combien il importe de ne pas présenter aux yeux du public l'apparence même d'une division. Je ne crains pas de répondre de mes lettres ni de mes paroles, c'est-à-dire de mes paroles et de mes lettres réelles ; mais je n'ai point de défense contre les falsifications et les calomnies, et je sais trop combien ces deux armes sont familières à mes adversaires. Du reste, je suivrai tes conseils relativement à ma correspondance, et je la réduirai le plus possible.

Je t'écrirai plus longuement à Francfort. Aujourd'hui je n'en ai pas la force, n'ayant pas fermé l'œil la nuit dernière, par suite de souffrances nerveuses. De plus, ayant voulu prendre quelques gouttes d'éther, je me suis trompé de flacon, et me suis entonné de l'alcali volatil qui m'a pelé tout l'intérieur de la bouche. Adieu donc, mon

bien cher enfant. Mille amitiés à Rio et à notre cher comte Plater s'il est encore à Paris. J'ai reçu hier sa lettre et lui répondrai très incessamment à Barèges. Mon frère, qui est ici, te dit les choses les plus tendres. Nos jeunes gens t'offrent leurs compliments. — Tout à toi du fond du cœur.

LII

La Chenaie, le 31 juillet 1833.

Ainsi que nous en étions convenus, je commence cette lettre, sans savoir quand elle partira. Tu dois toi-même partir aujourd'hui[1], et Dieu sait pour combien de temps. A mon âge, ces longues absences pèsent tristement sur le cœur. C'est comme un commencement du tombeau; car qu'est-ce que le tombeau? — Une chambre où l'on est seul. Je pense que tu ne tarderas pas à me donner ton itinéraire, afin que je sache où t'écrire. Je n'ai jusqu'à présent que l'adresse de Francfort. Il

[1] Montalembert commençait son voyage en Allemagne, qui ne devait prendre fin qu'au début de l'année 1835.

y a longtemps que je n'avais éprouvé un si profond affaissement physique. Il y a des moments où à peine puis-je me tenir debout. Point de travail donc, d'autant plus que l'âme n'est guère plus forte que le corps. Elle s'est prise d'un dégoût de toute chose qui la remplit d'une amertume inexprimable. *Tristis est usque ad mortem.* Cela passera, car tout passe ; mais ce sont de cruels instants.

Ma lettre au cardinal Micara est faite. Je l'ai envoyée à mon frère pour avoir ses observations, après quoi je l'expédierai et je t'en adresserai une copie, et une autre à l'abbé Gerbet, qui la communiquera aux personnes intéressées. Lorsque je me représente la manière dont on nous traite depuis deux ans, je doute qu'on trouvât dans l'histoire des hommes un pareil exemple d'injustice et d'ingratitude. Personnellement nous devons nous réjouir de ces persécutions, puisqu'elles nous donnent quelque ressemblance avec Celui qui nous a précédés dans cette voie de douleur, et qui nous commande d'y marcher à sa suite. Mais lorsqu'on songe à l'effet que doit produire sur les esprits qui ne croient pas cette violation de toutes les lois de l'équité par ceux mêmes que Dieu a chargés de les proclamer dans le monde, le cœur

se serre involontairement, et l'on dit comme l'Apôtre, *Tædet me vivere.* Il faut cependant se résigner à vivre, puisque Dieu l'ordonne ; et après tout, il sait mieux que nous ce qui est bon à nous et aux autres. *Duriamo dunque in questa misera vita. Cibiamoci ogni di del dolore ; e prepariamoci col soffrir d'oggi a soffrire domani e domani l'altro, e l'altro, e sempre, finche l'istante arrivi del cambiamento* [1].

Turquety m'a envoyé pour toi un exemplaire de son recueil de poésies intitulé : *Amour et Foi.* Il se plaint de ce que tu n'as pas voulu, dit-il, le voir à Paris. En lui répondant, je le calmerai là-dessus.

11 août.

Voilà une longue interruption, et bien des choses se sont passées durant ces dix jours. Le détail en serait infini. Un orage excité par un carlisme fanatique s'est formé contre nous à Rennes. Le prétexte était le bref du Pape, ta traduction de Mickiewicz, avec je ne sais combien de stupidités secondaires qui se sont logées comme

[1] « Nourrissons-nous chaque jour de la douleur ; et préparons-nous, par la souffrance d'aujourd'hui, à la souffrance de demain, et des jours suivants, et de toujours, jusqu'à ce qu'arrive l'heure du changement. »

d'elles-mêmes sous le crâne épiscopal de l'homme sans esprit et sans âme à qui ce malheureux diocèse est livré[1]. A l'aide de son imbécillité et de ses passions politiques, on avait réussi en outre à le rendre l'instrument d'une intrigue dont le but était d'ôter à la maison de Saint-Méen le titre de Petit-Séminaire, pour le donner à une institution infâme que dirige à Rennes un prêtre carliste. Il n'est point d'extravagances que l'évêque n'ait dites, et point de mesures violentes qu'il ne fût disposé à prendre dans sa frénésie, car c'en était une véritable. Tout cela avait bouleversé les têtes des missionnaires de Rennes. Le prélat n'était pas moins monté contre mon frère que contre moi. Également incapable de comprendre et de sentir, il ne s'est modéré que sur la menace que mon frère lui a faite de vendre tout ce que la congrégation possédait dans son diocèse et de s'en aller faire dans un autre diocèse le bien qu'il était impossible d'opérer dans le sien. Pendant que ces choses se passaient, j'ai cru, pour éviter une persécution et un ébranlement intérieur qui aurait pu devenir funeste à nos œuvres, devoir prendre un double parti : 1° de me retirer de la congréga-

[1] Mgr de Lesquen, évêque de Rennes.

tion, ce qui s'est fait de manière qu'elle continuera de se développer comme auparavant, et que je serai bien plus libre pour l'exécution d'un autre projet auquel mon frère m'a encouragé et dont les résultats pourront être un jour d'une grande importance ; 2° de garder la lettre que j'avais faite déjà pour le cardinal Micara et d'écrire au Pape directement, en priant l'évêque de Rennes de lui faire lui-même parvenir ma lettre. Tu en trouveras ci-joint la copie[1].

Quoique je ne dise rien de plus dans ma lettre au Pape que ce que contient notre première déclaration, je persiste à penser qu'un silence absolu eût été préférable ; mais les circonstances m'ont forcé de parler. Espérons que Dieu bénira les motifs qui m'ont décidé. Les esprits, depuis quelque temps, sont dans un vrai délire. J'aurais là-dessus des choses surprenantes à te raconter. Pour en finir avec mes lettres, tu sauras que *la Jeune France* m'a écrit pour me demander, sinon ma coopération, au moins mon nom. Voici ma réponse :

[1] V. cette lettre au tome II de la *Correspondance*, p. 310. La note indique par erreur qu'elle fut envoyée à l'archevêque de Paris. En protestant de sa soumission absolue dans l'ordre religieux, Lamennais y revendique « la liberté de sa conduite et de ses opinions » dans « l'ordre purement temporel ».

A Monsieur le Rédacteur en chef de « la Jeune France ».

« Je ne puis, Monsieur, qu'applaudir à votre dévouement pour la cause du christianisme et des libertés nationales, et je crois ainsi que vous à son triomphe final. Mais, dans mon opinion, ce triomphe est attaché à la séparation absolue de cette grande cause de tout autre intérêt que le sien, et c'est pourquoi, après m'être mis à l'écart des partis politiques qui divisent la France pour son malheur, je suis bien résolu de ne jamais m'associer à aucun d'eux. A cet égard, je respecte les convictions de chacun, mais je garde les miennes. L'avenir de la société est tout en elle-même, dans les impérissables droits de la justice et de l'humanité ; il n'est ni dans les noms, ni dans les formes, ni dans les souvenirs et les sentiments d'un passé qui ne saurait renaître. A mes yeux, nul travail plus vain, lorsque dans le monde tout change et se renouvelle, que de chercher à faire des espérances avec des regrets. Si les tempêtes envoyées de Dieu ont déchiré toutes les bannières humaines, ce n'est pas pour qu'on perde le temps à en recoudre les lambeaux. Pour moi, je ne crois à aucun homme; je réserve ma foi pour quelque chose de plus fort et de plus haut. La Providence ne dépose pas plus les destinées du genre humain dans le berceau d'un enfant qu'elle ne les ensevelit dans le tombeau d'un vieillard. Je sais bien que le temps où ces idées seront générales n'est pas venu encore, mais il viendra, et en attendant mille raisons me commandent de rester complètement en dehors de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait. »

12 août.

Je reçois ta lettre du 5, qui m'a fait grand bien, mon enfant chéri, par tout ce qu'elle contient de

bon et de tendre. J'ai eu tant à souffrir depuis ton départ que mes forces physiques en sont épuisées. Ton souvenir et ton affection les raniment. Continue de m'aimer comme je t'aime, c'est ma vie. Il faut laisser un libre cours aux provocations, aux outrages, aux calomnies de nos adversaires. Le triomphe du méchant est toujours passager. Ce qui redouble en ce moment leur exaltation, c'est la certitude qu'ils croient avoir d'une victoire prochaine de leur parti. Ils comptent sur une restauration au plus tard pour le mois de janvier. Les puissances, et particulièrement la Russie, en seront l'instrument. Ces misérables regorgent de joie à la pensée de la conquête et de l'asservissement de leur pays. Du reste, ils ne furent jamais plus divisés entre eux. Ils s'entre-détestent et s'entre-déchirent. C'est un tableau de l'enfer. Je sais bien où aboutiront toutes ces sinistres espérances, je sais bien qui vaincra définitivement ; mais le monde, avant d'être sauvé, passera par de dures épreuves. Armons-nous donc de patience et de courage, car nous en aurons besoin.

Je ne te dirai point de renoncer à l'espoir que tu te plais à nourrir. Qui sait ce que le temps peut produire ? Je te dirai seulement de ne pas lier à une chose si incertaine ta destinée entière,

de ne pas te précipiter les yeux fermés dans un avenir dont nous ne voyons pas le fond ; je te dirai enfin que, si la raison doit, comme je crois, gouverner la vie humaine, ce serait une erreur funeste, en même temps qu'une faiblesse lamentable, que d'y substituer un sentiment instinctif qu'elle n'avouerait pas, et de te créer ainsi à toi-même une sorte de fatalité effrayante, contre laquelle, plus tard, tu lutterais vainement.

La conversion du jeune Gabourd est la meilleure réponse aux calomnies odieuses dont *le Livre des Pèlerins* est tous les jours l'objet ; elle est aussi pour toi une douce consolation. Certainement il se prépare quelque chose de grand sur la terre, et de plus grand qu'on ne pense. Je suis, quant à moi, toujours plus persuadé que nous ne pouvons encore que très imparfaitement nous représenter la profondeur des changements que, dans ces contrées impénétrables, Dieu a résolu d'opérer.

J'ai reçu aussi une lettre du P. Bandini qui me dit les mêmes choses qu'à toi. Je lui ai répondu que personne n'était en ce moment moins à portée que moi de lui rendre le service qu'il me demande; que la moindre intervention de ma part aurait certainement un effet tout contraire à celui

qu'il en attendait ; et que peut-être, après tout, les difficultés qu'il rencontrait et qui pourraient s'évanouir plus tard étaient-elles, dans les circonstances présentes où nous sommes si persécutés, une chose de Providence, etc. J'en dis autant des obstacles momentanés qui s'opposent à l'établissement du collège polonais. Attendu l'état des esprits, il est très heureux que l'exécution de ce projet éprouve quelque retard. Quant au désir qu'Ostrowski a témoigné aux Ankwitz, tu as bien fait de répondre comme tu l'as fait. Je serais certainement charmé d'avoir son fils près de moi, s'il n'est pas trop jeune, c'est-à-dire s'il n'a pas moins de quatorze ou quinze ans. Cependant il faudrait qu'il me suivît à Paris, si j'y allais, ce qui est possible, car les motifs qui me retenaient ici n'existent plus. J'ignore encore ce que je ferai. J'aurai à calculer, pour prendre un parti, la dépense dans la capitale avec deux ou trois jeunes gens et à comparer les avantages du séjour de Paris avec la facilité beaucoup plus grande que j'ai ici pour travailler. Dis-moi ton avis là-dessus.

J'ai reçu hier une lettre de M. d'Ault, qui viendra me voir en automne. Je n'ai aucune nouvelle de M. de Coux. Je regarde son affaire comme man-

quée, et je suis fâché qu'il s'y obstine. Il ferait mieux, je crois, de venir reprendre son beau travail sur l'économie politique. Dis à Rio, quand il t'aura rejoint, mille tendresses de ma part, et rappelle-lui la promesse qu'il m'a faite de m'écrire. Je suis toujours effrayé de la longue durée de ton absence, et je veux espérer que les circonstances l'abrègeront. — Adieu, mon enfant bien-aimé, écris-moi le plus souvent qu'il te sera possible. Je te presse sur mon cœur.

LIII

La Chenaie, le 18 août 1833.

Je viens de recevoir une excellente petite lettre de Tommaseo. En voici quelques passages :

« *Bandini non ha potuto ottenere la secolarizzazione, e sarà difficile te che la ottenga. Stampo, contro i consigli miei, varie cose in lode di Leopoldo, secondo egli le crede utili : io no. Lambruschini fu provocato dalla Gazzetta di Modena : voleva rispondere, ne fu sconsigliato, e si tacque. La soppressione dell' Antologia destò qualche fer-*

mente ma breve, in un popolo fiacco, che non crede in se stesso. Io studio, e scrivo ; e ogni mio desiderio ha un sol fine. Di qui ha un anno forse potro vedere la Francia, e abbraciarla. Fermo è l'animo mio ; il mio destino s'attiene ad un filo. Ma Dio lo guida[1]. » — Que n'y a-t-il plus d'hommes semblables à celui-là !

24 août.

Je ne puis te peindre l'épuisement d'esprit et de corps dans lequel je me suis trouvé ces jours derniers. Il n'est guère d'état plus pénible. *L'Ami de la Religion* ayant attaqué les Bénédictins de Solesmes, l'abbé Guéranger[2] a fait insérer dans *la*

[1] « Bandini n'a pu obtenir sa sécularisation, et il est difficile qu'il l'obtienne désormais. Malgré mes conseils, il a fait imprimer divers éloges de Léopold, ce qu'il imaginait devoir lui être utile. Je ne suis pas de son avis. Lambruschini, injurié par la *Gazette de Modène*, voulait répondre ; mais on l'en détourna, et il s'est tu. La suppression de *l'Anthologie* a causé quelque fermentation — mais insignifiante — dans une population avachie, et qui n'a pas foi en elle-même. J'étudie, j'écris, et je n'ai qu'un seul but : dans un an d'ici, peut-être, je pourrai voir la France et l'embrasser. Mon âme est ferme. Ma destinée ne tient qu'à un fil ; mais Dieu la dirige. »

[2] L'abbé Guéranger, ancien rédacteur du *Mémorial Catholique*, recueil dirigé par Lamennais et l'abbé Gerbet, s'efforçait alors de relever, dans l'établissement de Solesmes, l'ancien ordre des Bénédictins.

Tribune une lettre timide, où il a grand soin d'écarter tout soupçon de liaison avec nous. Cela n'a pas suffi à ce pauvre homme. M. Bouvier est venu ensuite déclarer en son nom, toujours dans *la Tribune*, qu'il a renoncé aux doctrines de *l'Avenir*, et que, s'il était à recommencer, il se garderait bien d'écrire dans *le Mémorial*, ou qu'il écrirait tout autrement. Cette dernière lettre est une vraie confession publique, faite par procuration, et se terminant par un acte de contrition très effrayant. J'ai vu bien des platitudes dans ma vie, mais jamais de plus dégoûtante.

26 août.

Mac-Carthy est arrivé ; il passera ici douze ou quinze jours. C'est tout ce qu'il peut me donner, étant obligé d'être à Rome à la fin de novembre, et devant s'arrêter au moins une semaine à Florence. Tu diras à Rio qu'il était chargé de lui exprimer combien on avait été touché de sa délicatesse, mais que, quant au fond de l'affaire, rien n'était changé. Il a bien regretté de ne pas vous trouver l'un et l'autre à Paris. Grâce à Dieu, sa santé est bonne, aussi bonne du moins que le permet une constitution délicate et nerveuse, et

inséparable dès lors de beaucoup de souffrances. heureusement sans grave danger.

La persécution contre mon frère et ses œuvres continue dans le diocèse. Je ne sais ce que cela deviendra. Pour te donner une idée de la fureur qu'on y met, tu sauras qu'un certain nombre d'ecclésiastiques de Rennes détournent les parents, ou plutôt leur défendent absolument d'envoyer leurs enfants à l'école de Frères qui doit s'ouvrir dans cette ville. Et quand les parents leur disent : « Mais faut-il donc qu'ils aillent se perdre à l'école mutuelle? » ces dignes prêtres leur répondent : « Que voulez-vous? C'est un malheur, mais moins grand que l'autre. » Voilà où en sont les choses. S'il reste quelque foi dans le monde, ce n'est pas la faute du clergé, il peut s'en laver les mains.

Les affaires politiques se compliquent de plus en plus. Il me paraît bien difficile que l'Europe entière ne soit pas en feu avant deux ans. De toutes parts les événements débordent la diplomatie. Ceux qui comptaient sur la durée du juste-milieu, par les mêmes raisons pour lesquelles j'en ai vu d'autres compter sur la durée de l'ordre de choses établi par la charte de 1814, ne se seront pas fait moins illusion que ceux-ci. Les légitimistes se remuent tant qu'ils peuvent. C'est une

chose curieuse que de les voii se trémousser : ils croient montrer les dents, et ne montrent que le derrière. Leur dernier triomphe, dont ils sont tout fiers, est d'avoir obtenu le renvoi des deux Jésuites et de M. de Damas[1]. Après cela il est clair que leur monarchie est sauvée. D'ailleurs Henri V va être majeur au mois d'octobre : donc il régnera de fait. Mais je ne sais pas comment il leur plaira de résoudre une difficulté qui se présentera immédiatement : Si le roi légitime est réellement majeur, il ne peut plus être question de régence. Il faudra donc qu'ils disent à trente millions de Français que toutes les questions qui les divisent doivent être résolues par un enfant de quatorze ans ; que c'est à lui de juger des lois et des institutions qui leur conviennent, que leur sort tout entier dépend, doit dépendre de lui, et qu'ils n'ont pas un seul intérêt dont cette raison de quatorze ans ne soit meilleur juge qu'eux-mêmes. Que s'ils lui donnent un conseil qui gouvernera pour lui, rien ne prouvera mieux l'inutilité parfaite de la royauté, puisque, si l'on peut se passer d'elle dans des circonstances aussi graves pendant plusieurs années, on peut s'en passer toujours. Au reste, je ne vois qu'une

[1] M. de Damas avait tout d'abord été désigné comme précepteur du comte de Chambord, avec le concours de deux Jésuites.

seule chance possible pour la restauration. Je ne crois pas qu'elle puisse s'opérer par la force étrangère. Mais Louis-Philippe pourrait bien la faire, et je ne doute pas qu'il ne s'y décide, si sa position personnelle, déjà si ébranlée, devient, comme il est extrêmement probable, plus incertaine de jour en jour. Alors il traitera pour sauver sa fortune et peut-être sa vie. Mais cette restauration, qu'une partie de la France accueillerait avec enthousiasme, ne durerait pas six ans ; et après, il n'y aurait plus de possible que la République. Peut-être vaudrait-il mieux pour celle-ci ne venir qu'après ce nouvel essai monarchique.

28 août.

Mac-Carthy te fait mille amitiés ainsi qu'à Rio ; il me charge de te dire qu'il vous écrira prochainement à l'un et à l'autre. Il a été un peu souffrant depuis son arrivée ; toutefois, il est mieux depuis hier. On attend tous les jours M. de Coux à Paris. Son affaire n'a pas avancé d'un pas. Il se nourrit toujours d'espérances que je ne saurais partager. M. d'Ault doit venir ici à la fin de septembre ou au commencement d'octobre.

Adieu, mon Charles bien-aimé. J'attends une

lettre de toi avec quelque impatience. Rio en trouvera une de moi en arrivant à Berlin. J'ai un grand désir de connaître l'esprit général de l'Allemagne. Ce qui m'intéresse le plus en cela, c'est moins encore son état présent que sa direction, sa tendance, car l'état présent c'est ce qui est, et la tendance c'est ce qui sera. On commence à parler de la dissolution de la Chambre. Ordre, contre-ordre, désordre. L'abbé Combalot a reçu une nouvelle défense de prêcher. J'ignore ce qu'il deviendra. M. Gerbet est bien de santé, mais ses conférences n'avancent point. Il n'en a publié aucune depuis ton départ. La paresse est une des grandes maladies de l'humanité. — Je t'embrasse de cœur.

LIV

La Chenaie, 31 août 1833.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 22 août, commencée à Schlangenbad et finie à Cologne. Celle-ci est la troisième que je t'écris. Je ne conçois pas qu'au moins la première ne te fût

pas encore parvenue ; elle était fort longue et contenait des choses importantes. J'ai aussi écrit à Rio, poste restante, à Berlin. Les détails que tu me donnes sur le système de persécution et de spoliation suivi par le duc de Nassau, à l'égard de la religion catholique, sur la servilité de l'évêque Brandt et d'une partie du clergé, ainsi que sur les écoles primaires, m'ont fort intéressé. Je pense comme toi qu'on pourrait tirer un grand parti de la musique; mais il n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire de l'introduire dans l'enseignement. Il faudrait d'abord former les maîtres, et cela ne peut se faire que peu à peu. Il y en a d'ailleurs beaucoup ou trop âgés pour apprendre le chant, ou qui manquent des dispositions nécessaires pour cela. Ce n'est pas seulement en Allemagne, c'est encore en France et partout plus ou moins, que, sous un prétexte ou sous un autre, on dépouille le culte d'une partie de son charme, en abolissant peu à peu une foule de coutumes anciennes et de dévotions populaires naïves et touchantes. Quant à la tendance de la partie *wissenschaftlich* du clergé, elle peut être ou bonne ou mauvaise, selon l'esprit qui anime et la méthode qui dirige ceux qui appartiennent à cette classe de catholiques. On peut se protestantiser de bien

des manières. Mais que la science en elle-même soit incompatible avec le catholicisme, c'est ce que je ne croirai jamais, car, si je le croyais, je cesserais d'être catholique, parce qu'alors il faudrait admettre ou qu'il y a des vérités qui s'excluent réciproquement, ou que l'ignorance est un commandement divin d'où il s'ensuivrait que tous les progrès de la civilisation et de l'humanité ont été l'effet d'autant de violations de la religion de Jésus-Christ, laquelle est identique avec la barbarie ; je comprends à merveille que les ennemis de cette religion ne seraient pas fâchés que cette idée s'établît dans le monde.

Après un très long silence, M. de Vitrolles m'a enfin écrit. Il me raconte comment ma dernière lettre l'avait blessé, à cause de quelques plaisanteries sur l'événement de Blaye, plaisanteries qui portaient, du reste, beaucoup moins sur l'événement même que sur l'inconcevable déclaration de M. de Marcellus. Il ajoute ensuite : « A peu de « jours de là je me trouvai à dîner avec M. de « Montalembert. En parlant de vous, je lui dis « que j'avais reçu une de vos lettres qui m'avait « peiné... Ah ! je comprends, reprit-il, c'est qu'il « est si joyeux, si content des événements de « Blaye ! — C'était devant les domestiques. Je ne

« répondis rien, et les personnes qui étaient à « table, dont aucune n'était gens de parti, se regar- « dèrent étonnées et en silence. M. de Montalem- « bert le comprit, car, après dîner, il chercha à « expliquer sa phrase, en disant que les royalistes « avaient été si mal pour vous, que tout ce qui « les frappait ne pouvait que vous faire plaisir. Je « ne relevai point cette conversation, il aurait « fallu citer votre lettre, et je ne le voulais d'au- « cune manière. »

Tu sais trop combien je suis incapable de me réjouir du mal d'autrui, combien je suis étranger à des sentiments si lâches et si bas, pour qu'il soit possible que tu aies tenu les propos que l'on t'impute. Je crois bien fermement qu'il a été mal entendu, ou qu'il est mal rapporté. Cependant il est clair aussi qu'il t'est échappé des paroles imprudentes et peu mesurées, et tu en vois les conséquences.

Prends donc, mon cher enfant, des habitudes de réflexion et de réserve qui te manquent. Rien de plus nécessaire dans la vie. On ne sait pas assez tout ce qu'un mot, un seul mot, peut faire de mal et à soi et aux autres, et ce mal, presque toujours, est irréparable.

Comme ce n'est pas en voyageant que tu peux

écrire l'ouvrage dont tu as conçu le plan, le mieux me paraît être de recueillir toutes les notes dont tu auras besoin pour le faire, et de renvoyer, à ton retour en France, l'examen de l'observation que Rio t'a faite à cet égard. Je la crois fondée en partie. Cependant il restera toujours, parmi les choses que tu auras apprises dans tes courses, beaucoup de détails intéressants qui ne pourront pas entrer dans une histoire du catholicisme au moyen âge, et qu'il serait néanmoins utile de publier soit dans une revue, soit dans un ouvrage à part.

Je ne sais quand viendra M. d'Ault. Je conserverai encore Mac-Carthy pendant quelques jours. Il te fait mille amitiés, ainsi qu'à Rio. J'attendais Eugène Boré prochainement, et, point du tout, le voilà obligé, ou qui se croit obligé d'aller à Munich pour assister au mariage de son frère, lequel épouse la sœur de Moy. Cela me contrarie extrêmement, car j'avais grand besoin de le voir pour causer de nos affaires communes. Il est nécessaire que je prenne enfin un parti définitif, que je me fixe de quelque manière, et par conséquent que je sache si je puis compter sur la coopération indispensable pour continuer l'exécution de mes plans, ou si je ne dois songer qu'à arran-

ger ma vie purement personnelle. Dans cette dernière hypothèse, l'idée de m'en aller chercher en Orient une retraite tranquille et solitaire me revient souvent à l'esprit. Je suis las de la France et de l'Europe. Mais, d'un autre côté, depuis qu'on m'a dépouillé de ma fortune, un semblable projet est devenu entièrement inexécutable. Il faut que je pense à vivre, et par conséquent à travailler là où mes travaux peuvent être productifs. Toutes ces pensées me tracassent et m'attristent, et je trouve la vie longue. — Je t'embrasse tendrement.

LV

La Chenaie, le 10 septembre 1833.

J'ai reçu, mon bien cher enfant, ta lettre (n° 3) écrite de Bonn le 29 août. Je suis charmé que tu approuves les différentes lettres dont je t'ai envoyé copie. Quant à la congrégation des missionnaires de Rennes, je n'ai pu faire autre chose que ce que j'ai fait. Dans l'impossibilité de conserver mes anciens rapports avec elle, j'ai mis tous mes soins à empêcher que notre séparation n'eût pour elle

les conséquences fâcheuses qu'il était naturel de craindre. Jusqu'ici j'y ai réussi. Cependant, je suis loin d'être à cet égard parfaitement en repos, et dans tous les cas il m'est démontré qu'au lieu de remplir le but qu'on s'était proposé elle deviendra chaque jour forcément plus exiguë et plus insignifiante. Aussi ai-je tourné immédiatement mes vues d'un autre côté. Mon frère et M. Gerbet les approuvent. Je voudrais pour beaucoup en causer avec toi, mais il n'y a pas moyen, il faut attendre ton retour. Totalement en dehors du clergé, nous n'aurons pas désormais à redouter ses persécutions. Nous pouvons faire le bien et toute espèce de bien avec une pleine indépendance. Toutefois les difficultés seront grandes d'abord, faute de ressources matérielles. Le temps, je l'espère, nous aidera sous ce rapport, comme sous les autres. Peut-être y aura-t-il moyen, d'ici à un an, d'établir une revue en attendant mieux ; peut-être aussi sera-t-il possible de fonder à Paris quelque institution utile à la jeunesse polonaise. J'ai encore d'autres projets, mais tous assez vagues, parce qu'ils dépendent des circonstances, si incertaines elles-mêmes.

Pour gagner du temps, pour mieux avancer mon travail et pour des motifs économiques,

je me suis décidé à passer ici l'hiver. Après le départ de Mac-Carthy, je m'y trouverai seul avec Élie de Kertanguy. Tous les autres sont partis pour Ploermel. Je suis encore extrêmement faible ; c'est ma grande maladie, elle est inguérissable. A mon grand regret, au lieu de venir me voir, Eugène Boré est parti, ou doit partir prochainement pour Munich, afin d'assister au mariage de son frère qui épouse la sœur de Moy. Tu l'y rencontreras certainement, si tu t'y rends dans le mois d'octobre.

Je conçois ton embarras au sujet du voyage de Bohême[1]. A ta place, j'aimerais mieux le renvoyer au printemps. C'est un pays curieux à connaître ; mais qui t'empêche d'y faire une excursion vers le moi de mai ? La fermentation légitimiste se sera bien calmée. Ils en sont au *spe contra spem* de saint Paul. Chaque jour le temps emporte quelqu'une de leurs illusions. Le stupide évêque de Rennes a réussi à jeter son diocèse dans une anarchie complète. Les extravagances monstrueuses du parti qui le domine ont soulevé une opposition difficile à maîtriser, de sorte que le pauvre homme se

[1] Les manifestations légitimistes qui avaient alors lieu à Prague faisaient hésiter Montalembert à continuer son voyage dans cette direction.

trouve entre deux peurs, le c... dans la boue. C'est son juste-milieu.

Ce que tu me dis des personnes que tu as vues à Bonn m'a extrêmement intéressé. En général, l'Allemagne catholique me paraît arriérée à plusieurs égards, et spécialement en politique. Ces braves gens ne voient pas que les hommes qu'ils craignent, et non sans raison, sous quelques rapports, ont pourtant leur mission et que la Providence veut qu'ils accomplissent leur œuvre comme les tempêtes et les volcans. Sans eux le despotisme serait éternel sur la terre, sans eux le genre humain périrait. Malgré leur perversité personnelle, par la tendance de leurs efforts, ils représentent la justice dans le monde, tout ce qu'il y a de grand et de noble au fond du cœur des hommes et les espérances de l'humanité. Voilà ce qu'il faut voir, si l'on veut vivre, si l'on ne veut pas courber à jamais et l'âme et le corps sous des chaînes infâmes.

Le Pape a adressé à Léopold un bref où il le félicite d'avoir épousé « la bien-aimée fille de son bien-aimé fils Louis-Philippe » ; après quoi il lui demande sa haute protection pour Dieu et pour Jésus-Christ, et exhorte ses sujets à lui être fidèles, non seulement par crainte, mais encore par cons-

cience. Sauf la bien-aimée fille du bien-aimé fils, ce bref paternel pourra servir pour le successeur de S. M. Belge, tout aussi bien que pour elle. Du reste, les apparences de guerre augmentent journellement. Je n'y crois cependant pas, en tant qu'elle résulterait de la volonté des puissances. Aucune n'en veut, toutes la craignent et ont raison de la craindre; mais la force des choses l'amènera. Elle est en soi inévitable. Tôt ou tard les deux systèmes entre lesquels l'Europe se partage se choqueront violemment. Ce choc sera terrible; il y aura de part et d'autre des alternatives de succès, mais la victoire finale ne demeurera pas à l'absolutisme. Il le sent, et de là ses terreurs, ses longues hésitations. La paix l'affaiblit, la guerre le tuerait. Que faire donc? Fermer les yeux, et s'abandonner au hasard des événements. C'est ce qu'il fait.

J'aurais bien du plaisir à voir ton frère, mais je doute qu'il vienne. Il en sera probablement détourné par les personnes avec lesquelles il est lié dans notre pays. Mille amitiés à Rio. — Je t'embrasse, mon Charles, de tout mon cœur.

LVI

La Chenaie, le 21 septembre 1833.

Ta lettre n° 3 est la dernière que j'ai reçue. Ton silence ne m'inquiète pas, étant averti que ta correspondance ne commencerait à être régulière que lorsque tu serais fixé à Munich. Jusque-là tu ne feras qu'errer d'un lieu à un autre. Je pense que tu auras rejoint Rio. Je ne sais s'il a reçu la lettre que je lui ai adressée poste restante à Berlin. Prie-le de me renvoyer la note qu'il a emportée par mégarde et dont j'ai besoin. Il pourrait la remettre à Eugène Boré qui est parti, comme je te l'ai mandé, pour assister au mariage de son frère. La cérémonie aura lieu le 6 octobre à Munich, où Eugène restera jusque vers la fin du mois. Pour moi, je me suis décidé à passer ici l'hiver et peut-être encore l'été prochain. La Chenaie, pendant cet intervalle, sera plus économique que Paris, et j'y pourrai aussi peut-être travailler davantage. Je dis peut-être, parce que jusqu'ici je n'ai pas eu le courage de me remettre à mon labeur pour lequel

j'éprouve une répugnance plus forte que je ne puis l'exprimer. Je tâcherai de la vaincre. M. Gerbet doit venir ici passer quelque temps, pour causer de nos projets, et convenir de ce qu'il y a à faire, s'il y a quelque chose à faire.

J'ai dans ce moment une inquiétude assez vive. M. Combalot a fait imprimer dans les journaux une lettre qu'il adresse aux anciens abonnés de *l'Avenir* et de *l'Agence*. Il leur annonce je ne sais quel livre de philosophie [1] qu'il va publier. J'ai bien peur qu'il n'y abuse de ce que je lui ai communiqué. Voilà ma première crainte. La seconde porte sur un autre point de la même lettre, où il dit qu'en se soumettant à l'Encyclique il expliquera tout ensemble et la nature de sa soumission et le système politique de *l'Agence*. Or, Dieu sait ce qui aura pu passer dans la tête de ce pauvre homme, et ce qu'il aura dit sur deux sujets maintenant si délicats. Et de quel droit vient-il parler au nom de *l'Agence?* Qui l'autorise, lui, le dernier associé à l'œuvre, à faire ce qu'aucun de nous n'aurait pu se permettre de faire seul. Il y a là une absence, non seulement de délicatesse, mais de probité, qui

[1] L'abbé Combalot (Théodore) publiait en effet un volume intitulé : *Éléments de philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8°), dans la préface duquel il devait prendre soin de séparer sa cause de celle de Lamennais.

ne m'étonne pas, mais qui m'effraie. J'ai écrit à l'abbé Gerbet que, dans le cas où ce malencontreux ouvrage contiendrait des choses qui ne seraient pas d'accord avec mes opinions bien connues de lui (l'abbé Gerbet), je le priais de faire insérer en mon nom dans les journaux une réclamation contre ce qu'aurait pu dire de contraire M. Combalot. — Combien nous devons nous garder à l'avenir de toute liaison avec de pareilles gens!

L'abbé Masson, du diocèse de Séez, m'écrit : « Dans un sermon sur l'avarice des ecclésiastiques, « prêché à la retraite ecclésiastique, l'évêque a « dit que cette passion avait présidé à la fonda- « tion de *l'Avenir*. Une autre fois, Sa Grandeur « a dit que les rédacteurs de ce journal, qui « professaient le jacobinisme le plus outré, sont « tombés dans une infinité d'écarts, et notamment « dans la violation du jour consacré à Dieu, en « publiant leur feuille le dimanche, tandis que « Sa Grandeur connaît des journaux, rédigés par « des laïques, qui ne paraissent pas ce jour-là. »

Mac-Carthy, qui m'a quitté il y a huit jours, t'écrira de Paris. Il passe par Berne où il verra les Milnes, de là à Venise, Florence, et puis à Rome vers la fin de novembre. Malgré tous les efforts de la diplomatie, je ne crois pas que l'Europe puisse

longtemps encore éviter une guerre générale. Les intérêts sont trop brouillés, et les principes trop incompatibles. Je trouve aussi que l'opposition républicaine fait de grands progrès, bien que l'on continue à redouter le mot République. Un gouvernement aussi haï, aussi méprisé, aussi déshonoré que celui de Louis-Philippe n'a aucune espérance de vie. Il mourra plus tôt qu'on ne le croit. Quant aux légitimistes, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils écrivent, est ce que l'on peut voir de plus sot. Des subtilités misérables, d'hypocrites déclarations d'attachement à la liberté, au moment même où ils combattent pour le principe fondamental de l'absolutisme, une désunion, une anarchie intérieure qui augmente sans cesse, voilà le parti. Quelle force y a-t-il là dedans ? Le plus grand succès où ils puissent prétendre, ce n'est pas de placer Henri V sur le trône, mais de l'ensevelir dessous. Ceci, quoique peu probable, n'est pas absolument impossible. Qu'il y aura bientôt, qu'il y aurait déjà une magnifique position à prendre! Nous verrons. — Je t'embrasse, mon fils bien-aimé.

LVII

La Chenaie, le 25 septembre 1833.

Ta lettre de Fulde (n° 4) m'est arrivée hier, mon Charles bien-aimé. Désormais je t'écrirai tous les mercredis, de manière que mes lettres puissent partir le lundi de Paris, dans le paquet qu'on t'expédie ce jour-là. J'ai à te parler dans celle-ci principalement de trois choses, et d'abord de ce qui se passe ici. Le diocèse est divisé en deux partis dont la collision a été amenée par l'imbécillité de l'évêque, qui se désole et ne sait où donner de la tête. Le clergé carliste est dans un état de frénésie impossible à peindre. *L'Ami de la Religion* a dénoncé le collège de Saint-Méen et la maison de Malestroit comme des centres de jacobinisme; le tour des Frères viendra, et déjà ils sont ouvertement proscrits par plusieurs curés de Rennes. Depuis que je me suis retiré de la congrégation, tout cela ne me touche qu'indirectement, mais il en résulte pour mon frère de terribles difficultés. Il liquide ses affaires à tout événement.

D'un autre côté, le livre de M. Combalot a paru. Je ne le connais encore que par un premier article de *la Tribune*, car on ne me l'a point envoyé. L'auteur y déclare en substance qu'il adhère pleinement à l'Encyclique selon le sens que le Pape y attache dans sa pensée ; quel qu'il soit, il n'importe. Il rejette formellement la liberté de la presse et la liberté de conscience, soumettant l'une à la censure ecclésiastique et l'autre, apparemment, au bon plaisir du Pape et des évêques. Il renonce par conséquent à tout ce qu'a soutenu *l'Avenir*, à tout ce que *l'Agence* avait pour but de défendre. L'Encyclique, à ses yeux, est l'acte de la plus éminente sagesse et la merveille la plus divine qui ait consolé le monde depuis plusieurs siècles. Il attaque directement *le Livre des pèlerins Polonais* et particulièrement ta préface, mais pas assez fortement encore aux yeux de *la Tribune.* Quelques paroles de ce journal ne me laissent, du reste, presqu'aucun doute sur l'abus de confiance que je craignais. Ainsi que je te le disais dernièrement, cet homme manque de probité. Il dédie son ouvrage à la sainte Vierge, comme les brigands des Abruzzes mettent leurs vols sous sa protection et lui en offrent la dîme. Il me reste pourtant à cet égard

une espérance, c'est qu'il n'aura pas entendu, au moins clairement, les idées qu'il cherche à s'approprier. Cela ne laissera pas de me nuire beaucoup, et voilà ce que c'est que d'avoir des relations avec des gens de ce caractère.

Ton voyage en Allemagne aura été extrêmement utile. Il est très important de bien connaître les dispositions des esprits dans ce pays. Je n'eusse pas cru que *l'Avenir* y eût fait tant d'impression. Toutefois je ne fonde là-dessus aucune espérance prochaine. L'opinion qu'on t'a partout manifestée sur l'action à exercer et la position à prendre me paraît hors de toute raison. Je suis plus convaincu que jamais qu'il faudrait être fou pour se mêler maintenant des affaires de l'Église. On perdrait son temps, et puis l'on serait conduit à une espèce de schisme, en France au moins. De plus, ces affaires sont liées indissolublement à la politique. Car, enfin, de quoi s'agit-il ? D'affranchir la religion de la servitude des gouvernements. Il faudrait donc d'abord combattre les gouvernements, et se faire des armes pour ce combat, c'est-à-dire conquérir des libertés, des libertés *civiles* dont la liberté *spirituelle* serait le but. Or, c'est tout justement ce que nous avions essayé de faire, et ce qui nous a valu la pros-

cription de toutes les puissances temporelles et autres, la proscription des souverains, du Pape et de l'épiscopat. Et puis, n'avons-nous pas promis de cesser toute action de ce genre ? On approuve la promesse et l'on nous presse de la violer. Non, jamais, je le répète, je ne rentrerai dans cette arène. La hiérarchie fera tout ce qu'elle voudra. A elle le débat. Pour moi, je ne m'occuperai désormais que des intérêts de l'humanité. Ceux qui disent : « Soutenons le despotisme, prêtons-lui contre les peuples aide et assistance, rendons-nous solidaires de ses crimes, » ceux-là me paraissent, en cela du moins, les ministres de l'enfer. L'intention peut être droite, mais la vue est fausse et funeste. Ils s'en apercevront plus tard. Au surplus, Dieu permet peut-être que de fort honnêtes gens soient séduits par cette erreur inconcevable, afin d'accomplir les profonds changements que le temps prépare visiblement dans ce qui a tant besoin de réformes.

Je suis peiné de celui que tu as remarqué en Döllinger, et je ne sais à quoi l'attribuer. Quelqu'un n'aura-t-il pas agi sur lui, Cazalès par exemple ? Tu pourras en juger à Munich. A quelle époque penses-tu y être ? — Rio t'y rejoindra sans doute. J'espère que tu n'achèteras

point ce petit castel sur les bords du Rhin. A quoi te servirait-il ? Ta fortune ne te permet pas ces sortes de fantaisies. Il te faut une bonne terre en France et non des pied-à-terre en Allemagne. J'ai répondu à Tommaseo ; mais, comme son voyage ne peut être prochain, tu auras le temps de le combiner avec tes arrangements ultérieurs. Si tu rencontres de nouveau l'abbé Maresca, dis-lui de ma part les choses les plus affectueuses. Il a l'esprit facile et le cœur excellent. Les illusions dont il se berce sont celles de tout son parti. Ce qui me frappe dans ce parti, c'est son insignifiance, sa faiblesse mentale, sa maigreur spirituelle. Rien de misérable comme ses journaux, avec leurs niaises subtilités, leur froideur réelle et leur enthousiasme apprêté, leur défaut absolu d'âme, d'esprit et de sens : nulle chaleur, nulle vie ; on dirait des squelettes parlant du passé dans un cimetière, vraie société d'ombres. Une feuille annonce que Gœrres doit être attaché à l'éducation d'Henri V ; je ne le crois pas. La duchesse de Berry était le 9 à Florence. Sa fille voyage avec elle, ainsi que le Lucchesi[1]. On ne savait pas encore

[1] Lucchesi Palli (Hector), des princes de Campo-Franco, déclaré père de l'enfant dont la duchesse de Berry était accouchée à Blaye.

si elle serait reçue à Prague ; cela dépendait de la négociation entreprise par M. de la Ferronnays.

Comme je le pensais bien, je n'ai pas vu ton frère. Aucune nouvelle de M. de Coux. Il y a trois mois qu'il ne m'a écrit, probablement parce qu'il ne sait que me dire de son affaire. Il ne peut ni la finir ni y renoncer, et cependant il perd un temps précieux, et laisse là son ouvrage qui eût été, sous tant de rapports, si utile. Je t'assure que, n'était mon âge, et ma santé, et ma fortune, je résisterais bien difficilement au désir de m'en aller dans cet Orient vers lequel je me sentis toujours attiré. Je suis las de l'Europe ; je la trouve plate et dégoûtante. Les hommes ne sont bons nulle part, mais les pires sont ceux au milieu desquels nous vivons dans la plus hideuse et la plus sotte des quatre ou cinq parties de ce burlesque monde. On me presse d'aller aux États-Unis, mais je n'en ai nulle envie. Si j'avais à me choisir un asile en Amérique, ce n'est pas là que je me retirerais. Le Mexique est le pays qui aurait ma préférence. Mais la Providence m'interdit toute pensée d'émigration. Je me retourne donc d'un autre côté. Hier, en me promenant sur le bord de notre étang, je remarquai, sur un rocher qui forme une espèce de voûte et d'où sort un

chêne isolé, une place que je destinai en moi-même pour mon tombeau. Les frais n'en seront pas considérables ; une croix gravée en creux dans le roc, et quelques mottes de gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture champêtre dans un coin à l'écart plaît à mon imagination. Je n'aime de ce monde que la nature, et c'est en son sein que je veux me reposer. Tout ce qui rappelle les hommes me fait mal.

Ne te tracasse point de ce que m'a écrit M. de Vitrolles, il n'en est plus question. Il m'a écrit une autre lettre toute remplie d'amitié et de bons et vrais sentiments. Je ne t'en avais parlé que pour que tu prisses l'habitude de te tenir en garde contre les paroles inconsidérées. Je n'ai pas besoin de te recommander d'être l'interprète de ma gratitude près des personnes qui te parlent de moi avec bonté. César Plater m'a écrit de Barèges. Il y était avec le prince Czartoricki et la princesse. Sa lettre m'a fait grand plaisir, sauf la demande qu'il réitère de quelques lignes pour l'album de la princesse. C'est demander de l'eau à une éponge sèche en lui disant : « Il ne tient qu'à vous. » Je ne sais où est Mickiewicz. Le dernier cahier de la *Revue des Deux Mondes* contient un extrait des *Dziadi*. Il faut, pour être content, reconstruire

dans sa tête la poésie originale. Ton projet est-il, l'an prochain, de ne pas dépasser Florence ou d'aller jusqu'à Rome ? Je te conseillerai ce dernier voyage, ne fût-ce que pour voir Mac-Carthy. Il est probable que je passerai ici non seulement l'hiver, mais encore une bonne partie de l'été prochain, c'est-à-dire jusque vers la mi-août, époque où commencent les visites ennuyeuses. Je les éviterai en partant pour Paris dans ce temps-là. M. Gerbet m'en promet une qui ne sera qu'agréable. J'attends encore celle de M. d'Ault. Il ne m'a point écrit depuis assez longtemps. Les correspondances inutiles vont d'ailleurs toujours leur train. C'est une véritable persécution, une grande perte de temps et d'argent.

Je ne sais si j'oublie quelque chose. Dans tous les cas, je réparerai cet oubli la semaine prochaine. Après plusieurs jours d'un temps magnifique, voilà la pluie qui reprend. Il faut désormais s'y accoutumer. Que ne puis-je aussi bien reprendre mon travail ! Je ferai un effort pour cela, bien que le dégoût soit profond. — Adieu, mon Charles bien-aimé, ménage-toi, ne veille point, et pense à moi comme je pense à toi, dans cette partie du cœur où ne pénètrent point les tristes tempêtes qui ébranlent tout le reste.

LVIII

La Chenaie, le 28 septembre 1833.

Ce que je craignais n'est pas, grâce à Dieu; mais j'ai couru un assez beau risque ; je t'envoie une lettre de M. Gerbet qui t'expliquera tout[1]. Lui seul

[1] A cette lettre se trouve jointe en effet la suivante :

L'abbé Gerbet à Lamennais.

« Paris, 22 septembre 1833.

« Je reçois à l'instant votre lettre du 19 et, comme la poste est levée de bonne heure le dimanche, je ne vous écris qu'un mot au sujet du livre de l'abbé Combalot. Il ne renferme rien qui appartienne à votre philosophie ; sous ce rapport, soyez tranquille. Dans les premiers temps de mon séjour à Paris, j'avais appris par Montalembert qu'il se proposait de la publier, et j'avais exigé de lui qu'il retranchât tout ce qui provenait de la lecture de vos cahiers. Je viens de parcourir son livre, et il m'a paru qu'il a tenu parole. C'est du reste une rapsodie. Il a pris dans les cahiers de philosophie des élèves de Juilly; il m'avait dit qu'il avait pris quelque chose dans les notes d'Élie de Kertanguy sur quelques-unes de mes conférences à la Chenaie ; comme je tenais à obtenir le retranchement de ce qui appartenait à votre philosophie, je m'étais montré indulgent sur ce qui me concernait et était fort peu important. Ce point obtenu, je ne me suis mêlé en aucune manière de son livre, avec lequel je ne voulais avoir aucune accointance. J'espérais toujours qu'il ne ferait pas la folie de le publier. Dans sa préface il parle de l'Encyclique. A la première lecture que j'en ai faite rapidement, il m'a semblé qu'il y avait un tel gâchis, que certaines phrases pouvaient prêter à l'inconvénient que vous craigniez ; mais en somme, dans ce

a été pillé, mais heureusement en choses peu importantes. Je n'ai point lu l'ouvrage de M. Combalot. Il a voulu se séparer de nous, et j'en bénis la Providence. C'est un grand gain assurément d'être débarrassé de cet homme-là. Je ne sais quelles sont ses vues, ni s'il a des vues, et bien peu m'importe. La persécution de nos ennemis continue toujours et partout. On m'écrit de Dieuze (Lorraine) : « M. Picquet a reçu des menaces ; on veut nuire à son commerce, et M. Fritsch a été obligé de s'éloigner de Strasbourg pour quelque temps. » — La coterie Bautain fait maintenant tout dans ce pays-là. Les femmes sont son grand instrument. Voici mon pronostic sur M. Guéranger et son entreprise : ou ils ne feront absolument rien, et alors leur œuvre s'éteindra d'elle-même ; ou ils essaieront de faire quelque chose, et alors ils seront détruits violemment. J'ai reçu des lettres

qu'il dit de l'Encyclique, et dans les conseils qu'il veut bien nous donner, il se détache assez visiblement de nous. Du reste, je dis partout que ni vous, ni aucun des rédacteurs de *l'Avenir*, n'a une part quelconque de responsabilité dans la publication de ce livre.

« Voilà l'heure de mettre ma lettre à la poste ; je n'ai qu'un instant pour vous donner des nouvelles de M. Mac-Carthy, arrivé ici jeudi. Il a été souffrant pendant deux jours. Il est bien depuis hier. Nous nous promenons et nous causons beaucoup. J'en suis enchanté. Il vous écrira prochainement, et se joint à moi pour vous embrasser. »

G.

de l'abbé Touche et du P. Rambaldi. Tous deux me demandent de tes nouvelles, et le premier me demande ton adresse. Toujours nulle nouvelle de M. de Coux. Je commence à ne rien comprendre à ce silence.

Nous nous sommes rencontrés au sujet du voyage de Bohême et j'en suis charmé. Je pensais ce matin que nous, enfants de Dieu et de la liberté, nous nous étions trouvés entre deux classes d'hommes dont l'une est toute prête à sacrifier la liberté en haine de Dieu, et l'autre à sacrifier Dieu en haine de la liberté. Plus je pense à l'opinion que tu as rencontrée en Allemagne sur ce que nous aurions à faire, moins je la comprends. Ils nous blâment d'être allés à Rome, ils louent notre soumission à Rome, et nous proposent de la démentir immédiatement par nos actes, avec la certitude de nous retrouver dans la même position qu'auparavant, seulement avec une contradiction de plus. — Je t'embrasse, mon Charles, bien tendrement.

LIX

La Chenaie, le 2 octobre 1833.

Je t'écris aujourd'hui, mon Charles bien-aimé, pour être fidèle à nos arrangements, sans avoir d'ailleurs rien de nouveau à te mander. Il serait possible que ma dernière lettre, qui en contient une de M. Gerbet, te parvînt dans le même paquet que celle-ci. N'importe. Nous avons ici un temps admirable, le plus beau temps d'été. Si l'Allemagne est, sous ce rapport, aussi favorisée que nous, cela pourrait t'engager à prolonger tes courses, ce que je ne regretterais pas pour toi, mais un peu pour moi qui ne puis compter sur une correspondance régulière de ta part que lorsque tu seras fixé à Munich. La mauvaise saison, la pluie, le vent, la neige, te jetteront dans l'étude en même temps qu'ils me ramèneront à mes travaux. J'ai depuis quelques jours essayé de les reprendre. Malheureusement, une queue de visites qui ne finit point me dérange toujours, sans parler des lettres indifférentes dont je con-

tinue d'être accablé. C'est une véritable persécution et je n'y vois pas de remède.

Alexandre Dumas m'a envoyé son dernier ouvrage intitulé : *Gaule et France*. Il contient des vues neuves et très justes sur notre histoire, et des morceaux écrits avec beaucoup de talent. Il y a là un esprit et une âme droites, chose rare en tout temps. Je viens de lire aussi dans *l'Écho* un article de M. Souvestre extrait de *l'Europe littéraire*, sur le vandalisme en Bretagne. Tu y trouveras de nouveaux faits à ajouter à ceux que tu as recueillis. Les plaintes que tu as poussées le premier engendrent de nouvelles plaintes. Je doute qu'elles arrêtent la dévastation, mais du moins elles protestent contre elle, et c'est déjà un bien. Il est effrayant de voir à quel point la France se barbarise. Le sentiment des arts, dès à présent si faible en elle, achèvera de périr avec les derniers monuments qui s'épanouissent encore sur son sol comme les fleurs d'un autre âge. Deucalion et Pyrrha faisaient des hommes avec des pierres ; il semble qu'on fasse des pierres avec les hommes de ce temps. C'est un autre genre de transformation.

Mais dis-moi donc où est Rio et ce qu'il devient ? Je serais fâché qu'il laissât dans les

bureaux de poste de Berlin, où on l'ouvrirait sans doute, la lettre que je lui ai adressée dans cette ville d'après son indication. N'oublie pas non plus de lui dire que je le prie de me renvoyer la note qu'il a, par mégarde, emportée d'ici et dont j'ai besoin. Ce n'est rien en soi, mais elle m'est nécessaire pour mon travail. On m'a dit aujourd'hui que M. Janvier était bien guéri de son ancien penchant pour le juste-milieu. Un si bon esprit ne pouvait pas se noyer dans cette fange. J'ai eu aussi indirectement des nouvelles de M. de Coux. Il est toujours près de revenir, près de terminer ses affaires. Enfin, je suis tranquille sur sa santé dont j'étais inquiet. Voilà ce que je vois de mieux et de plus clair. Tous les jours on m'envoie des prospectus de journaux de toute sorte. M. Jean, le Jean que tu as connu à *l'Avenir*, fait le sien et le signe. Il a pour titre *la France catholique*. Je lui souhaite beaucoup de succès ; mais je crains bien que « Jean ne s'en aille comme il est venu, mangeant le fonds avec le revenu ». — *La Tribune* gagne — crois-le si tu veux — en insignifiance et en platitude. Elle prendra dans le clergé. C'est *le Correspondant* en rochet. J'ai reçu une bonne lettre de l'abbé Maresca, il me mande les mêmes choses que toi sur ce qu'il a observé en Alle-

magne. Sa marotte est toujours de mettre un trait d'union entre moi et M. Bautain. A la bonne heure, pourvu qu'il parvienne à l'allonger au moins autant que le diamètre de la terre.

La politique languit en ce moment sur sa sale litière. On ne sait ce qui se passe en Portugal, on sait encore moins comment les choses y finiront. A toutes les grandes questions qui tiennent en suspens l'Europe, les cabinets disent : « Nous verrons demain. » Les légitimistes font des tours de force. Ils sont parvenus à être plus extravagants que de coutume; du reste, si divisés que, pour peu qu'on les laissât faire, ce serait un parti anéanti, car ils se pendraient tous mutuellement jusqu'au dernier qui se pendrait lui-même, afin de prouver qu'il était encore plus fou ce jour-là que la veille. Par ailleurs tu ne t'imagines pas tout ce qu'on imprime de pauvretés. Un homme, en Suède, vient d'imaginer de faire du papier avec des betteraves ; il aurait rendu un bien autre service en trouvant le moyen de faire des betteraves avec du papier. Me voilà au bout du mien ; bénis-en Dieu, car je me sens aujourd'hui tout à fait de mon siècle. — Adieu, je t'embrasse tendrement.

LX

La Chenaie, le 9 octobre 1833.

J'ai vu ton frère, mon Charles, et je le reverrai encore avant son départ pour Paris. Il vint dîner ici, il y a quelques jours, avec le jeune Delanoue. Quoique j'eusse, ce jour-là, plusieurs autres personnes, nous pûmes causer un peu. Je fus sous tous les rapports extrêmement content de lui. De très bons sentiments, religieux, nobles et sages, et nulle exagération par ailleurs ; au contraire, un penchant marqué à voir les choses comme nous les voyons. Il faut laisser le temps, les événements et la réflexion développer ces excellents germes, et, en attendant, ne pas le gêner sur le genre de ses liaisons, qui me paraissent, du reste, parfaitement choisies sous le point de vue le plus essentiel. Voilà ce que je voulais te dire d'abord. Après cela, j'ajouterai, ce que, sans doute tu sais déjà, que notre bon Arthur est fort peiné du passe-droit qui le rejette, contre tous ses goûts, dans l'infanterie, plus exposée d'ailleurs

que la cavalerie à un genre de service qui lui répugne avec grande raison. Vois donc à qui tu pourrais écrire pour changer cette destination. Peut-être à M. de Broglie, tout bonnement et tout simplement. Il serait possible qu'il fût bien aise de te rendre ce service. Tu en jugeras.

Je viens de recevoir une vieille lettre du P. Bandini, envoyée par une occasion et fort retardée par conséquent. Elle est du 30 août. Je crois à propos de t'en transcrire un paragraphe. « Je ne manquerai pas de remplir votre commission à l'égard de M. le chevalier Vai et de sa famille et de M. Tommaseo. Quant au premier, je dois vous faire un aveu qu'il me coûte de mettre sur le papier, mais l'amitié vive et sincère que je vous porte m'en fait un devoir. Je vous dirai donc que cette personne ne jouit ni de beaucoup de confiance, ni de beaucoup d'estime, comme du reste vous l'avait déjà dit M. Tommaseo, lors de votre passage dans cette ville. Ses opinions, ses principes, sont suspects. Soyez donc prudent et circonspect à son égard. Ayez devant les yeux le bon P. Ventura qui ne doit qu'à lui une petite persécution qu'il éprouve en ce moment. Voici comment. L'écrit que vous reçûtes de ce bon Père et que votre délicatesse et votre prudence lais-

sèrent dans le secret a été mis au jour par Valerio, qui le tenait du chevalier, à qui ce Père l'avait écrit. Cet écrit a couru tout Florence, il est enfin parvenu à Rome. Grand bruit, grand scandale, et on dit que ce bon Père se verra sans doute obligé de retourner en Sicile. Voyez et jugez. » — Il est bon que tu saches tout cela, bien qu'il ne faille probablement pas prendre à la lettre ce qui serait trop défavorable à Vai.

Te souviens-tu de M. Quimper, ce jeune avocat qui a longtemps habité les États-Unis ? Il lui est arrivé un drôle d'accident, il est devenu henriquinquiste, mais henriquinquiste enragé, dans le sens de la *Gazette*, sans abandonner néanmoins ses vieux principes de liberté. Ce que c'est que de nous ! Mais cette maladie ne durera pas, je l'espère du moins. Cet excellent jeune homme a un esprit trop droit pour que ces folies s'enracinent dans sa tête.

D'Alzon n'ayant pu venir à Paris comme il le désirait, et ne voulant pas rentrer au séminaire, s'en va suivre ses études à Rome. S'il y apprend à la connaître, il n'aura pas perdu son temps. M. Vilain XIV, qui en revient, a dit à M. Gerbet plusieurs choses curieuses : 1° le P. Ventura y retournera bientôt, ayant été nommé assesseur de

son ordre ; 2° on a été fort mécontent, à Rome, du refus que l'archevêque de Paris faisait d'aller aux Tuileries ; cela compromet son chapeau de cardinal ; 3° lors de notre retour en France, on avait une grande peur à Rome que nous ne publiassions une relation de notre voyage ; 4° dans une séance de la commission qui choisit les sujets de discours proposés à l'Académie catholique, le P. Orioli proposait pour sujet l'Encyclique, attendu, disait-il, qu'elle offre une grande variété de matières. Le P. Olivieri, qui assistait de droit à cette commission comme inquisiteur, répondit que l'Encyclique était un scandale donné à l'Église, et que les bons catholiques devaient chercher à l'oublier. La proposition du P. Orioli, appuyée par deux voix, fut repoussée par onze ou treize ; 5° l'ambassadeur d'Autriche est notre ennemi le plus actif.

Je viens de recevoir une lettre de Rio du 29 septembre. Il t'attendait à Munich. Tu auras sans doute retiré de la poste, à Berlin, la lettre que je lui ai adressée là. Je vais lui répondre. M. de Coux est arrivé à Paris. Quoiqu'il ait encore quelque espérance de tirer un parti quelconque de son huile, je regarde cette affaire comme tout à fait manquée. Il paraît que M. Moneuse est fort loin d'être un honnête homme et qu'il a trompé M. de Coux sur

plusieurs points très importants. On ne sait aujourd'hui où trouver de la probité. M. de Coux a le projet de venir me voir ici. Il a beaucoup de choses à me dire. Sa pensée est que le triomphe de la liberté par la religion est éloigné encore. La mienne va plus loin, mais ce n'est pas ici le lieu de la développer. Voilà une lettre tout historique. Je te quitte pour en écrire cinq ou six autres. Ta dernière portait le numéro 4. Je suis en avance de plus du double. Je sens bien que tu ne peux pas être plus exact en voyage, mais tâche de l'être davantage, une fois arrivé à Munich. J'ai recommencé mon travail, quoique avec peu de goût. J'ai fini la seconde partie de la société. La troisième ne me prendra pas beaucoup de temps, si je ne suis pas détourné. C'est la correspondance qui m'écrase. Nous avons un temps magnifique. Jamais je n'ai vu de plus bel automne. — Tout à toi, mon Charles bien-aimé.

LXI

La Chenaie, le 19 octobre 1833.

Je reçois, mon Charles, ta lettre commencée à Töplitz et finie à Prague le 5 octobre. Je l'atten-

dais avec impatience, n'ayant pas de tes nouvelles depuis longtemps. Il me tarde que tu sois arrivé à Munich, afin d'en recevoir régulièrement. Pour moi, quoique la saison commence à s'avancer, je continue toujours d'être accablé de visites, ce qui me fatigue beaucoup et m'empêche de travailler. Il faudra pourtant que cela finisse, car les chemins deviennent impraticables. Tu as grande raison de de me dire franchement ce que tu penses sur tout. Quand cela n'aurait d'autre avantage que de me ramener sur mes propres pensées pour les examiner de nouveau, c'en serait un immense. Celles dont nous nous sommes déjà entretenus tant de fois m'occupent constamment, et chaque jour ajoute un nouveau degré de force à mes convictions ; ce qui n'est cependant pas une preuve que je ne me trompe point. Mais, enfin, je ne saurais penser d'une autre manière, quant à présent.

L'état du clergé est à peu près partout le même. M. de Coux m'écrit qu'en Irlande même il rétrograde vers le despotisme. Je ne m'en étonne point ; tout au contraire, je serais étonné que cela ne fût pas. L'enveloppe passagère de la chrysalide ne doit-elle pas se dessécher tout entière en même temps ? Je ne puis admettre que deux hypothèses : l'une, que l'excès du mal dans la hiérarchie et sa

corruption universelle amèneront une réforme profonde qui sauvera les peuples en sauvant la religion ; l'autre, que nous approchons des temps annoncés dans la révélation de saint Jean (chap. XVIII, XIX et XX), où le fondateur de l'Église en opérera lui-même, par des moyens que lui seul connaît, la complète transformation. J'incline beaucoup pour cette dernière hypothèse, par des motifs qu'il serait trop long de déduire ici. Mais, soit qu'on adopte l'une ou l'autre, il est évident qu'on ne peut rien faire avec le concours du clergé actuel. En demeurant attaché à l'unité conservatrice d'un élément divin qui jamais ne périra sur la terre, on doit se tenir entièrement en dehors de l'action temporelle d'une hiérarchie qui oublie sa mission, et se matérialise de plus en plus, comme la synagogue. *Omnes quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi.* On ne peut sans crime vouloir ce qu'elle veut, ni faire ce qu'elle fait ; et si l'on fait et veut autre chose, aussitôt elle se soulèvera tout entière contre une sorte d'opposition qu'elle a le droit extérieur de réprouver, et qui serait d'ailleurs contradictoire en soi, puisqu'elle impliquerait tout ensemble obéissance et résistance à la même autorité. En un mot, ni Rome, ni les évêques ne changeront, au moins de longtemps.

Il faut donc ou s'associer à leur système d'action, ou le combattre ; or la conscience ne permet pas l'un, et l'autre est impossible ; car qu'y a-t-il de plus impossible que d'obtenir l'appui ou même la simple tolérance d'un corps dont vous attaquez les idées et les intérêts comme il les conçoit? Et encore, pour comble de contradiction, on les attaquerait en son propre nom, et en protestant qu'il en est l'unique juge légitime.

Il me paraît donc plus clair que le soleil qu'on doit aujourd'hui abandonner à Dieu le soin des choses divines ; qu'il veut agir seul, parce qu'en effet lui seul peut agir, et que nous ne pouvons qu'attendre avec patience et avec foi son intervention souveraine. Cela posé, et ce n'est pas pour moi l'objet du plus léger doute, il ne reste à résoudre qu'une question : en demeurant passif dans l'ordre divin que Dieu dirige immédiatement selon des lois dont il s'est réservé le secret, doit-on l'être également dans l'ordre inférieur, dans l'ordre qui est la sphère propre de l'activité et de la liberté humaine ? Pour moi, je ne le pense pas, parce que je ne pense pas que le quiétisme doive être l'état de l'homme sur la terre, parce que je crois qu'il y a des devoirs à remplir envers ses semblables, devoirs différents pour chacun selon les temps et

les positions diverses. L'idée de gloire ne me touche point ou me touche fort peu ; jamais cette pensée ne me vient à l'esprit. Si je désirais quelque chose, ce serait le repos. Mais le repos me semble une lâcheté dans un si grand mouvement du monde. Il est vrai qu'à quelques égards il est difficile de se fixer sur la marche à suivre. Le temps lèvera cette difficulté, et plus tôt peut-être que nous l'espérons, car tout va bien vite.

Voilà M. de Coux qui m'annonce qu'il va écrire dans les journaux, mais uniquement sur des sujets politiques. M. Daguerre a pris le même parti. Ce que je te disais tout à l'heure être la seule chose faisable s'accomplit de soi-même. Chacun est successivement poussé dans cette voie, la seule qui reste ouverte. Notre tour viendra, attendons le moment. Parce que, dans l'état des partis, il est peu d'hommes qui sympathisent complètement avec nous, peu d'hommes qui comprennent bien ce qu'il serait si important que tous comprissent, ce n'est pas une raison de se taire. Nous ne voulons soutenir aucune opinion existante, mais en établir, en répandre une que nous croyons salutaire et vraie. Si elle est telle, elle triomphera de toutes les résistances. Quand les Apôtres commencèrent, ils n'étaient que douze, et ils ont conquis le monde.

Je crois que tes trois volumes sur l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne seraient fort intéressants. Je t'engage seulement à te bien garder de toute exagération, c'est-à-dire à peindre les choses exactement telles qu'elles sont, à dire le mal comme le bien, et même, en racontant celui-ci, à éviter une sorte d'enthousiasme qui fait naître la défiance. Rien n'est beau et utile que le vrai, et toutes les choses humaines, même les meilleures, ont deux faces. Qui n'en montre qu'une peut faire de l'art, mais à coup sûr il ne fait pas de l'histoire.

Je suis charmé que tu aies vu Skrzynecki[1] et touché des sentiments qu'il t'a témoignés pour moi. Il s'en faut bien, malheureusement, que ses compatriotes donnent en Bretagne les mêmes exemples de religion. Je m'en afflige pour eux et plus encore pour leur cause. As-tu des nouvelles des Ankwitz ?

Je crois comme toi que la guerre générale n'est nullement imminente, que toutes les puissances la craignent, qu'elles l'éloigneront autant qu'il leur sera possible ; mais en même temps je crois qu'elle est inévitable, et que la plus légère circonstance et la plus imprévue peut à chaque

[1] Le général Skrzynecki, l'un des héros de l'insurrection polonaise de 1830.

instant en déterminer l'explosion. Les affaires d'Espagne augmentent en ce moment la complication des intérêts. Les deux partis ont tiré l'épée : celui de Don Carlos est le plus fort, et cependant je ne doute pas qu'il ne finisse par être vaincu, parce qu'il représente le principe ancien, et que la régente sera contrainte, malgré ses répugnances, de s'appuyer sur le principe nouveau, dont rien ne saurait nulle part empêcher désormais le développement. Du reste, ce principe, sous sa forme actuelle, et concentré entre les mains des hommes qui s'en sont emparés exclusivement, n'est et ne peut être partout qu'une puissance de destruction, parce qu'il n'est partout qu'un prétexte et que la guerre présente n'est pas au fond une lutte pour la liberté, mais pour la domination, dont le résultat sera néanmoins l'établissement de la liberté. — Mais ce sujet m'entraînerait trop loin.

Eugène Boré reviendra à Paris au commencement de novembre. Ainsi tu pourras lui faire compter là les cinq cents francs. C'est la meilleure voie pour me les faire passer. Je n'ai plus entendu parler de M. d'Ault depuis ton départ. Je crains qu'il n'ait éprouvé une nouvelle attaque de rhumatisme. M. de Coux me fait espérer qu'il viendra me voir. Cependant j'y compte peu, à cause de ses affaires. Le

mariage du frère d'Eugène Boré a surpris beaucoup de personnes et, en général, péniblement. Cependant ce jeune homme est un si pauvre esprit et une si pauvre tête, que tout ce qui peut le fixer me paraît un bien pour lui, surtout si, sa vanité venant à se calmer, il s'attache à quelque occupation et à quelque genre de vie solide. M. Gerbet a publié sa sixième conférence. Il l'avait faite ici, et je ne vois pas qu'il ait rien écrit depuis son départ de la Chenaie. J'ai été encore interrompu par des visites dans mon travail que j'avais repris. J'ai en ce moment M. Didier (de la *Revue Encyclopédique*) qui me paraît un fort bon jeune homme, comme tant d'autres sans croyances fixes. Il va publier, sous la forme de roman, un ouvrage sur l'Italie en deux volumes; il l'a parcourue dans toute sa longueur, voyageant à pied, pendant quatre ans. J'avais fait à Paris sa connaissance chez M. de Potter. Élie de Kertanguy te remercie de ton souvenir et te dit mille choses affectueuses. Je crois t'avoir mandé que Rio m'avait écrit de Munich. Je lui ai répondu et il doit avoir déjà ma réponse. Ton frère n'est pas revenu ici. S'il a suivi ses premiers projets, il doit être maintenant ou à Londres ou en route pour s'y rendre. Mac-Carthy tardera peu à arriver à Florence où il trouvera une

lettre de moi. J'ai depuis huit jours éprouvé un nouveau chagrin fort vif, mais qui ne peut s'écrire. — Adieu, cher enfant bien-aimé, je t'embrasse de cœur.

LXII

Paris, rue de Vaugirard, 108,
le 5 novembre 1833.

La date de cette lettre t'étonnera probablement. Je suis arrivé ici le jour de la Toussaint. Il n'était plus possible de rester en Bretagne, à cause des persécutions qui ont redoublé. *L'Invariable* de Fribourg, — c'est-à-dire les Jésuites, — a attaqué avec fureur tous les établissements de mon frère dans un article qu'ont reproduit *l'Ami de la Religion* et le *Journal des Villes et des Campagnes*. Ils se vantent hautement, m'écrit un prêtre du diocèse de Sion, qu'ils parviendront à les détruire. Les écoles des Petits Frères sont des écoles de perversion, etc. Tout le monde sans exception est indigné en Bretagne, mais au dehors le mal se fait. Quelle rage infernale que de vouloir enlever à trente

mille enfants les seuls moyens qu'ils aient de recevoir une éducation chrétienne, et cela par haine contre un seul homme !

D'un autre côté, on continue d'agir contre moi à Rome, et en France c'est un débordement plus fort que jamais d'outrages et de calomnies. L'évêque de Rennes a reçu un bref du Pape en réponse à ma dernière lettre [1]. Il est évident que, sous le masque de la religion, on veut m'entraîner dans un système politique où je n'entrerai jamais, ou me forcer au moins au silence et à l'inaction. J'ai fait plusieurs projets de réponse, mais qui ne m'ont pas satisfait. J'avais à cœur de te défendre, et cela entraînait des discussions, ce qui ne valait rien, parce que, nécessairement incomplètes et étranglées, elles n'étaient guère bonnes qu'à fournir contre nous de nouveaux moyens d'attaque. J'ai enfin compris qu'il fallait être le plus court possible, et ne dire tout juste que ce qui peut servir à fixer nettement ma position. Je t'envoie copie de ma lettre et du bref. Cette affaire est très

[1] V. cet acte dans les *Affaires de Rome* (Paris, Garnier, in-12), p. 362. Grégoire XVI y renouvelait les condamnations prononcées dans l'encyclique *Mirari vos*, blâmait *le Livre des Pèlerins polonais*, et en particulier l'avant-propos de Montalembert, et exigeait de nouvelles soumissions. Lamennais déféra à cette exigence le 11 décembre 1833, dans les termes mêmes du bref du Souverain Pontife. — V. *ibid.*, p. 167.

grave, car je doute fort qu'on s'arrête désormais à Rome. Dieu veut peut-être qu'après avoir défendu ses droits contre ceux qui tendent à le chasser de la terre je défende maintenant contre elle ceux de la liberté humaine, en m'opposant à l'établissement d'une théocratie esclave elle-même de la force brute. Nous verrons la suite. Prie pour moi.

Voilà ta lettre de Dresde, du 26 octobre. Je ne puis y répondre aujourd'hui. Elle est d'un bout à l'autre d'un extrême intérêt. Je souffre de tes peines, mon Charles bien-aimé, j'en souffre plus que je ne puis te dire. Courage et résignation. N'aie de volonté que celle de Dieu. Ce qui te rend la terre si dure doit t'élever vers le ciel. — Je te presse, cher enfant, sur mon cœur.

LXIII

Paris, le 11 novembre 1833.

Je t'écrivis quelques mots trois jours après mon arrivée ici, en t'envoyant copie du bref du Pape

et de ma réponse. J'ai éprouvé depuis lors l'effet ordinaire que produit sur moi le séjour de Paris, c'est-à-dire un extrême épuisement de force auquel s'est joint depuis hier un catarrhe qui me fatigue beaucoup. Je fais ce que je peux pour me séquestrer, mais y réussirai-je? Je l'espère en partie, sans en être sûr pourtant. J'ai déjà vu beaucoup de personnes : César Plater, arrivé seulement d'hier matin, en assez bonne santé, son frère Ladislas, Ballanche, Janvier, de Potter, et d'autres que tu ne connais pas. Déjà j'en sais assez pour regretter beaucoup ton absence. Cependant je t'engage à rester à Munich aussi longtemps que tu y trouveras agrément et utilité. A te dire vrai, je ne pense pas que l'un et l'autre y soient très grands pour toi. Les hommes avec qui tu seras en rapport ne s'aiment guère, et tous ou presque tous ont des opinions qui ne ressemblent guère aux tiennes. Quant à l'étude du slave, tu aurais ici bien plus de ressources que partout ailleurs. Quoi qu'il en soit de l'Allemagne, je te prie instamment de renoncer à ton voyage d'Italie. Pour ne rien dire des autres motifs, c'est un pays que tu ne peux maintenant songer à parcourir. La fermentation y est au comble, et, sans aucun doute, tu y seras l'objet d'une surveillance toute particulière

qui te rendra toute relation très difficile, outre la gêne continuelle qui en résultera. Tommaseo m'écrit la lettre que je vais te traduire. Elle est datée du 18 octobre et, par conséquent, elle a été retardée d'une semaine à peu près :

« Je serai peut-être contraint d'ici peu de quitter la Tos-« cane. J'aurai peut-être à choisir la France pour mon « séjour. J'aimerais à savoir si vous songez vers la fin de no-« vembre à quitter la Bretagne et à rentrer à Paris.

« Daignez me répondre aussitôt après avoir reçu la pré-« sente, parce que le temps presse, et je ne sais si la police « toscane m'accordera une prolongation de quelque durée. « Dans le cas où vous ne penseriez pas à changer de rési-« dence, je vous prie de vouloir bien donner quelque recom-« mandation pour une personne qui puisse m'indiquer la « manière de vivre le plus économiquement possible à Paris, « et me rendre moins durs les premiers jours de l'exil. « Votre cœur, homme excellent, est digne d'accueillir une « semblable prière et se réjouira de me rendre ce ser-« vice... »

J'ai aussitôt écrit deux lignes pour lui dire que j'étais ici, et que cela répondait à toutes ses demandes.

Tu dois comprendre combien j'ai été content de voir la conformité des idées et des vues de Skrzynecki avec les miennes. Les personnes que j'ai rencontrées y entrent aussi parfaitement, et proposent leur concours avec beaucoup de zèle. Elles

feront quelque chose, je le crois, mais tu manques extrêmement. Si ce qu'on dit est vrai, et il l'est au moins en partie, nous ne tarderons pas à avoir une nouvelle confirmation de la justesse des prévoyances qui t'ont d'abord un peu déconcerté, et, par conséquent, une pleine et entière justification du système de conduite qu'il me semblait que nous devions adopter. On assure que le Pape n'a condamné, dans le rescrit que plusieurs journaux ont donné, certains ouvrages allemands et français que sur l'observation qu'on lui a faite qu'on trouvait étrange qu'il ne s'occupât que des nôtres, et pour préparer de nouvelles mesures contre nous. Il a dû dire à cette occasion « que l'Allemagne était perdue pour le catholicisme et qu'il fallait en faire son deuil ». Il a improuvé l'établissement des Bénédictins de Solesmes et plus encore la réunion de quelques jeunes Français à Munich, réunion qui l'inquiète beaucoup. On s'apprête à revenir sur la censure des évêques pour la confirmer en partie, et la *Revue Européenne* sera censurée également. Mais ce n'est rien que cela. Défense sera faite à tout catholique de publier aucun écrit, sur quelque matière que ce soit, sans l'avoir soumis auparavant à la censure des évêques. On sait bien, ajoute-t-on, que les laïques ne tien-

dront aucun compte de cet ordre, mais on bridera le clergé. On doit jusqu'au bout ne pas croire ce qui est incroyable en soi, mais l'incroyable, s'il se réalise, ne m'étonnera nullement.

Il s'opère journellement de profondes modifications dans le parti royaliste. La masse maintenant ne se sépare plus guère de la France que sur une question de personnes. On repousse avec horreur les hommes de 93, qui gagnent du terrain parmi les ouvriers, et, tout en les repoussant, l'idée de République, d'une République réelle et non pas fictive, fait dans les esprits des progrès d'une rapidité presque inconcevable. Tout le monde en est frappé, et tout le monde craint que la frénésie des terroristes, s'ils parvenaient momentanément à s'emparer du pouvoir, n'arrête ce mouvement régénérateur. Il y a de nombreux éléments de bien à mettre ensemble : voilà l'état des choses, et, encore une fois, je regrette singulièrement ton absence.

Si je m'étais trouvé à Prague avec toi, je t'aurais donné un tout autre conseil que celui que t'a donné Skzrynecki. Il était trop clair qu'on ne pouvait t'accorder ce que tu demandais, et que dès lors ta démarche ne pouvait que rendre ta position plus fâcheuse, et ajouter à tes souffrances de nouvelles souffrances. Mais je sais bien qu'on

ne raisonne pas en de certains états de l'âme. Tu as très bien fait de ne pas écrire, c'eût été aggraver le mal. Oh ! que ne donnerais-je point pour qu'il te fût possible de retrouver le calme du cœur, en reconnaissant que ce que tu veux, Dieu ne le veut pas, et que c'est en vain que tu luttes contre sa volonté. Au moins fais des efforts pour cela, et tâche d'obtenir par la prière la vigueur interne qui te manque, et d'où dépend avec ton repos la destinée de ta vie entière. — Adieu, mon Charles bien-aimé. Je suis bien faible aussi. Appuyons nos deux pauvres âmes l'une sur l'autre, afin qu'elles s'aident à s'élever au-dessus de la terre vers Celui en qui seul elles posséderont la paix. Je t'embrasse et t'embrasse encore.

LXIV

Paris, le 19 novembre 1833.

Les deux premières lettres que je t'ai écrites de Paris t'auront instruit de la nouvelle persécution suscitée contre moi, et qui m'a forcé de quitter le

seul asile que j'eusse dans le monde. Voici ce qui s'est passé depuis lors. L'évêque de Rennes, furieux que je ne voulusse pas me servir de son intermédiaire pour correspondre avec le Pape, a publié, dans la *Gazette de Bretagne*, le bref de ce dernier, avec une circulaire adressée aux prêtres de son diocèse, où il leur annonce qu'il m'a interdit provisoirement, avant de savoir quel parti je prendrais à l'égard du bref; ce qui est expéditif. J'ai été ravi de cette démarche stupide de l'évêque, parce qu'elle m'a permis de rendre publiques mes lettres au Pape, et particulièrement la dernière, où la plus grande question qui puisse aujourd'hui occuper les esprits est posée nettement. Tu trouveras cette publication dans les *Débats*, le *Temps* et la *Quotidienne* du 18. Maintenant il s'agit de savoir s'il existe ou non deux sociétés, l'une spirituelle, l'autre temporelle, distinctes et indépendantes, comme l'établit la tradition, et comme je l'établissais moi-même dans *les Progrès de la Révolution* et dans mes *Lettres à l'Archevêque de Paris;* il s'agit de savoir si le catholique, soumis dans la première à l'autorité de la hiérarchie, est, à son égard, libre de ses opinions, de ses paroles et de ses actes dans la seconde ; il s'agit de savoir si, comme citoyen, comme maire, préfet, député,

ministre, etc., il dépend entièrement du curé, de l'évêque, du Pape; il s'agit de savoir, en un mot, si le Pape est de droit l'unique souverain de l'univers, au spirituel et au temporel, et si la théocratie absolue est, chez les chrétiens, le seul gouvernement légitime.

D'une autre part, si l'on considère l'état actuel du monde, on voit les peuples emportés par un mouvement irrésistible et général d'affranchissement, et ce mouvement, qui s'opère en dehors des principes de l'ordre, ne produira qu'une suite indéfinie de catastrophes plus ou moins stériles, tant qu'il ne s'opérera pas sous l'influence de ces principes d'ordre qui ne subsistent bien arrêtés que parmi les chrétiens. Si donc les chrétiens n'y peuvent prendre part, il faut se résigner à des révolutions sans fin, et il faut de plus que les catholiques se résignent à subir éternellement la tyrannie des hommes sans Dieu et sans loi. La question est encore immense sous ce rapport. Beaucoup de personnes commencent à la comprendre nettement. J'en ai vu un assez grand nombre qui se réjouissent extrêmement que les choses se disposent à amener une solution. Chateaubriand disait hier que c'était à présent aux laïques de me défendre et qu'il se faisait mon che-

valier. Nous verrons la réponse de Rome. On y sera, je crois, peu satisfait de la démarche folle et précipitée de l'évêque de Rennes. Je pense qu'on y cherchera derechef à biaiser, à envelopper la vraie question dans les ambages obscurs d'une phraséologie théologique, mais je me tiendrai, moi, au point décisif : soumission parfaite dans l'ordre religieux, liberté entière dans l'ordre temporel; et cela sans discussions, si je peux les éviter. Tu ne saurais croire, du reste, combien l'on désire de voir apparaître une action quelconque en dehors des partis existants, un journal, une association. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, quelque chose se fera, je n'en doute point. Je regrette extrêmement ton absence en ce moment, et j'espère qu'elle ne sera pas, à beaucoup près, aussi longue qu'elle devait l'être selon tes projets, car tu seras bientôt fatigué du séjour de Munich qui, par bien des raisons, ne te convient guère à présent. Je suis très pressé et je te quitte. Eugène Boré a reçu le billet que tu lui as fait remettre, je t'en remercie. — Tout à toi, mon Charles bien-aimé.

P.-S. — Le patriarche de Jérusalem est ici depuis quelque temps, j'irai le voir aujourd'hui.

LXV

Paris, le 25 novembre 1833.

Je reçois, mon Charles, ta lettre de Francfort du 22 novembre. Je suis charmé de la franchise avec laquelle tu me communiques tes pensées et tes impressions. Je conçois parfaitement celles-ci, sans entrer au même degré dans celles-là.

Pour mettre de l'ordre dans ma réponse, je réduirai à quelques chefs ce que j'ai à te dire sur notre position et sur la mienne en particulier :

1° Il est très certain, et je n'en ai jamais douté un moment, qu'il aurait mieux valu continuer de garder le silence plutôt que d'écrire la première lettre. J'ai dû cependant m'y déterminer d'après un ensemble de circonstances qu'il serait trop long de te raconter, pour éviter peut-être la destruction subite des établissements de mon frère.

2° La clause qui termine ma seconde lettre, loin d'être contraire à la doctrine de l'Église, n'est que l'énoncé même de l'une de ses plus constantes traditions.

Et c'est pourquoi :

3° En défendant les droits réels du Souverain

Pontife, j'ai été obligé dans mes ouvrages, notamment dans mes *Lettres à l'Archevêque de Paris*, de l'établir en termes formels. « Il existe, disais-je, « deux puissances (et par conséquent deux socié- « tés), distinctes et indépendantes chacune dans « son ordre. » — Je ne dis rien de plus dans ma lettre au Pape.

4° Ce n'est pas dans la distinction de ces deux puissances indépendantes que consiste le gallicanisme, mais dans la supposition, d'une part, que, lorsque la puissance temporelle exerce de fait une autorité spirituelle quelconque, elle n'est pas subordonnée de droit à la puissance spirituelle ; et, d'une autre part, que cette même puissance temporelle possède comme telle une semblable autorité, à quelque degré qu'on la limite, ce qui force à reconnaître deux puissances spirituelles, et tend dès lors à renverser nécessairement la véritable. Partagé entre l'une et l'autre, entre la puissance spirituelle du prince et la puissance spirituelle du Pape, réciproquement indépendantes, le clergé, qui a tout à craindre et tout à espérer du prince, comme le remarquait Fénelon, se tourne naturellement de son côté, d'où un germe permanent de schisme. Les églises nationales n'ont pas d'autre origine.

5° Je n'admets point qu'on doive à qui que ce soit une obéissance aveugle, impliquant l'abandon d'une vérité et d'un droit quelconques, car ce serait détruire l'idée même d'infaillibilité. L'histoire de l'Église est pleine d'exemples, d'un côté, de l'abus de l'autorité dans l'homme-prêtre, et de l'autre côté de la résistance que les saints ont dû opposer à ces abus, pour ne pas se rendre complices soit des fautes, soit des crimes mêmes de certains membres passionnés de la hiérarchie.

6° Il faut bien se garder de croire qu'il y ait en aucun cas des devoirs inconciliables, sans quoi, dans certaines circonstances, le péché serait inévitable, et l'on ne pourrait plus dès lors concevoir ni le bien ni le mal, ni la justice de Dieu ni Dieu même.

7° Le renoncement à son propre sens dont parle l'auteur de l'*Imitation* consiste en trois choses : la première, à soumettre sa raison au jugement de l'Église, dans ce qui touche la doctrine de la foi et des mœurs ; la seconde, à sacrifier ou à renfermer en soi ses opinions en matières indifférentes, lorsque leur manifestation peut troubler la paix ou altérer la charité fraternelle ; la troisième, à obéir en ce qui regarde la conduite aux ordres des supérieurs, lors même que l'on croit

qu'ils se trompent, pourvu qu'ils ne commandent rien d'évidemment contraire à la justice ou à la loi de Dieu ; car le devoir primitif d'où dérivent tous les autres est l'obéissance à Dieu qui n'est jamais en contradiction avec lui-même. « Il vaut mieux, disaient les Apôtres, obéir à Dieu qu'aux hommes. »

8° Cela posé, toute déclaration qui supposerait de ma part, même implicitement, l'abandon de la doctrine traditionnelle de deux sociétés distinctes, indépendantes chacune dans son ordre, serait non pas un acte de vertu, mais un acte coupable. La conscience ne le permet pas.

9° La conséquence pratique de la maxime contraire, dans son application actuelle à la société, serait, en arrêtant toute action politique des catholiques, de les livrer, et le monde tout entier, sans défense et sans espérance, à la tyrannie des hommes sans Dieu, représentés aujourd'hui par Nicolas, demain par Robespierre. La conscience ne permet pas davantage de se rendre, à aucun degré, complice d'un pareil crime.

Quel parti donc prendre, diras-tu ? Faire son devoir, quelles qu'en soient les conséquences terrestres, accepter le calice et l'épuiser jusqu'à la lie, se laisser clouer à la croix, essuyer sur cette

croix les mépris, les outrages, les railleries des persécuteurs ; sentir en soi, sans être ébranlé, ce que sentait Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il s'écriait : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous délaissé ? » C'est là le mystère du salut, et il faut, plus ou moins, sous une forme ou sous une autre, qu'il s'accomplisse en tous les élus.

Voici au reste ce qui arrivera très probablement : Rome ne condamnera point la clause qui termine ma lettre, ce serait condamner l'une des plus constantes vérités catholiques. Elle ne l'approuvera point non plus, même en se taisant, ce serait abandonner son système politique du moment. Mais elle tâchera d'imaginer une forme équivoque et insidieuse qu'elle m'ordonnera de souffrir, afin d'avoir un prétexte de me frapper. Je ferai, quant à moi, tout ce qu'elle voudra, pourvu que ce qu'elle voudra n'implique point de ma part aux yeux des chrétiens l'abandon du principe que je ne puis en conscience sacrifier. Voilà ma résolution ; car, quoique je puisse avoir à souffrir des passions des hommes, je ne veux pas mourir apostat du christianisme et de l'humanité.

Maintenant je n'ai pas de paroles pour te peindre combien je suis touché de tout ce que tu me dis de tendre. Ah ! c'est là une grande, une immense

consolation dans mes épreuves, et dont je bénis d'autant plus Dieu que je vois bien devant lui que je ne la méritais pas. Il est possible que plus tard il convienne de faire quelques-uns de ces voyages que tu me proposes, mais à présent ils seraient inopportuns. Il faut attendre le dénouement, et, selon l'apparence, je ne l'attendrai pas désormais longtemps. Ce que je désirerais par-dessus toute chose serait de te revoir. Cependant fais à cet égard ce que tu jugeras le mieux, et ne te gêne en aucune façon. Je ne voudrais te déranger pour rien au monde. Tu sens combien de choses j'aurais encore à te dire, mais on ne peut écrire tout. Je sais que César Plater a reçu tes lettres. Je lui ferai ta commission. Je le vois assez peu. — Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé; et te presse sur mon cœur.

LXVI

Paris, le 29 novembre 1833.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta petite lettre du 25. Voilà Eugène Boré qui me dit avoir eu

connaissance de l'abus de confiance commis par M. Döllinger et lui en avoir même écrit. Il désire qu'en réclamant le manuscrit[1] M. Döllinger ne puisse croire que j'ai été instruit par lui du motif qui ne permet pas de le laisser plus longtemps entre ses mains. En vérité, ce monde-ci n'est qu'une caverne de brigands.

Je t'ai écrit, il y a peu de jours, poste restante à Munich. Ne manque pas de réclamer ma lettre, c'est la réponse à la tienne du 22. Je ne reviendrai pas sur son contenu; il y aurait trop de choses à dire, et nous les dirons de vive voix, car tu n'as certainement rien de mieux à faire que de revenir à Paris sans plus tarder. Il n'est pas douteux que l'inactivité et le silence sont indispensables jusqu'à ce que notre position soit fixée. Quant à cette position en elle-même, tous nos amis et, universellement, tous les hommes sans passions la jugent autrement que toi. Je n'ai rien fait que je ne dusse faire rigoureusement. Je ne te demande pas de m'en croire, mais uniquement de suspendre tes croyances sur ce point, jusqu'à ce que nous

[1] A cette lettre étaient jointes les lignes suivantes :

« Je prie M. Döllinger de vouloir bien remettre à M. le comte de Montalembert le manuscrit que j'avais laissé entre ses mains, à condition qu'il ne serait vu de personne. »

F. de La Mennais.

Paris, le 29 novembre 1833.

nous soyons vus. J'aurais quelque chose de plus à te dire, mais que je ne veux pas confier à une lettre. Calme ton esprit, c'est tout ce que je te demande. Adieu, mon Charles, j'espère t'embrasser dans une quinzaine de jours.

A Monsieur,
Monsieur le Comte Charles de Montalembert,
Poste restante,
Francfort-sur-Mein.

LXVII

Paris, le 13 Décembre 1833.

Je viens, mon Charles bien-aimé, de recevoir ta lettre du 8, écrite de Francfort. Celle-ci te tranquillisera pleinement. Voici en deux mots les faits. Le cardinal Pacca m'a écrit que le Pape exigeait une soumission pure et simple. Hier, je lui ai répondu dans les termes suivants :

« J'ai reçu hier la lettre que Votre Éminence m'a fait « l'honneur de m'écrire le 28 novembre[1]. J'y ai vu avec

[1] V. Cette lettre dans les *Affaires de Rome*, p. 153.

« beaucoup de peine que le Saint-Père ait considéré cer-
« taines expressions de ma déclaration du 5 novembre
« dernier comme une clause restrictive de ma soumission
« à l'Encyclique du 15 août 1832. Jamais cette pensée n'a
« été la mienne. Toutefois, afin de me conformer pleine-
« ment au désir du Souverain Pontife, que vous m'exprimez
« dans votre lettre, j'ai l'honneur de vous envoyer une
« nouvelle déclaration, conçue uniquement dans les termes
« du bref adressé le 5 octobre dernier à Mgr l'évêque de
« Rennes [1]. »

Les motifs qui m'ont déterminé à cette démarche sont tout autres que ceux qui font sur toi tant d'impression. Sur ce point nous n'avons pas d'idées communes.

Lorsque je t'ai engagé à venir à Paris, loin de penser à te faire entrer dans une action politique, je t'en aurais tout au contraire fortement détourné, car je ne t'y crois franchement nullement propre. Mais tu as bien fait d'aller à Munich, et si tu peux y passer l'hiver et bien employer ce temps à l'étude, je ne vois pas réellement ce qu'il y aurait de mieux pour toi. Quant à moi, je renonce aussi

[1] Cette déclaration était ainsi conçue : *Ego infra scriptus, in ipsa verborum forma, qua in Brevi Summi Pontificis Gregorii XVI, dato die* 5 *octobr. ann.* 1833, *continetur, doctrinam Encyclicis ejusdem Pontificis litteris traditam me unicè et absolutè sequi confirmo, nihilque ab illà alienum me aut scripturum esse aut probaturum.*

V. la *Correspondance*, t. II, p. 343 et suivantes.

à la politique pratique, devenue, en ce qui nous concerne, impossible désormais, et à tout sans exception ce qui a rempli ma vie antérieure. J'essaierai, quoique bien tard, à en commencer une nouvelle. Je ne te dirai point mes idées là-dessus, parce que je ne veux associer personne à mes destinées futures, quelles qu'elles soient. Cette raison m'empêcherait d'accepter tes si bonnes et si tendres invitations, lors même qu'elles entreraient dans mes vues d'avenir. Nous nous rejoindrons, j'espère, là-haut, mais nous marcherons par deux voies sur la terre.

Rio m'a écrit de Calais, il flottait entre la crainte et l'espérance au sujet de l'affaire qui le conduit en Angleterre. Je crois, comme lui, qu'il y a des chances pour et contre. M. d'Ault n'est point encore à Paris. M. de Coux et M. Gerbet te disent mille choses affectueuses, et moi, mon Charles bien-aimé, je t'embrasse tendrement.

LXVIII

Paris, le 1er janvier 1834.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 25 décembre. Je regrette vivement de t'avoir affligé, et, quoique je fisse mieux peut-être de continuer à ne te rien dire des motifs qui m'ont déterminé à acquiescer à ce qu'on demandait de moi, je ne me sens pas la force de te laisser croire qu'il soit survenu le moindre affaiblissement dans ma confiance ou mon affection. Voici toute la vérité. J'avais cherché dans ma lettre au Pape à sauver, en le satisfaisant, les principes sur lesquels repose toute la doctrine catholique sur l'autorité, ainsi que les conséquences fatales qui résulteront très certainement de l'abus que Rome fait de la religion pour ce qu'elle se figure être ses intérêts temporels. L'archevêque de Paris le comprit aussi fort bien quand je le lui expliquai, dans plusieurs conférences que nous avons eues ensemble, et j'avais même fait, d'après son avis, un mémoire qu'il s'était

chargé de faire parvenir au Pape, lorsque la lettre du cardinal Pacca du 28 novembre dernier me convainquit pleinement de l'inutilité de cette démarche. L'adhésion illimitée, absolue, qu'on me demandait à un acte qui, de l'aveu de tout le monde, n'a aucun caractère dogmatique, qui n'exprime aucune doctrine nette, précise, à laquelle la foi puisse s'attacher, qui, de plus, renferme beaucoup de choses non susceptibles, par leur nature, d'être des objets de foi, tandis qu'en outre on rejetait une clause énonciative d'un point de tradition constamment proclamé dans l'Église et exprimé dans les termes des ultramontains, et notamment du cardinal Litta, dans ses *Lettres contre les Quatre Articles;* cette adhésion, dis-je, devait répugner invinciblement à ma conscience, car elle impliquait la reconnaissance de l'infaillibilité individuelle du Pape, quelque chose qu'il dît et dans quelque ordre que ce fût, c'est-à-dire la réelle déification de ce même Pape.

Et cependant, si je refusais cette adhésion exigée, cette adhésion incompatible, au moins à mes yeux, avec quelques-uns des principes fondamentaux du catholicisme, nul doute qu'une violente tempête ne s'élevât contre moi, et que je ne fusse désigné au monde comme un rebelle

et un schismatique. Les réflexions que me suggéra cette position étrange me conduisirent à de très grands doutes sur plusieurs points du catholicisme, doutes qui, loin de s'affaiblir, se sont fortifiés depuis. Alors, laissant de côté la question de vérité qui m'avait préoccupé jusqu'à ce moment, je ne vis plus dans cette triste affaire qu'une question de paix à tout prix, et je me résolus à signer non seulement ce que l'on me demandait, mais encore sans exception tout ce que l'on voudrait, fût-ce même la déclaration que le Pape est Dieu, le grand Dieu du ciel et de la terre, et qu'il doit être adoré lui seul. Mais, en même temps, je me décidai à cesser désormais toute fonction sacerdotale : ce que j'ai fait. Tu comprends bien maintenant combien j'avais raison de t'écrire que mes motifs, en accordant ce qui m'était demandé, n'étaient pas ceux que tu supposais, et pourquoi je répugnais à te les expliquer. En somme, je crois que l'Église ne peut rester ce qu'elle est, qu'on n'a jamais distingué nettement ce qu'il y a de divin et d'humain en elle, et que tout se prépare pour sa transformation.

Pendant que ces choses se passaient, occupé de l'état de la France et des maux qui la menacent, je cherchais à y trouver un remède. Ce que j'ai fait

pour cela serait trop long à raconter, et ce n'en est pas d'ailleurs ici le lieu. Tout ce que je peux te dire en ce moment, c'est que j'espère que mes efforts ne seront pas entièrement perdus. Lorsque je t'engageai à revenir à Paris, je n'avais, comme je te l'ai dit, aucun dessein de te faire entrer dans une action politique. Je ne t'y crois pas propre maintenant, parce que tu es bien plus conduit par des impressions qui changent que par des idées invariables ; parce que ta religion a quelque chose d'une superstition féminine, et que, sous ce rapport, on ne pourrait compter d'une manière solide sur ta coopération. Ton caractère a de belles, de nobles et touchantes qualités, mais il a aussi ses faiblesses, et ces faiblesses peuvent se résumer dans une mobilité étonnante, jointe, en ce qui touche les choses religieuses, à une timidité excessive qui va jusqu'à l'anéantissement de la raison. C'est bien pour toi que le Pape est Dieu.

Je reviens à ma position. Tout calculé, j'ai cru que le mieux était de m'en aller en Orient, pour y passer plus ou moins d'années selon les circonstances. Il faut nécessairement ou que je fasse ce voyage, ou que je reste à Paris ; je n'ai le choix qu'entre ces deux partis, et je saurai, je pense, très prochainement auquel des deux je devrai me

déterminer par raison et par goût, ou m'arrêter par nécessité. Lamartine, que j'ai consulté et qui m'engage fort à aller passer quelque temps en Asie, m'a donné à ce sujet les renseignements les plus précieux. C'est Beyrouth, au pied du Liban, que je devrais, m'a-t-il dit, choisir pour séjour. Il ne connaît point de pays comparable à celui-là. On y vit pour presque rien. A une très petite distance de la ville, la campagne est couverte de maisons composées de quatre à cinq pièces, et qui ne coûtent pas plus de 100 francs par an ; mais il n'y a que les quatre murailles. On les meuble comme on veut, ou plutôt comme on peut : une natte, deux matelas, quelques sièges, une table qu'on est obligé de faire faire, voilà déjà tout. Il estime la dépense d'une personne, d'un cheval et de deux domestiques à cent francs par mois. Le cheval en coûterait cent vingt. Deux personnes ne dépenseraient pas beaucoup plus qu'une seule. Je crois cependant que, pour ne pas se tromper, il faudrait compter sur une dépense plus forte que cette évaluation.

Du reste, Lamartine me propose de se charger de mille soins pour moi, d'arrêter mon passage à Marseille, de me faire préparer une maison à Beyrouth, où je trouverais encore des effets

qui lui appartiennent et dont je disposerais. Il ne pense pas que je dusse partir avant le mois de mai. La traversée est de vingt-cinq à trente-cinq jours. J'espère être bientôt à même de prendre une résolution. Si je pars, il est clair que c'est un exil, et un exil qui peut durer longtemps. Tu dois donc concevoir que je ne puis y associer personne, et toi moins qu'un autre, à ton âge, dans ta position, au commencement d'une carrière que la Providence peut encore rendre belle. Seulement, s'il entrait dans tes vues et dans tes désirs de voir ces magnifiques contrées, il me serait doux que tu fisses le voyage avec moi. Tu m'établirais dans mon ermitage, et, après avoir visité le Liban, Jérusalem, tu reviendrais suivre ici le cours naturel de ta vie. Voilà tout ce qui me paraît possible.

Tu ferais, à mon avis, une grande faute d'écrire au Pape, qui ne te demande rien. Garde le silence, c'est tout ce qu'il y a de raisonnable à faire pour toi. Je ferai remettre chez ton portier, avec cette lettre, l'*Histoire du Béarn* en trois volumes que M. de Salinis a trouvée pour M. Döllinger. Ces trois volumes ne coûtent que 5 francs. Je ne sais, grâce à M. Moy, qui n'a pas vu mon manuscrit. Lerminier, avec qui je dînais un de ces derniers jours, l'a eu entre les mains, et son premier mot

fut de m'en faire compliment. Je m'étonne d'une seule chose, c'est qu'on ne l'ait pas fait imprimer; c'eût été plus court. Ne manque pas de dire à Schelling combien je suis touché de ses sentiments pour moi, et avec quelle tendresse mon cœur répond à son amitié. Parle aussi de ma reconnaissance à madame Schlegel et assure Quris de mon souvenir et de mon attachement. J'ai réussi à arranger le séjour de M. Gerbet à Juilly, ce qui me tranquillise sur son avenir. Nous attendons bientôt M. d'Ault. M. de Coux est bien et te dit mille choses affectueuses, ainsi qu'Eugène Boré.

Les questions qui se discutent dans la *Gazette d'Augsbourg* se discutent déjà également en Belgique, et elles seront prochainement agitées d'une manière encore plus sérieuse. J'oubliais de te dire qu'on m'avait écrit de Vienne qu'on y avait reçu des lettres de Berlin, où, tout en faisant ton éloge à plusieurs égards, on se plaignait de la violence de tes propos contre les princes, et que ces propos retombaient sur moi. Je ne saurais trop te recommander de mettre au moins une extrême réserve dans tes relations avec les Polonais. Cela est plus important que tu ne penses. J'ai une espèce de rhume qui fait qu'à peine sais-je ce que j'écris. Réponds-moi le plus tôt possible. — Je

t'embrasse tendrement, mon Charles bien-aimé. Tout à toi de cœur et pour jamais.

LXIX

Paris, le 15 janvier 1834.

Samedi au soir, mon Charles bien-aimé, l'archevêque de Paris vint m'apporter le bref du Pape dont je t'envoie copie[1]. Le lendemain, je reçus la visite du chargé d'affaires Garibaldi. On m'a, du reste, écrit de Rome que la joie qu'on y a eu de ma dernière démarche a été d'autant plus excessive qu'elle était plus inattendue. On ajoute que tout va de mal en pis dans ce pays-là. Les finances, qui sont dans une confusion inextricable, le gouvernement intérieur plus mauvais et la politique extérieure plus servile et plus basse que jamais. Je dis à Garibaldi que ce que j'avais fait, je l'avais fait pour sauver la paix, irrévocablement décidé, d'ail-

[1] Voir cet acte, qui répond à la précédente déclaration de Lamennais, en l'approuvant, dans les *Affaires de Rome*, p. 372 (Paris, Garnier, s. d., in-12).

leurs, à ne m'occuper désormais d'aucune manière de rien de ce qui concerne l'Église et la religion, mais bien résolu à remplir, selon ma conscience et ma raison, mes devoirs envers mon pays, dans toutes les circonstances où je croirais qu'une action quelconque de ma part pourrait lui être utile. Je prévins de plus l'archevêque que j'avais cessé toute fonction ecclésiastique. J'ai revu, depuis, ce dernier. Il m'a reçu à merveille, m'a témoigné beaucoup d'affection, et, en somme, je n'ai jusqu'ici qu'à me louer de lui à tous égards.

Je n'ai pas encore pris de parti et je n'en puis pas même prendre encore sur mon voyage projeté en Orient. D'après ce que m'a dit M. d'Ault, il offre de grandes difficultés. Les premières conditions de la vie matérielle paraissent manquer absolument dans ce pays, si beau d'ailleurs. Il faut, en fait de meubles, y tout porter. Ni pain, ni vin dont puisse faire usage l'Européen le moins difficile. Point de vitres aux fenêtres, rien enfin, mais rien du tout. Je reparlerai à Lamartine pour savoir encore plus exactement à quoi m'en tenir.

La grippe règne à Paris. Sur huit personnes de la maison, six l'ont en ce moment ou l'ont eue ; je ne sais si j'y passerai aussi. Ces sortes d'indispositions ne m'atteignent guère. En revanche, j'ai mes

spasmes et la fièvre toutes les nuits. M. de Coux est bien, M. d'Ault aussi, mais il craint toujours le retour de la goutte. Tous me demandent de tes nouvelles et veulent que je te transmette des amitiés sans nombre et sans fin. Ils ne comprennent pas plus que moi ce que tu fais à Munich. Je suis loin de penser qu'on ne puisse étudier en France au moins aussi bien qu'en Allemagne, et de plus le caractère de l'esprit allemand est ce qu'il y a de moins convenable au tien, déjà porté naturellement au vague. Je ne connais pas un seul Français, ayant séjourné un peu longtemps dans ce pays-là, qui n'en soit revenu irrémédiablement gâté. Tu en connais toi-même assurément assez d'exemples. Enfin, tu feras à cet égard ce qui te semblera bon. Je t'engage seulement à y réfléchir.

Ballanche sort à l'instant de chez moi; il m'apprend que non seulement le manuscrit que j'avais laissé entre les mains de Döllinger a été lu de tout le monde à Munich, mais que chacun en a copié ce qu'il a voulu, que ces copies courent partout et que l'impression n'y donnerait pas une publicité plus grande. Voilà ce qu'on gagne à croire à la probité des hommes.

Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé.

LXX

Paris, le 23 janvier 1834.

J'ai revu Lamartine. Il m'a tranquillisé sur la possibilité de vivre en Syrie et d'y vivre pour peu de chose. Néanmoins, sans que j'aie encore aucun parti pris, je regarde comme plus probable que je renoncerai à ce projet. Dans tous les cas, il ne faudrait pas, à ce qu'il paraît, songer à partir avant la mi-juin. Il y a donc tout le temps d'y penser. Le passage par Marseille, en stipulant, outre la relâche à Chypre, deux autres relâches à Malte et à Rhodes, serait de 1.000 francs pour deux personnes, nourriture comprise. Le voyage par terre à Constantinople, aussi pour deux personnes, coûterait 10.000 francs. Le bateau à vapeur n'est établi qu'entre Semlin et Pesth, et encore ce trajet n'est rien moins qu'assuré. A partir du point où les voitures manquent, on ne peut plus aller qu'à cheval. Il faudrait voyager de la sorte pendant trente jours et dix heures par jour, et recommencer ensuite de la même manière de l'autre côté du Bosphore,

car on ne devrait pas songer à s'embarquer à Constantinople, où l'on ne trouve guère que des navires grecs, à bord desquels la vie n'est rien moins qu'en sûreté. Rien de plus commun chez ces gens-là que de jeter à la mer les passagers ou de les poignarder pour s'emparer de leurs effets. C'est une véritable race de brigands. Je n'ai pas vu César Plater depuis fort longtemps. M. d'Ault hésiterait à faire le voyage d'Orient ; cependant il s'y déciderait peut-être. Il est d'ailleurs assez difficile de s'entendre par lettres sur tout cela comme sur beaucoup d'autres choses, et pour moi je ne vois pas ce qui t'empêcherait de revenir en France, et pourquoi tu t'obstines à rester à Munich.

Tu me parais toujours extrêmement préoccupé du moyen âge, et tu cours le risque d'être bientôt le seul. Prends garde de tomber à cet égard dans une sorte d'engouement qui deviendrait une idée fixe. Le moyen âge fut, comme tous les temps, un mélange de bien et de mal, où le mal dominait. Il faut l'étudier avec la raison plus qu'avec l'imagination, si l'on veut produire autre chose qu'un rêve. Or, la raison ne peut s'empêcher de reconnaître que cette société, qui te séduit tant, était une société profondément barbare, inférieure de tous points à la nôtre, en tout ce qui appartient au

vrai progrès de l'humanité. Que Dieu garde le monde de revoir jamais une époque semblable !

On n'a guère vu de temps pareil à celui que nous avons. Des pluies et des tempêtes interrompues de temps à autre par des jours de printemps, une tempête qui fait croître les blés, pousser les feuilles, épanouir les fleurs. La nature en use avec nous comme les usuriers avec les enfants de famille : elle prête à la jeune année, mais à gros intérêts. Les comptes se régleront au mois de mars et d'avril. Tous, dans la maison, nous avons été plus ou moins atteints d'une espèce de grippe. Elle saisit au passage M. Gerbet, au moment où, après avoir passé ici deux jours, il se préparait à retourner à Juilly. Il a été retenu deux semaines dans sa chambre. Avant-hier il se décida à rejoindre ses nouvelles pénates. Pour moi, j'éprouve encore un peu de mal de gorge, mais ce n'est rien ; je n'ai pas été alité un quart d'heure de plus. Si je renonce au voyage d'Orient, mon projet est, en conservant une chambre à Paris, où je reviendrai de temps à autre, d'en chercher une à la campagne dans une maison où je serai nourri. On m'assure que cela se trouve sans trop de difficultés ni trop de dépenses. Il m'est impossible de rien faire ici, quelques précautions que j'aie prises pour me

mettre à l'abri des importuns. La seule chose qui pùt m'y retenir, ce serait des occupations actives : il est possible qu'elles se présentent, mais il est vraisemblable que non, du moins en ce moment. La Chenaie, que je préférais à tout, m'est interdite. Si je puis seulement jouir de la tombe que je m'y suis choisi, mes vœux seront satisfaits.

Tout le monde me demande de tes nouvelles et s'enquiert de ton retour. Je citerai en particulier Lamartine, Sainte-Beuve, Corcelles; je n'ai point vu Victor Hugo. Il vient de faire paraître des études sur Mirabeau. On dit que, sous le nom de ce grand orateur et de ses adversaires, il se peint lui et les siens. Il est le génie aux prises avec l'esprit. Nous sommes dans le siècle de la vanité et du petit amour-propre, s'il y a un siècle pour cela. — Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé, de tout mon cœur.

LXXI

Paris, 2 février 1834.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 26 janvier, qui m'afflige doublement, et à cause

de l'embarras de tes affaires, et à cause du découragement où tu te laisses aller de plus en plus. Je suis désolé que, dans l'état de gêne momentané où tu te trouves, Eugène Boré ait touché les 500 francs que tu lui as envoyés. Ce sera du moins pour la dernière fois. Quant à l'état de ton âme, il m'effraie par ses conséquences. Souffre que je te le dise, c'est une cruelle méprise et fatale que d'abandonner la direction de ta vie à l'imagination au lieu de la raison. Tu t'en vas t'enfonçant dans le passé, c'est-à-dire dans le vide, d'un mouvement aveugle et désordonné, au lieu de tourner vers l'avenir la proue de ta jeune nacelle. C'est te séparer de l'humanité, c'est faire schisme avec elle, c'est choisir pour demeure la région des ombres et ensevelir l'espérance dans de froids et stériles souvenirs que nul souffle d'homme ne ranimera jamais. Car la vie toujours plus belle, toujours plus puissante, se développe comme la vague de l'Océan et ne rétrograde point. Mais il faudrait causer de ceci, on ne peut s'expliquer par lettre.

Il y a une intrigue pour m'attirer à Rome où l'on m'aurait fait une position supposée de mon goût. Je crois avoir coupé court à tous ces projets en contradiction directe avec mes vues et avec mes idées. Une lettre que j'ai reçue dernièrement

de Mac-Carthy m'apprend que les Jésuites ainsi que Lambruschini sont de plus en plus acharnés contre moi. Peu m'importe désormais. Je me sens tout à fait à l'abri, sinon de leur haine, du moins de leurs atteintes. Du reste, les choses vont de mal en pis dans ce pays-là. C'est ce qu'on devait attendre.

J'ai eu, la semaine dernière, une assez forte attaque de ma maladie spasmodique. Je ne puis, en cet état de santé, songer à aucun voyage. J'ai donc renoncé à celui d'Orient. Cette résolution prise, j'ai cherché près de Paris une petite retraite à la campagne ; mais, d'après les informations que j'ai pu me procurer, je vois qu'il me sera presque impossible de trouver ce qui me conviendrait. En conséquence, il est probable que je prendrai le parti de retourner à La Chenaie, en conservant ici un pied-à-terre qui me permette d'y revenir sitôt que les circonstances paraîtront m'y rappeler. Dans tous les cas, je ne partirai qu'en avril, au plus tôt.

J'ai revu hier l'archevêque, qui a souffert horriblement d'un rhumatisme dans les reins. Je suis de plus en plus content de lui. Il est impossible de témoigner plus d'intérêt et d'affection qu'il ne m'en montre. Il ne songe qu'à ce qui pourrait m'être agréable et m'offre tout ce qui dépend de

lui, non seulement comme archevêque, mais comme homme. J'en suis d'autant plus touché que je ne lui dissimule rien de ce qui me concerne. Il a entièrement gagné ma confiance, et ce n'était pas chose facile. Que Dieu lui rende tout ce qu'il fait pour moi ! Il voudrait que je fusse ce que Léon XII voulait me faire[1]. Je lui ai déclaré franchement que cela ne serait possible en aucune façon.

Quand tu écriras aux Ankwitz, remercie-les de ma part de leur bon et aimable souvenir. Je vois très peu César Plater, ou plutôt presque point. J'ai eu, il y a peu de jours, la visite de Mickiewicz qui reviendra. Je l'ai trouvé fort bien de toute manière. Je ne sais pas exactement l'adresse de M. d'Ault. Je te l'enverrai dans ma première lettre.

Je ne puis te cacher que la solitude physique et morale où tu te confines volontairement me peine et m'inquiète. Tu as besoin plus que personne de quelqu'un à qui tu puisses t'ouvrir et qui sache t'entendre. Je te proposerais La Chenaie, si je n'y voyais un obstacle, non pas pour moi, mais pour toi, dans ma position personnelle, que je ne veux ni ne puis changer. Sans cela nul séjour ne te

[1] Léon XII avait eu l'intention de donner la pourpre à Lamennais. — V. *Notes et Souvenirs*, en tête de la *Correspondance*, t. I, p. 53.

conviendrait mieux dans tes dispositions présentes, car les livres ne t'y manqueraient pas, et, pour te distraire, tu pourrais avoir un cheval qui te procurerait pendant l'été un exercice agréable et sain. Enfin vois. Fais à Rio mes compliments sur son mariage un peu romantique. J'oubliais de te dire que La Chenaie t'offrirait de grands avantages sous le rapport économique. Tes affaires, pendant ce temps-là, s'arrangeraient. Réponds-moi à ce sujet, si tu le peux, d'une manière positive. — Je t'embrasse de cœur, mon Charles bien-aimé.

LXXII

Paris, 19 février 1834.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 11 février, pleine de tendresse, comme toutes les autres, et qui pourtant m'afflige, parce que je te vois dans une disposition d'esprit dont je voudrais pour tout au monde que tu sortisses le plus tôt possible, et qui, je le crains bien, ira s'aggravant aussi longtemps que tu continueras de vivre à l'étranger. Voilà pourquoi je désirerais tant que tu

revinsses en France. Les choses que ton imagination grossit démesurément disparaîtraient comme une vapeur. Il n'y est plus question de tout ce qui t'occupe. Personne n'y pense ; c'est pour le public une anecdote de l'histoire ancienne. S'il m'était permis de parler de moi, j'ai été sûrement plus compromis, plus violemment heurté qu'aucun autre ; eh bien ! je puis t'assurer que, loin d'éprouver cette douleur dont tu me plains, jamais je ne me sentis plus à l'aise intérieurement, plus libre et plus satisfait, à tout prendre, de ma situation. Les hommes intelligents ont tout compris, et qu'importent les autres ? Ma conduite a été approuvée de ceux mêmes dont les croyances ressemblent le moins aux miennes, et ils ne me croient pas plus liés pour le présent et pour l'avenir que je ne crois l'être moi-même. Ainsi qu'il m'est arrivé toujours, en très peu d'années, les esprits en seront où nous étions il y a trois ans ; il s'est opéré déjà, à cet égard, des progrès immenses. Le Pape lui-même revient, mais trop tard, à quelques-unes au moins de nos idées politiques, notamment sur la Pologne. Tout cela fait que je me désole de cette espèce d'opiniâtreté que tu mets à t'ensevelir dans les premiers sentiments qui t'ont affecté. C'est l'effet de la solitude, du défaut de communication

avec les personnes mieux placées pour apprécier exactement les choses. Il ne s'agit pas de rien entreprendre ; le moment n'en est pas venu ; mais il s'agit de guérir ton esprit préoccupé et ton pauvre cœur malade à la fois de deux blessures. J'irais te rejoindre et je te suivrais partout où tu voudrais aller, si je ne regardais comme un devoir pour moi d'achever l'ouvrage que j'ai commencé, et que je ne puis finir qu'à La Chenaie. Voilà pourquoi je me suis décidé à y retourner après Pâques.

Il me semble que je vois une infinité de choses plus clairement. Ma pensée se fixe avec une force et une joie que je ne puis exprimer, sur les grandes lois du monde, et cette contemplation la ravit. Par malheur, je ne sens que trop mon impuissance à reproduire dans le langage humain la vive impression que j'en reçois. Les formes du discours, l'enchaînement logique obligé, voilent la lumière de l'intuition en même temps qu'elles en brisent l'unité magnifique. Que d'idées ne naissent que pour mourir dans l'esprit qu'elles éclairent comme un reflet de la science divine, de la vérité infinie ! Mais tel est notre destin sur la terre. Encore une fois, n'était ce travail qui se présente à moi comme une sorte de mission, je te dirais : « Partout où tu seras, j'y serai aussi ;

car, que me reste-t-il en ce monde, si ce n'est toi ? Ta vie est ma vie ; ce sont deux flammes qui se penchent pour se rencontrer, et aspirent l'une vers l'autre à travers l'espace. »

Je ferai tout ce qui te plaira relativement à la somme annuelle que tu veux me destiner. Tu pourras donc continuer à adresser le mandat à Eugène Boré avec qui je m'entendrai. Je ne savais pas qu'Albert de la Ferronnays se mariât ; transmets-lui, à cette occasion, mes souvenirs et mes vœux[1]. Je viens de recevoir la visite du colonel Krajewski qui me charge de te faire mille amitiés de sa part. Son séjour est fixé à Orléans. Quant à ton projet de t'établir en Bretagne, c'est encore une de ces choses dont il faudrait causer. Heureusement rien ne presse. Tous nos amis veulent que je te parle d'eux, tous te regrettent, tous te désirent. Quel dommage que tu ne puisses venir passer deux ans avec moi ! Après cela, nous voyagerions tant que cela te plairait. Cependant je conçois que tu souhaites profiter des ressources particulières qu'offre l'Allemagne pour le genre d'études que tu as choisi. En tout et partout il y a le pour et le contre. Tu as dû recevoir une lettre de Mac-Carthy. Il a

[1] Albert de la Ferronnays épousait ,comme on le sait, Mlle d'Alopéus.

aussi ses peines, et bien vives. Je suis toujours on ne peut pas mieux avec l'archevêque que je vois de temps en temps. Du reste, il faudrait des volumes pour te dire tout et te tout raconter. Que ne donnerais-je pas pour passer avec toi trois jours seulement ! La santé de M. d'Ault n'est pas très bonne ; il a le projet d'aller passer quelque temps chez M. d'Albertas et puis d'essayer des eaux de Barèges. — Adieu, mon Charles bien-aimé, je te presse sur mon cœur.

LXXIII

Paris, 19 mars 1834.

De deux choses l'une, mon Charles, ou tu as une pensée que tu ne me dis pas, ou c'est en toi une volonté fixe de te faire idéalement une position qui, en réalité, n'est nullement la tienne. Dans le premier cas, je respecte ton secret ; dans le second, je te plains de la direction qu'a prise ton esprit ; et, en toute hypothèse, je cesserai désormais de te fatiguer d'observations inutiles. Le

temps fera peut-être ce que je ne puis faire moi-même. Ce m'est du moins une consolation de savoir que tu t'occupes. Quel que soit le genre de tes recherches, elles te serviront toujours. L'essentiel est d'acquérir, afin de pouvoir dépenser plus tard.

Je partirai pour la Bretagne dans quinze ou vingt jours. Il me tarde d'y retrouver la tranquillité des champs et cette libre et pleine disposition de moi-même que je préfère à tout. J'espère en jouir pendant les deux ou trois années qui me sont nécessaires pour achever mon travail de philosophie. Pendant ce temps-là l'horrible despotisme qui pèse sur la France s'usera ; car il est condamné à se tuer vite. Je n'ai jamais vu de gouvernement plus enivré de lui-même et plus brutalement fasciné. On dirait un spectre couvant la mort sous ses larges ailes de chauve-souris, dans un noir et infect égout. Je suis bien fâché pour Schelling qu'un morceau de papier et un bout de ruban lui fassent admirer cela. A quoi sert donc la philosophie ? A propos de philosophie, voici ce que Mac-Carthy m'écrivait le 4 mars : « Vous ne me parlez point de votre philosophie, à laquelle je m'intéresse d'autant plus que je crois voir chaque jour, dans l'horizon intellectuel

de l'Europe, plus de signes avant-coureurs de son approche qui me montrent combien cet ordre d'idées fermente dans les esprits et me font souhaiter que vous hâtiez, autant que possible, son entier développement. A Munich surtout, il est étonnant combien la science et la philosophie se façonnent d'après votre modèle. J'ai eu dernièrement l'occasion de parcourir plusieurs ouvrages nouvellement publiés en Allemagne qui, prenant pour base de leurs spéculations philosophiques des principes semblables à ceux que vous avez si admirablement posés, arrivent presque au même résultat non seulement dans la philosophie, mais dans la morale et la politique même. » — J'ai malheureusement tout lieu de penser que cette étonnante concordance de principes est le résultat de l'odieux abus de confiance dont j'ai été la victime. Maintenant ce que je souhaiterais, c'est que tu visses s'il n'y aurait pas quelque moyen de constater le fait même de la communication de mon manuscrit à Munich, afin qu'un jour, lorsque mon ouvrage paraîtra, on ne puisse, après m'avoir pillé, m'accuser encore de plagiat. Je confie à ton amitié cette affaire importante pour moi.

Tommaseo est ici depuis trois semaines. Quant à Rio, il m'a écrit de Londres, ou plutôt de Lla-

narth-Court, le 1er février, m'annonçant sa prochaine arrivée à Paris, ce qui fait que je ne lui ai point répondu. Depuis, je n'en ai plus entendu parler, et je partirai probablement sans le voir, ce dont je suis d'autant plus fâché qu'il paraissait s'être mis dans la tête qu'une fort bonne lettre, qu'il m'avait précédemment écrite de Calais, avait dû me peiner, je ne sais pas pourquoi. Je n'ai point de relations avec M. Combalot. Il prêche le carême à Saint-Eustache. J'ai parlé de toi aux personnes que tu m'as nommées. Elles me demandent, ainsi que beaucoup d'autres, sans cesse de tes nouvelles. M. d'Ault est à la campagne. Je l'attends pour faire avec lui le voyage de Saint-Germain, où j'ai promis d'aller voir, avant mon départ, une pauvre femme malade.

T'ai-je dit qu'il y a quelque temps quelqu'un racontait devant un de mes amis, chez Mme de Rauzan, qu'il venait de recevoir une lettre de Rome. La personne qui l'avait écrite sortait au moment même de chez un cardinal qui lui avait dit qu'on se repentait fort de m'avoir traité avec si peu de ménagements. La même personne ajoutait qu'à Rome tout le monde savait maintenant que toute cette affaire avait été une chose de pure diplomatie, et qu'on citait à cette

occasion ce mot assez remarquable de l'ambassadeur de Russie : « M. de Lamennais a voulu refaire du catholicisme une puissance; nous ne le souffrirons jamais. » — Eh bien, franchement, je suis bien aise qu'il ne l'ait pas souffert. La solution n'était pas là. Le succès n'était pas douteux, si les hommes du catholicisme avaient seulement consenti à rester neutres; mais on n'aurait créé qu'une puissance passagère qui aurait momentanément détourné le genre humain de ses voies, un phénomène brillant, analogue à quelques égards à celui qu'offrira Bonaparte dans l'histoire. Dieu ne l'a pas permis, et il a eu raison. Il veut avoir un autre avenir plus digne de lui et de l'humanité, plus en harmonie avec l'âge où maintenant elle est parvenue. — Tu vois combien je suis loin du découragement auquel tu te laisses aller. Ce qui t'abat ranime et agrandit mes espérances; et sur ce, mon bien-aimé Charles, je t'embrasse tendrement.

LXXIV

Paris, le 23 mars 1834.

Je t'écrivis il y a peu de jours par la voie ordinaire. Je profite aujourd'hui d'une occasion sûre qui se présente, pour te dire ce que je n'aurais pas voulu te mander par la poste, que je me suis décidé à faire imprimer les *Paroles d'un Croyant*. Ce petit ouvrage paraîtra dans une vingtaine de jours sans nom d'auteur. J'en ai retranché seulement le passage qui regarde Grégoire XVI. On mettra des points à la place. En voyant tout ce qui se fait en France et en Europe, en prévoyant tout ce qui s'y fera bientôt, j'ai cru que le silence serait de ma part presque aussi infâme qu'une adhésion formelle à ce système exécrable. J'ai voulu hautement protester pour sauver ma conscience et mon honneur. Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu.

M. de Corcelles vint me voir hier au soir. Il m'apprit qu'un professeur de Leipzig, nommé Fleck, qu'il m'avait présenté précédemment, lui

avait dit qu'on s'occupait beaucoup de ma philosophie en Allemagne, ce qui confirme les conjectures que j'avais tirées de la lettre de Mac-Carthy. Je ne crois pas qu'on ait jamais abusé plus indignement de la confiance d'un honnête homme. Je suis né pour être en tout genre la victime de misérables qui, sous le masque de la religion, se jouent de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre.

Rio est à Paris ; je ne l'ai pas vu encore, mais je sais qu'il s'imagine toujours m'avoir blessé dans une de ses lettres, et cela parce que, ne sachant où le prendre, je ne lui ai point répondu. Étant depuis une semaine retenu dans ma chambre par un mal au pied, je vais faire prier M. Cornudet de l'engager à me venir voir, afin que je me plaigne de lui à lui-même. Combien je regrette que tu ne te sois pas trouvé ici avec lui ! Désormais il n'est guère probable que nous nous revoyons avant plusieurs années, et les années maintenant sont des siècles. Enfin, tu as fait ce qui t'a semblé le mieux.

Tout à toi, mon Charles, et de tout cœur.

A Monsieur,

Monsieur le Comte Ch. de Montalembert,

à Munich.

LXXV

Paris, 4 avril 1834.

Je veux, mon Charles bien-aimé, t'écrire encore une fois avant de partir de Paris. C'est le 9 que je dois me mettre en route, et deux jours après je me retrouverai dans ma chère solitude. Je souhaite que les hommes et les événements m'y laissent en paix deux ou trois ans, car j'aurai besoin de ce temps-là pour finir mon ouvrage. Comme j'ai le dessein de vivre seul, ma dépense sera très médiocre. Je t'engage donc à ne plus rien m'envoyer désormais. Si j'éprouvais de la gêne, je t'en avertirais. Ainsi aie l'esprit en repos là-dessus.

Rio part aujourd'hui avec sa femme pour l'Italie. Ils prennent la route de Lyon, Marseille, Nice, etc. Puisque tu es décidé à ne pas revenir en France, je voudrais, au lieu d'errer seul en Allemagne ou ailleurs, que tu les rejoignisses en Italie. Tes amis sont très affligés et même inquiets de l'état de ton esprit. Je dois te le redire, il y a plus d'orgueil que tu ne crois peut-être dans cette

espèce d'obstination à nourrir ta douleur, à l'exciter, à la conserver, comme une sorte de preuve interne d'une puissance supérieure à celle des âmes communes. Sois-en sûr, cela n'est pas bon et ne saurait produire rien de bon. La Providence a des lois plus douces et qu'on n'enfreint pas impunément. Elle a voulu que l'homme employât sa force à lutter contre les maux de la vie, non à les aggraver, et si elle a des baumes pour les blessures que nous font des mains étrangères, elle n'en a point pour celles qu'on se fait volontairement. De quoi pourrait se plaindre celui qui, par je ne sais quel attrait effrayant de la souffrance, déchire le bandage divin? En vérité, je ne conçois pas ce mélange inexplicable de piété et de passion qui forme ton état présent. Prends garde de te tromper également sur l'une et sur l'autre, prends garde de confondre des égarements d'imagination avec ces sentiments vrais qui seuls ont une racine naturelle dans l'âme. La route où tu marches conduit au repentir. Le temps vaincra ta volonté. Malgré toi il calmera les tempêtes intérieures que tu t'efforces de soulever, et, en contemplant alors les tristes effets de leur passage, tu regretteras, et Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard, les années perdues dans ce travail fiévreux et stérile

de l'âme, qui la dessèche, l'épuise, et ne profite qu'à la mort.

Je ne saurais te parler d'autre chose aujourd'hui. Peut-être cette lettre t'affligera-t-elle, mais j'aurais manqué à mon devoir, si, dans une circonstance aussi importante pour toi, je ne t'avais pas dit tout ce que je pense, je ne t'avais pas montré tout ce qu'il y a d'inquiétude et de douleur à ton sujet au fond de mon cœur. Maintenant il ne me reste qu'à prier Dieu de te donner et lumière et force. C'est, mon Charles bien-aimé, ce que je ne cesserai de lui demander avec l'insistance qu'inspire le plus tendre amour de père.

LXXVI

La Chenaie, le 18 avril 1834.

Éloignés l'un de l'autre comme nous le sommes, mon Charles bien-aimé, après tant d'événements divers dont les circonstances ne te sont pas, à beaucoup près, bien connues, il est de fait impossible que nous nous entendions; et c'est en partie pour cela que j'aurais vivement désiré que tu eusses voulu faire un voyage en France, si court

d'ailleurs qu'il eût été. Voilà tes deux lettres du 4 et du 8. J'y retrouve avec joie les sentiments qui me sont si chers, et que je te rends au fond de mon cœur avec une tendresse que rien n'affaiblira jamais. C'est certes une grande consolation. Mais, quant à nos idées, elles sont bien différentes, et je ne puis pas même t'expliquer en quoi elles diffèrent, parce qu'il faudrait, pour me faire comprendre, un volume entier.

Tu me parles toujours du jugement des hommes, de ce qu'ils penseront de moi dans telle et telle hypothèse, et c'est au monde ce qui m'occupe le moins. Je ne crains pas plus leur blâme que je ne souhaite leur approbation. Pourvu que j'aie la conscience d'avoir accompli mon devoir, tout le reste m'est à peu près indifférent.

Or, je crois que mon devoir est de servir la cause du genre humain. Tu te figures qu'elle est liée à celle du catholicisme, de la manière dont nous le concevions, il y a quelques années, et ne pouvant, ne devant pas continuer l'action commencée ailleurs, tu en conclus très justement qu'il faut attendre d'autres conjonctures et rester en repos jusqu'à ce qu'elles arrivent. Ma conclusion à moi est toute contraire, parce que mon opinion est opposée. Je suis convaincu profondément que

l'avenir ne sera pas tel que tu te l'imagines, que ce que nous avons fait était bon, mais qu'il est bon aussi que le succès n'ait pas répondu à nos désirs, et que Dieu accomplira par d'autres voies les destinées futures du monde.

J'admets pour un moment que je me trompe en cela ; toujours est-il que je ne puis agir que d'après mes croyances sincères, et quelle assurance as-tu plus que moi de ne pas te tromper ? Je remarque de plus que tes pensées sont peu d'accord entre elles. Tu reconnais qu'en se soumettant à l'autorité spirituelle de Rome on doit quelquefois et aujourd'hui surtout se séparer de sa politique. Puis tu m'accuses de contradiction, précisément parce qu'ayant fait un acte de soumission sur le premier point je ne veux pas l'étendre jusqu'au second, ni laisser croire que je l'y étende. Car enfin, dans le petit écrit dont il serait après tout trop tard pour arrêter la publication, de quoi s'agit-il? De pure politique. A Rome même on sait parfaitement que je me suis à cet égard réservé ma liberté. Sans doute, on y sera choqué de cette réserve ; mais est-ce une raison pour sacrifier ma conscience à leurs intérêts ? Certainement, jamais je ne te demanderai rien qui répugne à la tienne. Suivons donc chacun ce que la nôtre nous dicte, d'après

les points de vue différents sous lesquels les choses nous apparaissent. Lorsque nous nous reverrons un jour, nous nous écouterons mutuellement ; et alors nous saurons au moins bien positivement en quoi nos pensées diffèrent et en quoi elles s'accordent.

Les derniers événements de Lyon et de Paris auront pour effet d'affermir pour une ou deux années de plus le gouvernement. Il avait évidemment tant d'intérêt à susciter ces troubles qu'il est difficile de se persuader qu'il soit étranger à ces folles tentatives. Le machiavélisme le plus odieux ayant jusqu'ici réglé sa conduite, il n'est point de soupçons qu'on n'ait le droit de se permettre à son égard. Nous allons tomber sous un despotisme sans exemple en France depuis cinquante ans, mais qui s'usera par son excès même. Adieu la presse, adieu le jury; tout sera attaqué, dévoré. Puis viendra le jour de la justice, et heureux ceux qui le verront ! Pour moi, retiré dans la solitude, je vais y travailler à mon ouvrage philosophique. La partie qui concerne les sciences est celle qui m'occupera d'abord. J'ai apporté les livres qui m'étaient nécessaires pour cela. J'oubliais de te dire que j'ai vu Pagès chez Lamartine et que j'en ai été très content. M. de Coux se marie à la

veuve de M. Blount, née Mancini. Toutes les convenances d'âge, de condition, de caractère et de fortune se rencontrent dans ce mariage que Dieu, je l'espère, bénira. Celui de Rio m'a paru aussi devoir être très heureux. Sa femme n'est pas jolie, mais elle m'a semblé une personne excellente. J'ai fait la connaissance de Liszt, qui m'a plu beaucoup. Ce jeune homme est plein d'âme; il viendra cet été avec d'Ortigues passer quelque temps ici. Il est possible qu'Eugène Boré aille à Venise, dans le mois de juillet, pour étudier l'arménien chez les Mékhitaristes. Je voudrais qu'il t'y trouvât. Ne m'envoie pas désormais d'argent. Seul ici, j'espère me suffire. Si j'ai besoin de quelque chose, je te le dirai franchement. Dans le cas où Rio te ramènerait cet automne, je compte sur une visite de toi. Que je t'embrasserai de bon cœur!

Adieu, mon Charles bien-aimé.

LXXVII

La Chenaie, le 12 mai 1834.

Quoique tu ne me donnes aucun signe de vie, je ne veux cependant pas être plus longtemps

sans t'écrire. Si ma lettre était importune, tu en serais quitte pour ne pas la lire et la laisser là. Pouvant à peine te parler de toi, puisque je ne sais pas même le lieu où tu es maintenant, ni ce que tu fais, ni ce que tu projettes, j'en serai réduit à t'entretenir presqu'uniquement de ce qui me concerne, chose fort ennuyeuse pour tous deux.

Mon livre a paru. Traité avec faveur par tous les journaux, même par *la Quotidienne*, il n'a jusqu'ici été attaqué que par M. l'abbé Lacordaire, dans une feuille intitulée *l'Univers Religieux*, que dirige, dit-on, M. Bailly. D'Alzon me mande de Rome des choses fort curieuses, mais qui se devinent presque, parce que ce n'est guère que la continuation de ce qu'on sait déjà. Il paraît que les Jésuites s'y rendent de plus en plus odieux à tout le monde, et que tout le monde croit et dit qu'un autre Clément XIV ne tardera pas à en débarrasser la chrétienté. A propos de Rome, qui penses-tu que Mac-Carthy y ait rencontré à Saint-Pierre, le Jeudi saint? — M. d'Ault, que ses amis croyaient retenu par la goutte dans une campagne près de Paris. Il était sur le point de partir pour Naples. De là où ira-t-il? Je l'ignore; tout est mystère aujourd'hui. Je t'ai mandé le mariage de M. de Coux. Il serait possible qu'il acceptât une place de professeur d'économie politique

qu'on lui offre dans l'Université que les catholiques belges s'occupent de fonder à Louvain et qui doit ouvrir l'automne prochain. Ils ont, à ce qu'il paraît, recueilli déjà deux millions pour cette œuvre. Les professeurs auront 15.000 francs de traitement. Il est assez probable qu'on donnera aussi une chaire à M. Gerbet, à qui j'ai lieu de croire que cette position plairait plus que toute autre. Du moins s'est-il arrangé pour écarter quelques obstacles qu'il aurait pu rencontrer peut-être. Je souhaite qu'il réussisse et soit heureux. Rio ne m'a pas encore écrit, mais cela ne me surprend pas. Nous étions convenus qu'il ne le ferait que lorsqu'il se présenterait quelque occasion particulière. Or, elles sont assez rares en Italie. Il n'est pas sûr encore qu'Eugène Boré aille à Venise aux vacances. Cela dépendra de savoir si le professeur d'arménien qu'il devait suppléer fera ou ne fera pas le voyage d'Orient qu'il projetait. Tout est convenu et parachevé avec l'administration ; mais ce pauvre homme est d'une inconstance qui n'a pas d'égale dans ses résolutions. Il veut et ne veut pas, et puis veut encore, et après ne veut plus, et tous ces changements sont l'affaire d'un jour. Son esprit est un pendule qui oscille dans une boîte vide.

Élie de Kertanguy viendra me retrouver vers la fin de juillet, et passera avec moi deux ou trois mois. Peut-être aurai-je aussi quelques autres visites plus courtes. En attendant, je vis seul, et je crains qu'une longue expérience des hommes ne finisse par me persuader que c'est ce qu'il y a de mieux. Les natures les plus sympathiques ne sont pas celles à qui la société convient le plus ; tôt ou tard elles en souffrent trop. En ce moment je m'occupe des sciences physiques, chimiques, physiologiques, etc. ; elles n'ont pour moi qu'un médiocre attrait ; toutefois, comme elles me sont indispensables, il faut bien que j'en prenne mon parti, d'autres lectures me distraient, et le temps passe. Il passe même si vite que je m'en effraierais, si je le comptais pour quelque chose. Heureusement il produit sur moi l'effet d'une illusion dont on a conscience. A travers ce voile translucide, j'aperçois, bien qu'obscurément, la réalité, et c'est vers elle que mon âme se porte. Je ne comprends en aucune façon l'attachement à cette vie si troublée, si triste, si vaine, et qu'on n'aspire pas de tous ses vœux à une existence plus complète et plus calme. Quand le soleil se lève, les hommes se réjouissent ; ils s'attristent quand il se couche ; mais s'il ne se couchait point, il ne

se lèverait jamais ; c'est pourquoi je me complais dans mon déclin avec je ne sais quelle volupté mélancolique et douce. D'ailleurs, on n'est juste et bienveillant qu'envers ceux qui ne sont plus. L'équité sur la terre et l'amour même n'habitent guère que les tombeaux. Je ne saurais te dire combien je trouve de paix dans ma pauvre petite demeure. Le silence seul est un si grand bien ! On n'entend ici que le chant des oiseaux qui foisonnent dans nos bois, le cri des grillons, l'aboiement des chiens qui, le soir, se répondent d'une ferme à l'autre, quelquefois le son d'une cloche lointaine. Tous ces bruits-là sont comme la voix de notre bonne mère nature qui nous endort doucement sur son sein.

Adieu, voilà trop de propos des champs. Je ne sais ce que je te suis, mais tu seras toujours mon enfant bien-aimé.

LXXVIII

La Chenaie, le 16 mai 1834.

Ta lettre du 2 mai a fait à mon cœur plus de bien que je ne puis te l'exprimer, mon Charles.

Elle m'assure de nouveau de ton affection, et ton affection m'est si chère, si douce, si nécessaire à ma pauvre âme froissée et brisée de tant de côtés! La tienne n'est pas moins souffrante; tu as commencé de bonne heure à boire dans la coupe amère de la vie; mais ce breuvage, qui tue les âmes débiles, fortifie les âmes fortes; et c'est pourquoi j'espère de toi quelque chose de beau et de noble et de grand dans l'avenir. Ce qui m'effrayait et me peinait le plus, c'étaient les dispositions intérieures que je te supposais. Heureusement je me trompais, cela me console. Mon plus vif désir eût été de te revoir, de te presser sur mon cœur, d'essayer de guérir le tien, d'y verser du moins un peu de ce baume d'amour inaltérable et pur qui cicatrise les plaies et charme les douleurs. Cependant je ne blâme point le parti auquel tu t'arrêtes, de voyager encore quelque temps. Peut-être, en effet, le mouvement, la distraction des lieux, l'étourdissement même du voyage, te seront-ils en ce moment meilleurs que toute autre chose. Pour moi, j'ai le contraire de cela : une solitude profonde et la monotone uniformité des jours qui se succèdent comme les gouttes d'eau qui tombent d'un toit. En somme, pourtant, cette vie languissante me paraît préfé-

rable au tumulte de Paris. Ma santé s'en accommode assez bien. Je lis, j'écris et je me promène, je rêve et je trouve ainsi aisément le bout de la journée.

Revenons à toi. Je crois que tu te trompes au sujet de Rio. Nous avons naturellement beaucoup parlé de toi, et je n'ai aperçu en lui aucun changement à ton égard. Les légers nuages qui, un moment, ont pu naître entre vous se dissiperont, je n'en doute point, à votre première entrevue. Il a le cœur excellent, et, après d'aussi longues et si intimes liaisons, vous ne pouvez jamais devenir indifférents l'un de l'autre. Il me tarde donc que vous vous revoyiez, ce qui aura lieu apparemment vers l'automne en Italie.

Parlons à présent de mon livre. Un exemplaire en a été remis chez toi, rue Cassette. Je pense que Cornudet te l'aura fait passer. Je n'aurais pas osé le confier directement à la poste. Le succès a dépassé tout ce qu'on devait prévoir et tout ce qu'on pouvait désirer. Sainte-Beuve a donné un fort bel article dans la *Revue des Deux Mondes*. *La Quotidienne* a été très bien, beaucoup mieux sans comparaison que je n'avais le droit de l'attendre. J'ai à me louer aussi du *National* et de plusieurs autres journaux. *Le Bon Sens*, quoique en me

jugeant peu exactement sous quelques rapports, m'a prodigué l'éloge. Je passe, pour abréger, les témoignages de sympathie que j'ai reçus directement. Des libraires m'ont écrit pour me demander à faire des éditions de mon ouvrage à bas prix pour le peuple. Voici d'autres détails que j'extrais de mes lettres :

« Votre livre a un succès tel qu'aucun ouvrage n'en a eu depuis longtemps. On le voit à tous les cabinets de lecture. Il en est qui en ont jusqu'à trois exemplaires. Pendant quelques jours, près de l'Odéon, on payait tant par heure pour le lire ; il y avait queue. Le frère de l'abbé Martin passait l'autre jour dans le jardin du Luxembourg près d'un groupe de jeunes gens qui en écoutaient avec enthousiasme une lecture publique. Avant-hier, en revenant de la rue des Fossés-Saint-Germain à la rue de Vaugirard, j'en ai compté vingt exemplaires entre les mains des jeunes gens. — Il a été question de vous poursuivre. Les journaux en ont parlé, mais avec inexactitude. Il est vrai que la question a été débattue au Conseil des Ministres ; mais tous, à l'exception d'un seul, ont été d'avis de ne pas poursuivre. — Je vous envoie les principaux articles relatifs à votre ouvrage. Vous verrez une discussion curieuse entre *la Quotidienne* et *le Constitutionnel*. Aujourd'hui *le Constitutionnel* a encore une réplique, mais elle est si bête que ce n'est pas la peine de vous l'envoyer. Il n'y est question que de Jésuites. La *Gazette de France* a dit que, depuis que vous aviez abandonné les bonnes doctrines, tout votre talent vous avait quitté. *Le Rénovateur* a eu un article de M. Laurentie que je n'ai pas lu. Il était, m'a-t-on dit, assez malveillant. L'auteur du premier article de *la Quotidienne* est

M. Laforêt. La *Revue de Paris* a donné de longues citations, accompagnées de quelques réflexions très bienveillantes, qu'elle termine ainsi : « On reproche à M. de Lamennais d'être républicain ; plût à Dieu que tous les prêtres fussent républicains comme M. de Lamennais, et que tous les républicains fussent religieux comme lui ! » *Le Figaro* vous a attaqué dans un article très plat. *L'Univers religieux* a publié deux articles dégoûtants, dans l'un desquels il lui prend envie, dit-il, de vous comparer au diable du tableau de Paulin Guérin. Interrogé par M. Lafayolle sur le motif qui l'avait porté à imprimer de pareils articles, M. Migne a répondu que c'était pour son journal une affaire d'existence, que sans cela ses abonnés l'auraient abandonné. Il a dit la même chose à Montazet. Picot a été plus modéré. Vous verrez l'article de Lacordaire dans *l'Univers religieux*. Il est assez insignifiant et n'a pas produit l'effet qu'il en attendait peut-être... L'essentiel, c'est de vous faire dans l'ordre politique, dans l'ordre temporel, une position libre, indépendante, où rien ne puisse vous entraver, ni interdit, ni excommunication, et vous y parviendrez. Cette première publication est déjà un pas immense, car elle est en politique tout ce qu'il y a de plus démocratique, et en religion elle est inattaquable, et c'est ce qui désole bon nombre de vos ennemis. »

Autre lettre :

« Je n'entrerai dans aucun détail sur le succès de votre ouvrage, il est prodigieux. Au moment où l'on vous croyait disparu de la scène, vous y reparaissez avec un nouvel éclat. Ceux qui n'avaient connu que le théologien, le philosophe, sont tout étonnés d'y voir aussi le publiciste, parlant une langue nouvelle, sublime et sainte, d'une intelligence facile pour le peuple, lors même que vous traitez les ques-

tions les plus élevées. Vos lecteurs se divisent en deux classes bien tranchées. Les uns, et ce sont de beaucoup les plus nombreux, sont pleins d'enthousiasme et de sympathie pour cette théorie sociale si belle et si généreuse. Les autres vous admirent, mais en tremblant. « Ce que M. de Lamennais nous dit est vrai, disent-ils, mais il vaudrait mieux se taire sur ces questions. » Je ne vous parle point d'une troisième classe, rancuneuse et hostile à tout ce qui sort de votre plume ; elle est surtout représentée par le clergé de Picot et de *l'Univers religieux*. Ce misérable journal pousse l'insolence plus loin que tous les autres ; après vous avoir comparé au diable, il prouve, dans un long article, aujourd'hui, que vous êtes hérétique, puis saint-simonien et radical. Voilà ce que l'on m'a affirmé, car je n'aurais jamais le sang-froid de lire de semblables sottises. Je crois que cet immense succès devrait vous engager à nous donner encore bientôt quelque chose d'analogue. La popularité de votre nom ira toujours croissant, et, lorsque votre métaphysique paraîtra, elle trouvera un plus grand nombre de lecteurs. J'ai vu l'autre jour l'abbé Gaudin, qui ne trouvait pas d'expression assez forte pour exprimer sa joie et son admiration. Il m'a dit que tous les élèves de Juilly dévoraient votre ouvrage, malgré l'ordre des supérieurs qui le défendent. — Ces Messieurs y sont très opposés, et cela devait être. »

Je te transcris ces détails, parce que j'ai pensé qu'ils t'intéresseraient. J'ai encore entre les mains plusieurs lettres très curieuses, mais il serait inutile d'en grossir ce paquet. Maintenant il s'agit de savoir ce que fera le haut clergé, ce que fera Rome excitée et poussée par la diplomatie. La

faveur publique devrait rendre celle-ci encore plus pressante contre moi. Du reste, comme me l'écrit une femme que tu as connue, je crois (la baronne de Vaux, si profondément religieuse, et, dans le temps, si zélée pour toutes nos œuvres) : « Du reste, le but est rempli pour ce qui a vie et avenir, car la jeunesse s'arrache les *Paroles d'un Croyant*, et c'est à grand'peine que j'ai pu m'en procurer un exemplaire. » Liszt m'a écrit aussi une lettre extrêmement touchante, pleine de l'enthousiasme d'un artiste et de la tendresse d'un fils. Je ne m'y trompe pas, cependant, et ces consolations ne m'arrivent, selon toute apparence, que pour me fortifier contre de grandes douleurs et de violentes persécutions. Prie Dieu de me donner pour ce moment courage et lumière ; j'en aurais besoin. — Tout à toi, mon Charles bien-aimé, et de tout mon cœur.

LXXIX

La Chenaie, le 1er juin 1834.

Tu as dû, mon Charles, recevoir deux lettres de moi depuis trois semaines. La dernière te rendait

compte de ce que j'avais appris jusque-là sur l'impression produite par le livre dont tu redoutais tant la publication. Elle a été grande dans tous les sens; il y a eu du blâme et de l'approbation, de l'enthousiasme et de la rage ; mais celle-ci s'est à peu près concentrée dans les sacristies, d'où elle s'écoule en articles semblables à ceux dont tu as vu un échantillon du temps de *l'Avenir*, et en basses intrigues. *L'Univers religieux* est le centre de cette opposition, qui n'a aucun retentissement hors du clergé. Il y a eu, dans *le Vert-Vert*, un morceau admirable que je voudrais pouvoir t'envoyer. Il se termine ainsi : « Peu sensible, du reste, au bruit de la gloire, M. de Lamennais a quitté Paris avant de livrer son œuvre au public; et, pendant qu'on délibère en conseil des Ministres si l'on ne saisira pas son livre; pendant que *le Constitutionne* compare sérieusement M. de Lamennais au P. Enfantin, ce prêtre illustre a regagné son ermitage, à cent lieues de Paris. Il est allé demander là un peu d'ombre à ses chênes, un peu de silence à sa solitude et une caresse à son vieux chien, presque le seul de ses amis qui ne l'ait point abandonné. »

Il y a eu, parmi la jeunesse surtout, un entraînement incroyable. On prépare une édition à bas

prix. Le Ministère a menacé de poursuivre, si l'on donnait suite à ce projet. Ces menaces ne m'arrêteront point. Seulement, pour ôter jusqu'à l'ombre d'un prétexte de m'accuser de provoquer le désordre, j'ajouterai, dans cette édition, un chapitre sur le respect dû à la propriété. Je l'écrivis hier, et il est parti aujourd'hui pour Paris.

Je suis encore, ainsi que tout le monde, dans l'ignorance absolue de ce que fera Rome. Elle a consulté pour savoir si une condamnation serait possible, opportune, utile, sans danger. On lui a répondu qu'on ne voyait pas sur quoi l'on pourrait l'appuyer et que, dans tous les cas, elle ne pouvait avoir que des effets funestes, à cause de l'ardente indignation qu'elle exciterait contre le clergé. Cette réponse suffirait pour la déterminer au silence, si la diplomatie n'insistait pas trop fortement pour la faire parler. Dans le cas assez probable où celle-ci l'emporterait, les paroles qui s'échapperont du Vatican, ménagées et prudentes, seront la résultante de deux peurs. En fait de lettres, j'en aurais de curieuses et d'intéressantes à te montrer. Mais où celle-ci te trouvera-t-elle? Les tiennes sont si rares que je n'ai pas la moindre idée du lieu où tu peux être maintenant. Je m'afflige toujours de te savoir si seul, j'allais dire

surtout en voyage, parce que cette sorte de solitude est celle qui me pèserait le plus ; mais c'est le contraire pour toi. Je ne sais pourquoi je t'aimerais mieux en Italie qu'en Allemagne ; peut-être parce que de ce premier pays j'ai toujours gardé un souvenir dont le charme est inexprimable, comme le rêve d'un Yoghi. Ce ciel doré et vaporeux, cette riche nature, ces cadres toujours fuyants de montagnes pittoresques, ces lignes magiques de l'horizon, ces vallées si gracieuses, et au milieu de tout cela ce que les arts ont de plus ravissant, et cette mer de souvenirs où l'on se plonge, comme il y a huit ans je me plongeais, par une chaleur brûlante, dans les eaux limpides qui baignent les côtes d'Amalfi, au-dessous du couvent de Capucins que l'on a depuis transformé en auberge... Qu'y a-t-il en Allemagne de comparable à cela ? — L'Italie ou la France : l'Italie pour la vie des sens et l'imagination ; la France pour la vie de l'esprit et de l'âme. Il n'y a de grands devoirs à remplir qu'ici ; c'est ici que se préparent les destinées du monde. Ailleurs tout périt, ici tout renaît. Il ne faut pas se laisser abattre par des revers momentanés ; qui donc a pu croire que les peuples vaincraient sans de longs combats ? Et en ce moment même où le découragement, la las-

situde et la torpeur semblent les avoir plus que jamais livrés à l'oppression, je découvre partout des monuments de leurs triomphes. Ils dorment, ils se réveilleront. Combien de fois, dans les guerres de la Révolution, dont je lis à présent l'histoire, ne crut-on pas la patrie perdue ; elle était là, gisante à terre, et, le lendemain, elle se relevait plus glorieuse et plus forte.

Pour moi, j'ai foi, une foi immense dans la cause de l'humanité, car la cause de l'humanité est la cause de Dieu, et, quand on viendra me dire sérieusement que cette cause sainte peut être compromise par Louis-Philippe ou par Nicolas, je regarderai s'il n'y a point de barreaux entre moi et ceux qui me parlent.

Écris-moi plus souvent, tu sais combien j'ai besoin de recevoir de tes nouvelles. Tu es jeune et je suis vieux, et fort abandonné ; cultive de fois à autre les souvenirs de ma solitude, comme on cultive des fleurs sur une tombe aimée.

LXXX

La Chenaie, le 8 juin 1834.

J'envoie cette lettre courir après toi à travers le monde. C'est, je crois, la troisième ou la quatrième que je t'écris depuis que je n'en ai reçu de toi. Je continue de t'instruire des destinées de mon livre. On en peut aujourd'hui juger complètement l'effet. Il a entraîné d'enthousiasme à peu près toute la jeunesse avec le parti patriote. Là, pas une sympathie n'a manqué. Il a eu contre lui le juste milieu, un nombre assez grand de vieux royalistes, et le clergé servile. Mais, dans le clergé même, beaucoup sont pour, et il y en aura bien plus encore si Rome ne censure pas. Or, il est maintenant au moins fort douteux qu'elle censure, malgré les instances du Gouvernement dont tous les journaux ont parlé à peu près dans les mêmes termes que *la Gazette de Normandie*. Je me bornerai donc à transcrire celle-ci : « Nous apprenons que le ministère a renoncé à sa résolution de faire poursuivre devant les tribunaux M. de Lamennais,

mais qu'il a enjoint à M. de Latour-Maubourg [1] d'exposer au Saint-Père les raisons pour lesquelles il prend cette détermination, de les faire valoir auprès de lui comme une preuve de l'empressement de Louis-Philippe à écarter tout scandale qui pourrait rejaillir des ministres de la religion sur la religion elle-même, et d'appeler sur les *Paroles d'un Croyant* toute la rigueur des censures ecclésiastiques. » — D'une autre part, on écrit de Rome à l'abbé Martin de Noirlieu : « Toutes les personnes éclairées que j'ai vues ici disent : ce livre est hardi, mais il était nécessaire. Le Pape n'a pas voulu le condamner ; mais, cause de sa position vis-à-vis des ambassadeurs ils le mettent à l'index politique... Je conçois que M. Gerbet se soit tenu à l'écart ; mais on ne pardonne pas ici à M. l'abbé Lacordaire son article du 2 mai dans *l'Univers religieux*... On dit ici que, si M. de Lamennais revenait, il serait traité plus chrétiennement. »

L'Univers religieux annonce que le Pape a chargé le P. Rozaven de réfuter mon livre. On m'a écrit que ce fou de Madrolle en avait fait aussi une réfutation qu'il a offerte à tous les libraires. Aucun n'a voulu s'en charger. Chateau-

[1] Ambassadeur de France auprès du Saint-Siège.

briand a été on ne peut pas mieux pour moi. Je lui en sais infiniment de gré. M. Combalot applaudit aussi, et l'abbé Sibour et M. de Regnon. Béranger m'a écrit une lettre parfaite. Arago était transporté. Une autre personne me mande : « M. Eschassériaux, le député, m'a dit qu'à la Chambre tout le monde avait votre livre sur son pupitre, que plusieurs formaient le projet d'en relire tous les soirs un chapitre en se couchant. » On en prépare une édition in-18. J'y ajoute un chapitre sur le respect dû à la propriété, afin de repousser encore plus loin les accusations de ceux qui prétendent si bêtement et si indignement que je provoque le peuple au pillage et au désordre.

Lacordaire vient de publier un volume de deux cents pages contre mes idées philosophiques [1]. Je ne l'ai point lu ni le lirai. Il paraît, d'après ce qu'on m'écrit, que c'est bien mauvais, plus mauvais que qui que ce soit ne s'y serait attendu. Je plains ce malheureux jeune homme, mais rien ne m'étonne de lui. Je le dis avec peine, le fond n'en vaut rien. L'évêque de Rennes a eu l'infamie de rendre publique une lettre de mon frère, accordée sous la condition qu'elle demeurerait secrète, et

[1] *Considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais*, Paris, 1834. in-8°.

dans la vue de mettre à l'abri ses utiles établissements. Il n'y a eu, sans distinction de parti, qu'une voix d'indignation contre l'évêque. Écrire la lettre était une faiblesse, la publier était une monstruosité. Il existe déjà deux traductions, l'une italienne et l'autre anglaise, des *Paroles d'un Croyant*. Ce livre a fait une sorte de révolution dans les esprits, et l'on s'en aperçoit au changement de langage. Il a ramené Dieu sous les tentes des peuples et de la liberté. Serait-ce acheter trop cher un pareil résultat que de le payer de quelques souffrances ?

Je vois aussi, en France, l'opinion publique se ranimer, et une tendance croissante vers un état meilleur. Presque partout les nominations de la garde nationale ont été, à une grande majorité, dans le sens du progrès. Tu ne tarderas pas à reconnaître combien ton découragement était peu fondé, et qu'ici-bas il y a toujours place pour les hommes d'intelligence et les hommes de cœur. Le despotisme militaire, qui cherche à s'établir et qui durera sans doute quelque temps encore, a rendu un immense service à la bonne République, il a tué la mauvaise. Elle n'avait, et on l'a bien vu, qu'un nombre extrêmement petit de partisans. Celui des amis de la liberté, du véritable

affranchissement social est grand et augmente tous les jours. Ne t'inquiète pas de l'avenir religieux. Dieu en aura soin ; il accomplira lui-même au sein du christianisme, redevenu le centre de l'humanité, les réformes nécessaires et que tout le monde attend. Lorsque tout change autour de toi, ne va pas croire que seul tu pourras ne point changer. Qu'importe que le mouvement ait pris une forme et une direction autres que celles que tu concevais ? Lorsque l'on se dévoue à une grande cause, c'est à cette cause et non pas à sa manière propre de la concevoir que l'on se dévoue. Les premiers chrétiens savaient-ils par quelle voie le christianisme conduirait l'humanité vers sa fin ? S'il est clair aujourd'hui que le monde ne passera point par la route où tu croyais possible et bon de le faire entrer, est-ce une raison pour que toi-même tu t'obstines à suivre cette route ? Et le peux-tu, quand tu le voudrais ? Et ne dois-tu pas dire au contraire : Mon désir était bon, mais je me suis trompé ; la Providence en sait plus que moi ; elle est plus sage que moi ; allons par où elle nous guide. Dieu me garde de me citer à personne pour exemple ; mais j'ai déjà marché par bien des sentiers, quoique mon but n'ait pas cessé un instant d'être même : *Gloria in excelsis*

Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. — Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé, de toute la tendresse de mon cœur.

LXXXI

La Chenaie, le 11 juin 1834.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta lettre datée de Ratisbonne. Elle m'a fait à la fois plaisir et peine; plaisir, à cause de la franchise avec laquelle tu m'exposes toutes tes pensées ; peine, parce que je te vois plus que jamais sous l'empire d'une préoccupation si profonde que je ne sais comment me l'expliquer. Où as-tu pris que les monstres sur lesquels j'appelle l'indignation de tout ce qui porte un cœur d'homme soient les représentants de Dieu sur la terre, son image, ses ministres, les sacrés dépositaires de son autorité ? Je crois rêver, quand j'entends de ces choses. Et en quel endroit de mon livre as-tu vu que j'attaque la propriété ? Est-ce dans l'endroit où je dis : « Ce n'est pas en prenant ce qui est à autrui qu'on peut détruire la pauvreté ; car comment, en faisant des pauvres, diminuerait-on le nombre des pauvres ? Chacun a

droit de conserver ce qu'il a, sans quoi personne ne posséderait rien. » Tu sentiras toi-même qu'avant d'avancer des accusations aussi graves il faudrait au moins avoir lu avec quelque attention.

Tu ne t'es pas moins trompé dans tes prévisions de fait. Tu me disais d'abord que le parti de la liberté ne me saurait aucun gré de mes efforts en faveur de cette noble et sainte cause, et il a accueilli mon livre avec un enthousiasme sans exemple. Je ne serais pas surpris qu'à présent tu retournasses cet enthousiasme en reproches contre moi. Je suis habitué à cette justice. A présent, tu m'opposes les catholiques et le clergé. Et la plupart des catholiques ont été entraînés comme les autres, et un grand nombre de prêtres, presque tous ceux qui ne sont pas ou carlistes, ou philippistes, ont suivi ce mouvement, quoiqu'ils soient bien plus gênés que d'autres dans la manifestation de ce qu'ils pensent et sentent. Les noms n'y font rien. Cependant je t'ai cité M. Combalot, M. Sibour, M. Martin de Noirlieu, et j'en pourrais citer bien d'autres. Il est vrai que leur jugement est subordonné à celui de Rome, et là-dessus tu affirmes sans hésiter qu'une condamnation est inévitable. Autre prévoyance qui sera trompée très probablement. Si le Pape, trop poussé par la

diplomatie, cède à ses instances, j'ai tout lieu de croire que sa désapprobation sera extrêmement mesurée. Mais cédera-t-il? Cela est possible ; cependant tout annonce que non. Je t'ai mandé, dans ma dernière, ce qu'on écrivait de Rome. Depuis, l'on m'a communiqué une lettre de la même ville par une personne qui est fort loin de partager mes opinions, à une autre personne qui ne les partage pas davantage. Il est dit dans cette lettre que, le Pape ayant demandé mon livre pour en juger lui-même, on lui en avait donné des extraits qu'il avait renvoyés, voulant connaître l'ouvrage entier; qu'après l'avoir lu, il avait déclaré que, comme souverain temporel, il ne pouvait pas l'approuver, mais qu'il n'y trouvait rien de contraire à la doctrine de l'Église ; qu'au reste on avait eu tort de me traiter si mal à mon dernier voyage à Rome. Voilà ce que contient la lettre ; bien entendu que je ne peux pas attester l'exactitude de ces détails. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont confirmés pour le fond par d'autres lettres venues du même lieu. Ce qui me frappe là dedans, permets-moi de le dire, c'est que tu sois plus sévère pour moi que les hommes les plus instruits et les plus considérés de Rome, qui se sont prononcés ouvertement en ma faveur, ainsi que je l'ai appris par des voies également sûres.

Je t'ai expliqué l'affaire de mon frère ; il est inutile d'y revenir. Mais n'est-ce pas une chose singulière que, trouvant appui de tous côtés parmi des gens qui ne me sont rien, ce soient quelques-uns de mes amis les plus chers qui semblent prendre à tâche de verser le trouble et l'amertume dans mon âme. Je n'accuse pas la tienne, je la connais trop ; elle est bonne et tendre, et loyale, et je n'en doute pas plus que tu ne doutes de la mienne. Pourquoi donc cette obstination à tout prendre du mauvais côté, à tout envenimer, et le passé, et le présent, et l'avenir, à m'envelopper de présages sinistres et de vagues menaces des événements ? Est-ce que, dans la lutte contre l'iniquité où je me suis engagé pressé par ma conscience, on craint que je ne trouve pas assez d'obstacles, d'ennuis et de souffrances ? Est-ce que l'on juge ma position si facile, si douce, et a-t-on peur que je ne m'enivre de tant de prospérité ? Un jour viendra, mon Charles, où tu verras les choses d'un autre œil, et plaise à Dieu que ce soit avant celui où les choses de la terre ne me seront plus rien. J'écris aujourd'hui à Paris pour qu'on envoie à Schelling un exemplaire de la troisième édition. Il y a bien des personnes à qui je n'en ai point fait adresser, parce que j'ignorais de quelle ma-

nière elles auraient reçu cette marque de souvenir. — Je ne te dirai jamais assez avec quelle profonde et inaltérable tendresse je suis tout à toi.

LXXXII

La Chenaie, le 25 juin 1834.

On ne peut guère imaginer deux vies plus différentes que la tienne et mienne ne le sont actuellement. Moi, seul dans mon petit coin, faisant chaque jour ce que j'ai fait la veille; toi, courant à travers le monde, voyant à toute heure des visages nouveaux, et ne retrouvant le soir rien de ce qui était autour de toi le matin. Il me tarde que tu sois dans une situation plus fixe ; car je ne crois cette mobilité ni douce à la longue, ni profitable. J'ai reçu une lettre de Mac-Carthy, datée du 24 mai. En voici quelques passages : « Vos amis d'ici attendent avec impatience votre petit ouvrage. On dit que des exemplaires sont déjà arrivés chez un libraire, mais on ne sait pas encore si le Gouvernement lui permettra de les vendre. Vos ennemis se permettent les plus noires calomnies. Les

Jésuites surtout disent de vous ce que disait Festus à saint Paul ; vous pourriez bien ce me semble leur répondre les paroles de l'Apôtre. L'ambassadeur français dit la même chose que les Jésuites. En revanche, vous avez l'approbation et les vœux de tous les hommes les plus élevés. Je n'ai pu découvrir nettement l'opinion du bon cardinal Micara, car il est obligé naturellement de transiger avec ses confrères ; mais je crois qu'il approuve au fond du cœur ce que vous avez fait. Robichon en est enchanté. Le P. Olivieri, qui vient d'être nommé Général des Dominicains, a dit publiquement. l'autre jour, que la nouvelle de votre livre l'avait profondément affligé. Quand on lui demanda pourquoi, il répondit : « Parce qu'il nous a prédit de « grandes calamités, et je crois qu'il a raison. Ses « prédictions se sont réalisées déjà tant de fois « que je crains bien qu'elles ne se réalisent encore « celle-ci.... » *P.-S.* — Je viens d'apprendre qu'on a prohibé absolument votre ouvrage. Le Pape et quelques cardinaux en ont des exemplaires, mais l'entrée est absolument refusée aux autres. On ne sait pas encore si le Pape en témoignera publiquement son déplaisir. — On dit qu'une traduction circule déjà à un grand nombre d'exemplaires en Italie. Il y a eu huit éditions en Belgique, trois

à Genève, quatre à Lausanne. *Le Temps* dit que quelques jeunes gens en ont fait à la hâte une traduction à Munich et que le libraire ne pouvait pas suffire aux demandes. Il y a une traduction hollandaise, une anglaise et deux néerlandaises. Je te mande les faits à mesure que je les apprends et comme je les apprends, persuadé que cela te fait plaisir. Je supprime du reste toute réflexion.

Les élections se font sans bruit et pitoyablement, à l'ordinaire. Une moitié seulement des légitimistes y sont allés en ce pays-ci. Chateaubriand a eu cinquante-quatre voix à Saint-Malo. Le député élu, et qui l'a été aussi à Dinan, est un nommé Belay, homme à vendre et à revendre, qui faisait déjà partie de la Chambre. Chose bizarre, Berryer avait écrit pour le recommander aux électeurs légitimistes de Dinan, comme un homme honorable, au moins par l'indépendance de son caractère. Bien peu importent, au reste, ces nominations. Je ne sais pas de quoi la Chambre est grosse, mais certainement ce n'est pas de l'avenir. Représente-toi Louis-Philippe pendant à ses flasques mamelles : quel sujet magnifique pour l'art de notre temps ! M. de Coux m'a écrit de Guérande, où son mariage s'est fait le 18. Il devait être de retour le 25 à Paris. Il voit bien en noir

les destinées futures de la société, et c'est un grand malheur, il le sent lui-même. « Oh ! me dit-il, « que je serais heureux si j'avais une conviction « à laquelle je dusse sacrifier quelque chose ! Les « souffrances du martyre ne sont rien en compa- « raison de ce marasme où sont tombés ceux qui « partagent mon dégoût du passé, mes incertitudes « sur l'avenir. » — Voilà justement ce que je crains pour toi. Cet état me paraît être une tentation contre la Providence. Comment peut-on jamais désespérer du genre humain ? Comment peut-on penser qu'on n'ait pas toujours des devoirs et de grands devoirs à remplir envers lui ? Dieu me garde de me laisser aller à des idées semblables ! Je sais bien qu'il y aura de nombreux obstacles à vaincre et des maux nombreux à supporter : c'est la loi de ce monde, de ce monde qui a été sauvé sur la croix ; mais ces obstacles n'arrêteront pas le mouvement providentiel de l'humanité, et ces maux ne seront que la rude enveloppe des biens que Dieu lui réserve dans les trésors de sa bonté. J'ai été retenu au lit plusieurs jours par la fièvre. Cette indisposition n'a heureusement pas eu de suites. — Je t'embrasse, mon Charles, bien tendrement.

LXXXIII

La Chenaie, le 5 juillet 1834.

Je reçois ta lettre de Töplitz, du 9 juin. Elle a mis, comme tu vois, près d'un mois à me parvenir; mais je ne m'en étonne pas d'après les explications que tu me donnes sur la route qu'elle a dû prendre pour me parvenir sûrement. Elle m'en annonce une autre plus détaillée qui ne m'est point arrivée encore. Avant tout, je te prie d'exprimer au général Skrzynecki toute ma reconnaissance des choses si tendres et si consolantes que tu me mandes de sa part. Elles ont pour moi un prix égal à la vénération qu'il m'inspire, et je ne les oublierai jamais. Je n'ai plus guère que la mémoire du cœur, mais je me flatte que, celle-là, je la conserverai jusqu'à la fin.

Je demeure toujours dans l'impuissance absolue de concevoir sur quoi se fonde ta pensée que j'attaque la propriété. J'ai lu et relu mon livre, sans pouvoir y découvrir un seul mot qui ait cette tendance, et au contraire il y a dix passages les plus

formels et les plus clairs possible dans le sens opposé. Tu me ferais grand plaisir de m'indiquer ceux où tu as cru apercevoir ce qui fut toujours à l'antipode de mes idées, développées déjà dans la théorie de la société que tu as lue ici. Quant à l'inégalité des rangs, je suis convaincu que le temps approche où les peuples ne seront plus divisés en plusieurs classes dont les unes aient des privilèges politiques et civils, des droits enfin dont les autres soient privées. Voilà toute ma pensée, et je la crois juste. Si l'on m'en prête d'autres, je les repousse comme extravagantes, mais on ne fera pas qu'elles soient miennes. J'envoie à la *Revue des Deux Mondes* un long article intitulé : « De l'Absolutisme et de la Liberté. » Je tâcherai que tu le lises. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on t'a dit de Mme de Senfft[1]. Voici ce qu'elle m'écrivait le 18 juin : « Votre lettre du 24 mai est charmante, consolante, forte ! Ah ! que vous êtes richement doué, dissemblable de la tourbe fétide qui pèse sur le monde, etc. » Tu vois combien il faut être en garde contre tout ce qui

[1] Montalembert avait rapporté à Lamennais différents propos qui tendaient à le faire douter de l'affection qui lui avait été vouée, dès longtemps, par Mme de Senfft-Pilsach, et qui devait durer, sans nulle altération, jusqu'à la mort de celle-ci. V. la *Correspondance*, t. II, p. 452.

se dit. Au reste, cette citation n'est que pour toi.

Jamais il n'a été question de candidature pour moi. Personne ne m'en a parlé, j'en ai encore moins parlé à personne ; et d'ailleurs, ce qui tranche sur la chose, je ne suis point éligible. Il pourrait y avoir des temps où je ne refuserais pas une pareille mission, mais assurément ce n'est pas celui-ci. Quant à Rome, voici ce que d'Alzon me mandait le 12 juin : « Le P. Olivieri est de tous les hommes que j'ai vus celui qui a été le moins ébranlé. L'abbé de Lamennais, me disait-il, est un homme effrayant ; il a prédit tant d'événements qui se sont accomplis ! Il est impossible de ne pas voir dans son nouvel ouvrage une prophétie. — Il est persuadé qu'on ne prononcera rien ici... Je crois être sûr que l'on gardera le silence. L'ambassadeur de France demande qu'on ne parle dans aucun sens, de peur d'ajouter un nouveau scandale, lorsqu'il y en a assez d'un premier... Le P. Olivieri m'a chargé à plusieurs reprises de vous assurer que tout ce qu'on pouvait dire contre vous ne l'empêcherait pas de vous être sincèrement attaché, et que, lors même qu'il y aurait quelque chose à dire à la forme, il était persuadé que vous aviez bien raison pour le fond. »

Je suis, il est vrai, bien seul ici. Cependant ce

séjour me convient mieux que tout autre. Je supporte très facilement cette solitude complète, où rien ne me contrarie que l'immensité d'une correspondance qui m'enlève un temps précieux à mon âge et me ruine en frais. J'aurai d'ailleurs pendant deux mois, août et septembre, la visite de personnes que j'aime : Élie et Eugène Boré passeront avec moi leurs vacances. Ce dernier n'ira point à Venise, comme il en avait le projet. Il a rencontré à Paris un vieux prêtre arménien, maître autrefois du P. Aucher, dont il prend les leçons et qui lui épargnera la fatigue et les dépenses d'un assez long voyage. A propos de Venise, j'ai appris que Rio y était il y a six semaines. Je voudrais que tu écrivisses à Mac-Carthy. D'Alzon me mande qu'il venait d'avoir une cruelle attaque de sa maladie nerveuse. Il a beaucoup de chagrins de famille et souffre en outre de ce dont nous souffrons tous. Si j'avais le temps, je t'enverrais copie d'une lettre charmante et, sous plusieurs rapports, très remarquable de Quinet. C'est une belle et bonne âme.

Je ne te parle plus de mon désir de te revoir. Ton retour se perd pour moi dans les lointaines vapeurs du temps. Je n'aperçois rien à cette distance. Au reste, je suis loin de te blâmer. Il y a eu un moment où j'ai pensé qu'il eût été bon que tu vinsses

prendre ici connaissance des choses par toi-même. A présent, il n'importe plus. Tu peux sans inconvénient laisser couler le fleuve. Il s'en ira roulant sa fange pendant quelques années encore, et puis tout d'un coup nous le verrons arriver à la cataracte. Les élections ont été ce qu'elles devaient être, ce qu'on savait d'avance qu'elles seraient. C'est une répétition, — mais pâle, — du grand triomphe de M. de Villèle. Écris-moi plus souvent, tes lettres sont trop rares, et donne-moi quelque idée de ton futur itinéraire. Il m'est doux de te suivre, au moins en esprit. Si je n'avais pas des travaux pressants et que je pusse me présenter à tout le monde comme un inconnu, je te suivrais d'une autre manière. — Je t'embrasse, mon Charles, de tout mon cœur.

LXXXIV

La Chenaie, le 6 juillet 1834.

Je reçois, mon bien-aimé Charles, ta lettre de Cassel du 25 juin. Que te dire, cher enfant? Que ma tendresse pour toi va croissant chaque jour?

Qu'elle est devenue ma vie même? Mais tu le sais bien, n'est-ce pas? Juge donc de ce que je souffre de te voir portant seul le poids de ton cœur à travers le monde. J'ai pensé que je pourrais peut-être te donner une année; ce sera un retard dans mon travail, mais qu'importe après tout que je le finisse un an plus tôt ou plus tard. Pour cela, il faudrait que tu vinsses me rejoindre au commencement du printemps. Nous voyagerions partout où tu voudrais, excepté dans les pays où je serais trop en butte à l'animadversion des gouvernements. Par exemple, qui nous empêcherait d'aller en Espagne et en Portugal? Enfin partout où tu voudrais aller? Car je n'aurais pour moi d'autre but que d'être près de toi. Réponds-moi là-dessus.

Je te répondrai moi-même, sous peu de jours, plus en détail. Aujourd'hui j'ai des paquets sans nombre à expédier pour profiter d'une occasion qui se présente pour Paris. Malgré tes souffrances, remercie Dieu de t'avoir préservé de l'avenir vers lequel tu courais avec tant de passion. Tu sais que, dès le premier moment, je m'en effrayais par une sorte d'instinct. Prends courage, la Providence fera tourner toutes choses à ton bien. Mais te savoir seul, c'est là ce qui me tue. Si tu veux écrire à Tommaseo, envoie ta lettre à Boré qui

la remettra; cependant celui-ci quittera Paris au commencement d'août. Du reste, Tommaseo demeure, je crois, rue des Marais-Saint-Germain, n° 1. Ambroise n'est autre que l'abbé Martin de Noirlieu. Celui-là n'a jamais varié. — Je te presse, mon bien-aimé Charles, sur mon cœur.

LXXXV

La Chenaie, le 9 juillet 1834.

Je ne puis t'exprimer, mon Charles bien-aimé, combien je souffre de ton isolement et des peines morales qui s'y joignent. Je te répète ce que je te disais dans ma dernière lettre, que je suis prêt à te consacrer une année de ma vie pour aller avec toi où tu voudras. Nous partirions au printemps prochain. Ce ne sera pas un grand retard dans mes travaux, et peut-être même y gagnerai-je sous ce rapport, en ce qu'un voyage rompra les correspondances qui me prennent aujourd'hui communément de quatre à cinq jours par semaine. Je te dis ceci, afin que tu ne sois pas détourné d'accepter

ce que je te propose par des motifs qui me seraient personnels.

D'ailleurs, il me sera si doux d'être avec toi! Et le voyage pourrait être aussi, peut-être, favorable à ma santé. D'ici là, ce que je souhaite de toi, c'est que tu fixes surtout ta pensée sur ce qu'il y a eu de providentiel dans les obstacles qui ont empêché la réussite de ce que tu désirais si vivement. C'est bien alors probablement que ta vie eût été perdue et plus que perdue. Fie-toi aux événements, si rapides de nos jours, pour t'ouvrir une carrière qui te convienne. Celle dont la pensée t'est venue dans l'esprit serait un véritable enfer dans ce temps-ci.

Je viens de lire dans *la France catholique* une lettre de Lacordaire en réponse à l'article de M. d'Eckstein. Cette lettre n'est pas d'un honnête homme. Il dit qu'à *l'Avenir* tous, excepté lui Lacordaire, repoussaient la coopération de M. d'Eckstein, à cause des dissidences philosophiques qui existaient entre lui et moi, ce qui est entièrement faux. Il dit que j'ai fait les premières démarches pour l'attirer à moi, ce qui n'est pas moins faux. Il me présente enfin comme en révolte contre l'Église, ce qui est aussi faux qu'odieux. Quant à son livre, voici ce que m'en écrit Mac-Carthy :

« Il n'y a sur ce livre qu'une voix de pitié et de dérision. Avant-hier, j'ai eu une longue conversation avec le bon cardinal Micara qui me charge de vous transmettre ses bien affectueux souvenirs. Il a fait parfaitement et avec beaucoup de plaisanterie l'analyse de cette chétive abortion d'un homme qui veut probablement se faire un nom en attaquant des idées qu'il ne comprend pas, et en y substituant d'autres que personne ne peut comprendre. Mais il ne vaut pas la peine de réfuter et d'écraser de pareilles inepties ; autant vaudrait planter une batterie de canons pour abattre des feuilles sèches. » A propos de Mac-Carthy, il a dû t'écrire à Munich vers la fin de juin. Le 21, date de sa lettre, Rio était à Rome, d'où il devait se rendre à Florence, après avoir visité Naples, et de là aller en Allemagne.

Un Français, fils d'émigré, habitant la Pologne depuis quarante ans et actuellement à Lyon, m'a demandé à traduire mon livre. Il me mandait qu'il en avait paru déjà une traduction en Gallicie, ce que je ne crois pas. Une dame anglaise et un savant très distingué nommé Forster, ami d'Herschell, ont dû aussi ou doivent le traduire en anglais. Je ne sais qui s'est chargé de la traduction allemande. S'il pouvait entrer dans les vues de M. Muller de

faire des dessins qui lui seraient payés pour une édition de luxe, j'en serais fort aise, et plus encore s'il voulait les lithographier lui-même, ou les faire lithographier sous ses yeux. Les détails que tu me donnes sur l'effet que cet ouvrage a produit en Allemagne sont extrêmement curieux. J'attribue cette anxiété au pressentiment, vague encore, mais universel des événements que l'avenir et un avenir peu éloigné fera certainement éclore. Toutes les correspondances d'Italie s'accordent à dire que ce pays, et Naples surtout, est dans un état de fermentation extraordinaire, et qu'on s'y attend, d'un jour à l'autre, à quelque catastrophe. Je te conseille donc de ne pas y aller en ce moment. Tu as besoin de paix et de tranquillité, et tu n'en trouverais probablement pas là. Ici, tout le monde croit que la nouvelle Chambre usera ce que nous avons. Le gouvernement se flatte comme tous les gouvernements, et plus il se flattera, plus sa position sera critique. Ce que je remarque surtout, c'est la croissance continuelle, quoique traversée par tous les moyens dont le pouvoir dispose, des opinions qui doivent infailliblement le tuer dans un temps donné. En abattant, par d'odieuses roueries, à la vérité, la mauvaise République, il nous a rendu et à la société un immense service,

mais qui retombera sur lui, car il ne vivait guère que de la crainte d'une nouvelle terreur. Je ne crois pas que cette crainte fût fondée, au moins dans une certaine mesure. Son intérêt était de l'entretenir, et il n'en a rien fait, grâce à Dieu. A présent, il faut qu'il lutte corps à corps contre l'esprit général de liberté et contre toutes les nécessités sociales.

Nous verrons comment il s'en tirera. — Tout à toi, mon Charles, et de toute mon âme.

LXXXVI

La Chenaie, le 12 juillet 1834.

Extrait d'une lettre de Paris du 5 juillet :

« J'ai vu l'abbé Martin de Noirlieu. Pour le moment, Rome ne fera rien, cela est positif, et vous pouvez le dire à qui vous voudrez ; Rome ne fera rien malgré des instances très pressantes et très réitérées. La personne à qui le Pape a écrit lui a répondu qu'en effet elle ne croyait pas qu'il y eût rien à faire contre les *Paroles d'un Croyant*... Les *Paroles d'un Croyant* sont dignes d'avoir un succès prodigieux. Après les articles des journaux viennent les brochures, les réfutations, les parodies. J'en connais pour ma part huit ou

dix : *Réponse d'un Chrétien aux Paroles*, par M. Bautain (ce Bautain veut être évêque, mais il y a de grands obstacles du côté de Rome). *Deux mots d'un Incroyant en réponse aux Paroles*, etc., *Paroles d'un Voyant*, *Paroles d'une Croyante*, *Paroles d'un Mécréant*, *Apostasie de M. de Lamennais*, par M. Madrolle, etc. etc. Je ne vous envoie rien de tout cela, car tout cela est d'une platitude ineffable : mais tout cela prouve que la fibre humaine a été fortement remuée dans tous les cœurs. O'Connell les fait traduire, dit-on, en langue irlandaise. Un journal parlait dernièrement d'une traduction en grec vulgaire. Bastide, rédacteur de la *Revue républicaine*, et dont Sainte-Beuve parle honorablement, vous demande la permission de les faire traduire en bas breton. Une traduction italienne circule, surtout dans la Lombardie et les Marches ; une traduction polonaise, dans la Gallicie. Il se prépare, de plus, une traduction allemande à Paris, une traduction hollandaise à Gand, une traduction flamande à Bruxelles. Nous croyons, en outre, que plusieurs éditions anglaises ont paru à Londres. Il paraît en ce moment une traduction polonaise. M. de Rochetin en prépare une autre à Lyon. On rapporte que, suivant lord Brougham, les *Paroles d'un Croyant* ont fait plus de mal aux whigs que tous les discours des torys. Vous avez une place dans la dernière *Caricature*. Elle représente la Mort, costumée en rouge comme les laquais de Louis-Philippe, et Louis-Philippe lui-même. La Mort lui demande s'il n'est pas content d'elle, et si elle ne lui a pas fait bon service depuis quelques mois. « Ah ! il t'en reste encore diablement à faucher, » répond Louis-Philippe en lui montrant une liste de noms parmi lesquels le vôtre se trouve. »

14 juillet.

Il y a des jours où, sans aucun motif, on éprouve une sorte de tristesse pesante que l'on ne saurait secouer; je suis dans l'un de ces jours-là, jours sombres et mornes où la vie semble tomber goutte à goutte dans le vide de l'âme : *in anima cadit vita, guttulis amarissimis.* C'est quelque chose du Jardin des Oliviers, une sorte d'initiation au grand mystère de l'agonie de la nature humaine. *Tristis est anima mea usque ad mortem!* et l'Apôtre : *Quis me liberabit a corpore mortis hujus!* On aimerait, dans ces moments-là, à se rafraîchir, à ranimer son cœur près d'un autre cœur, et c'est pourquoi je pense à toi et j'écris ces lignes, qui ne te parviendront que dans trois semaines peut-être. Je cherche à me représenter les lieux où tu es, mais je ne m'en fais aucune idée, car tu ne m'as rien dit de ton itinéraire. Je sens seulement que tu es loin, bien loin, et que cette absence sera longue. Cette pensée de l'absence vous saisit plus vivement lorsqu'on vieillit, à cause de l'espace toujours plus étroit où se renferment les chances de réunion terrestre. Ce n'est pas que de trente à cinquante la différence soit grande en soi, mais

elle est grande pour nous, pour notre imagination, pour notre manière d'être affecté de ce rêve, de cette ombre, de ce rêve d'une ombre, σκιᾶς ὄναρ. Tandis que nos forces subsistent entières, le temps, relativement à l'impression que nous en recevons, est une durée indéfinie, sans bornes ; nos forces viennent-elles à défaillir, c'est un point presque imperceptible.

15 juillet.

Tu avais bien raison d'être encore en doute de ce qu'on ferait à Rome. Voici ce que m'écrivent d'Alzon et Mac-Carthy : « Rome, 1er juillet. — Enfin, Rome a parlé : le Pape, dans une encyclique nouvelle [1], condamne votre ouvrage en taisant votre nom. Ce ne sont point des propositions extraites et notées séparément, mais une censure générale de tout le livre. Vos amis sont plongés dans la douleur. Ils se soumettent, mais tremblent à cause des funestes conséquences qu'ils prévoient. Ils me chargent de vous engager à un silence absolu et à laisser le temps agir. Dans quelques

[1] L'encyclique dite *Singulari nos*, du 1er juillet 1834, qui condamne les *Paroles d'un Croyant*. Voir ce document dans les *Affaires de Rome*, p. 378.

jours je vous donnerai les détails que j'aurai recueillis... » (Mac-Carthy.) « Ce coup nous a surpris tous ; personne ne s'y attendait. Je suis trop agité et trop rempli d'indignation pour écrire deux mots de suite... » (D'Alzon.)

En y réfléchissant, je pense à croire qu'il peut être bon que les choses aient pris cette tournure. Sans doute, on ne peut trop gémir des conséquences d'un pareil acte relativement à la religion dans le moment présent. Il soulèvera contre Rome tout ce qui sent, tout ce qui a vie, tout ce qui appartient à la société future que les peuples enfantent si péniblement. Mais, d'un autre côté, ce même acte, en identifiant de plus en plus la hiérarchie avec le despotisme, achève de poser nettement toutes les questions à résoudre, tue sans retour dans l'avenir le christianisme diplomatique, et hâte la fin des abus énormes qui se sont introduits dans le gouvernement ecclésiastique. Car, étroitement liés désormais à une cause qui succombera, parce qu'elle est opposée à la justice, au droit, à l'humanité, ils seront, grâce à Dieu, enveloppés nécessairement dans les ruines de la tyrannie.

Ainsi donc, point de lâche abattement. Il s'agit de souffrir, voilà tout ; il s'agit de passer

à travers la Passion et de comparaître, pour le salut du peuple, par-devant Pilate, Hérode et Caïphe. Tous leurs efforts n'empêcheront pas que ce qui doit arriver n'arrive ; ils ne vaincront point la vérité. Qu'ont-ils à opposer à sa puissance ? Deux morceaux de bois croisés et quatre clous. Je suis plus affligé pour toi que pour moi ; j'ai peur que tu ne t'affectes trop d'un événement que Dieu a permis pour en tirer sans doute quelque bien que nous ignorons. Tout ce qui se passe aujourd'hui dans le monde a un caractère visiblement providentiel. Il n'en faut point juger selon les lumières ordinaires de la raison. Les hommes ont les yeux bandés, et, conduits par une main qui ne leur laisse pas le choix de leur route, ils ne savent ni où ils vont, ni par où ils passent.

Ceux qui voudraient arrêter le mouvement qui emporte le genre humain dans ses voies le hâtent plus que ceux qui semblent le presser. Chacun produit l'effet inverse de celui qu'il se propose, tant le vertige est universel. La république travaille pour la monarchie, la monarchie pour la république. Les hommes de l'avenir, par leurs passions, prêtent secours au passé ; les hommes du passé poussent violemment vers l'avenir qu'ils

redoutent les peuples qui, sans cela, s'endormiraient dans l'inertie. Dans l'ensemble comme dans les détails, dans les petites comme dans les grandes choses, pour peu qu'on ouvre les yeux, on apercevra la même contradiction. Et c'est que ce qui s'accomplit dépend d'une loi plus haute que la raison de l'homme et plus forte que sa volonté. Laissons donc faire et dire, et attendons en paix ce qui sera. En présence de l'action divine, tous les troubles de l'âme doivent s'apaiser, et toute voix doit être un soupir d'amour et un long cantique d'espérance. — Tout à toi, mon bien-aimé Charles, de tout mon cœur.

LXXXVII

La Chenaie, le 26 juillet 1834.

Je m'empresse, mon Charles, de t'envoyer copie d'une lettre que j'ai reçue de d'Alzon [1]. Tu la liras

[1] A cette lettre était jointe la copie du document suivant :

Emmanuel d'Alzon à Lamennais.

« Rome, le 5 juillet 1834.

« Monsieur l'Abbé, Mac-Carthy s'était chargé de vous écrire aujourd'hui. Je viens d'apprendre qu'il ne pouvait pas tenir sa

avec intérêt. Rien de nouveau par ailleurs au sujet de cette triste affaire. Je tâcherai de me

promesse. Je pense que vous serez bien aise de savoir quelques détails sur l'Encyclique. Je vais vous les donner à la hâte. Si je ne vous ai pas prévenu de son apparition, c'est que personne à la lettre ne s'en doutait. Un rédacteur de *l'Ami de la Religion* en donna connaissance au P. Ventura quatre jours après qu'elle fut signée. Le P. Olivieri, qui, par sa charge, préside à trois congrégations, ne la connut que le sixième jour. Le P. Ventura lui en dit le contenu devant moi. Cet excellent Ventura me conduisit, le même soir, chez un religieux, membre de quatre congrégations ; il n'en avait pas entendu parler, et n'en avait connaissance que parce qu'il l'avait vue chez l'imprimeur. Aussi, disait-il, le Pape peut dire qu'il a consulté quelques cardinaux, mais je le défie de dire qu'il a consulté quelques théologiens. Le P. Ventura vit le lendemain plusieurs théologiens, tous dans la même surprise, tous dans un grand effroi, car ils tremblent pour les conséquences.

« Mac-Carthy a vu hier un religieux qui l'a assuré qu'un grand nombre de théologiens considéraient l'Encyclique comme l'opinion personnelle de Mauro Capellari, et rien de plus. Quant au blâme versé sur votre système, on ne pense pas qu'il faille en tenir compte. Le cardinal Micara l'applique à la philosophie politique. Le P. Olivieri m'a dit ce soir : « L'abbé de Lamennais n'étant pas désigné, je ne puis croire qu'on doive faire l'application ; le Pape dit toujours vrai, quoiqu'il ne le sache pas toujours lui-même. C'est Caïphe qui prophétise sans le savoir. Le blâme à mon gré s'applique plus aux ennemis de M. de Lamennais qu'à lui-même.» — Il m'a parlé avec mépris de l'ouvrage de Lacordaire. Le cardinal Micara me disait que, s'il tenait l'auteur, il le ferait voler par la fenêtre, et cependant un religieux bien instruit prétend que cet ouvrage a décidé en grande partie Grégoire XVI à parler de votre système de philosophie.

« Vous jugez par tous ces faits que vous pouvez encore prendre une position aux yeux de qui que ce soit. Ventura me charge encore une fois de vous conjurer de garder un silence absolu. Vous pouvez par ce moyen vous faire beaucoup de bien. Je ne dois pas vous dissimuler que le cardinal Micara est bien effrayé et bien affligé. Cet homme, qui vous aime bien chaudement, tremble que vous ne fassiez un faux pas.

« On parle d'une lettre que vous auriez écrite au Pape depuis la publication de votre dernier ouvrage ; mais l'on dit que l'on

renfermer dans le silence absolu qu'on m'a recommandé de Rome. Je ne doute pas cependant qu'on n'essaie de tous les moyens pour m'en faire sortir. Si l'on me tracasse trop ici, si l'on parvient à me rendre ma pauvre retraite insupportable, je retournerai à Paris, où mes amis m'invitent fortement à les aller rejoindre. Toutefois, je ne prendrai ce parti qu'à la dernière extrémité, et j'espère encore que, par prudence au moins, on ne poussera pas les choses jusque-là.

L'édition populaire est en vente. On l'a stéréotypée. Je vois dans tout ce qui se passe les moyens dont Dieu se sert pour préparer ce qu'il a résolu d'accomplir. Tout marche vite et très vite. L'Europe est ébranlée dans ses fondements. Partout des causes de guerre, partout une rumeur sourde, et une sorte de frémissement interne des peuples, avant-coureur de grandes commotions. Donne-moi plus souvent de tes nouvelles. Je suis tou-

ne se fie plus à vous. Ceci n'est qu'un on-dit. Le Pape, en condamnant votre livre, n'a pas voulu en empêcher la lecture à cause du nombre prodigieux d'exemplaires répandus dans le public.

« On se dispose à excommunier Don Pedro. Le roi de Naples est à Palerme où il est sifflé, hué par les Siciliens. Il se dispose à constituer cette île. On n'a pas voulu recevoir Don Miguel à Rome.

« J'oubliais de vous dire que l'on désigne, comme ayant servi de conseil au Pape pour l'Encyclique, les cardinaux Lambruschini, Galetti, Polidori et Zurla. — Adieu, Monsieur l'Abbé, etc. »

jours inquiet quand elles se font attendre longtemps. Il me tarde aussi de connaître l'impression qu'aura faite sur toi cette récente persécution. Pour moi, elle m'a affligé sans doute, mais elle n'a point troublé ma paix. — Tout à toi, mon Charles, et à jamais.

LXXXVIII

La Chenaie, le 27 juillet 1834.

Je reçois, mon Charles, tes deux lettres du 15 et du 19 juillet, écrites la première de Heidelberg, et la seconde de Mayence. Je n'ai pas besoin de te dire combien je suis touché de ce qu'elles contiennent, et la dernière surtout, d'aimable et de tendre. Je connais ton cœur et tu connais le mien, cela suffit entre nous. Que si, d'ailleurs, nous ne pouvons apercevoir certaines choses sous le même aspect, quoi de plus commun dans la vie ? C'est triste, mais inévitable. Je t'ai déjà fait part de ma détermination. Je garderai le silence aussi longtemps qu'il me sera possible. Tu ferais

autrement, et tu ferais bien, parce que tu suivrais ta conscience. La mienne me tient un autre langage, m'impose d'autres devoirs, et je dois aussi lui obéir. En lui obéissant, que fais-je d'ailleurs que déférer aux conseils des personnes les plus respectées à Rome même par leurs vertus et leurs lumières, des personnes les mieux placées, à tous égards, pour juger sainement de ma position, sous le rapport particulier où tu la considères ? Et toi-même, que m'écrivais-tu il y a quinze jours à peine ? As-tu donc oublié ce que tu me disais, que désormais, si Rome condamnait, il serait clair que sa censure n'aurait d'autre cause que les instances et les menaces des puissances qui disposent d'elle ? Selon les règles catholiques, il n'y a point de jugement, et c'est ce qu'on saurait bien répondre à tout protestant qui, songeant à se convertir, serait arrêté par les conséquences de l'Encyclique. Elle sera néanmoins considérée, par le plus grand nombre, comme une décision qui oblige. — Oui, cent fois oui, et j'ajouterai qu'on a voulu qu'elle fût ainsi considérée. Mais que conclure de là ? Que les passions humaines se glissent partout et qu'elles peuvent, dans le sanctuaire même, se livrer aux plus effroyables calculs, élever un trône au plus

coupable machiavélisme. Il y a toujours des vendeurs dans le Temple, et il faut que Jésus les en chasse, avant d'y faire entendre sa parole. Est-ce donc là une chose si nouvelle? Et saint Thomas de Cantorbéry n'écrivait-il pas au Pape lui-même : « Je ne sais comment il se fait, très Saint-Père, qu'à Rome ce soit toujours Barabbas qui soit délivré, et le Christ qui soit mis à mort ! »

Le fond de tes sentiments est bon, je le répète, est excellent; mais il n'est pas réglé par la raison, et crois-moi, cela aussi n'est pas, à beaucoup près, sans graves inconvénients. Les objets ont plus d'une face, et qui n'en regarde qu'une peut s'abuser très dangereusement. Je ne puis ni ne veux discuter. Ce n'est pas dans une lettre qu'on peut le faire, et je t'écris à la hâte ces lignes qu'on attend pour la poste. J'avais hâte de te dire seulement que, quelles que soient les différences de nos convictions, nos cœurs n'en resteront pas moins unis et que le mien te gardera toujours une tendresse dont tu n'auras jamais qu'une bien faible idée sur la terre.

LXXXIX

La Chenaie, le 3 août 1834.

Je t'envoie copie d'une lettre de Mac-Carthy[1]. Tu sais déjà que je me suis arrêté au parti du silence.

[1] A cette lettre était jointe la copie du document suivant, de la main de Lamennais.

Mac-Carthy à Lamennais.

Rome, 15 juillet 1834.

Le cher d'Alzon vous a donné des détails sur la publication de l'Encyclique et le jugement qu'en portent différents théologiens de Rome. Quant à ce dernier article, je n'ai qu'à ajouter que tous ceux que j'ai eu l'occasion de voir prononcent unanimement qu'on ne peut rien voir de dogmatique dans cette explosion inattendue du *spleen diplomatique*, et n'y attachent aucune importance. Elle a produit cependant plus de sensation ici que ne font ordinairement de pareils documents, plus discutés souvent dans les pays étrangers qu'au sein même de la Ville Éternelle, plongée comme elle est dans une morne et stupide indifférence à tout ce qui se passe hors de l'enceinte de ses murs. Cette fois-ci, tout le monde prend parti... Avant-hier, le cardinal Odescalchi, en lisant une dissertation à l'Académie du Capitole sur un tout autre sujet, en prit occasion, à propos de bottes, pour faire une longue diatribe contre le livre et son auteur. Sa principale objection, et la circonstance qui paraissait exciter le plus sa douce colère était « que l'auteur n'avait pas osé attacher son nom à son libelle ». Comme si l'on avait jamais songé à le cacher ! Les Jésuites, dans tous leurs collèges, en lisent un chapitre tous les soirs à leurs élèves, tant petits que grands, lecture qui est suivie d'une heure de réfutation en forme de sermon. De l'autre côté, il y a parmi le clergé même et surtout dans les

et que je me tiendrai dans cette position aussi longtemps qu'il me sera possible. Un prêtre m'écrit de

ordres religieux un parti assez nombreux qui en entreprend la défense, et les laïques, quand ils en trouvent par hasard un exemplaire, se l'arrachent.

L'Encyclique a été écrite par le nouveau cardinal Polidori, le même qui rédigea la première. Il est maintenant au comble du désespoir en trouvant qu'il s'est échappé de sa docte plume une grossière faute de grammaire : *autumetur* au lieu de *autumet*. Le Pape raya de sa propre main diverses expressions qui lui semblaient trop douces, et en substitua d'autres plus fortes. Il paraîtrait cependant qu'on n'a pas été sans peur d'outrer trop la chose, car je sais avec certitude que la raison pour laquelle l'on n'a pas prohibé la lecture de l'ouvrage est que l'on craignait de troubler les consciences et de produire trop de confusion en infligeant l'excommunication à tant de millions de lecteurs. Un autre fait que j'ai appris ces jours-ci me confirma dans cette opinion. Lord Clifford, un de nos pairs catholiques, qui est ici, et qui publie périodiquement un chétif petit journal sur l'état de la religion catholique dans nos colonies, voulait y donner quelques détails sur vos affaires, détails presque uniquement tirés de *l'Ami de la Religion*. Avant de les insérer, il crut devoir demander l'approbation du Pape, et Sa Sainteté lui fit dire que cette intention Lui déplaisait souverainement, qu'Elle désapprouvait entièrement le ton et le langage de *l'Ami de la Religion;* et qu'Elle attribuait principalement aux attaques violentes et injustes de ce journal la publication inattendue de votre ouvrage.

..... Je n'ose guère vous soumettre mes opinions sur ce qu'il y a à faire dans une situation si délicate, et d'ailleurs votre décision sera prise avant que cette lettre vous parvienne. Il y a maintenant, il me semble, deux attitudes à prendre. Il faut ou garder un silence absolu, ou déclarer hautement votre intention de ne pas manquer à votre mission, et de parler librement sur tout ce qui regarde cet ordre de science et de liberté où vous avez résolu de borner désormais l'activité de votre génie. De ces deux attitudes, vos amis ici vous conseillent la première ; moi, j'avoue que je penche à la seconde. Plus je réfléchis sur l'état intellectuel et moral de la société aujourd'hui, sur l'immense développement de l'esprit religieux hors de l'Église, et l'inertie et la faiblesse toujours croissantes au dedans, plus je suis convaincu qu'il faut une grande et puissante impulsion pour ramener

Philadelphie, le 2 juin : « Nos ennemis font peur de notre religion au peuple américain, en criant que le catholicisme est l'ennemi né de la liberté. Soutenons le contraire, et cette tâche, qui s'accomplit tous les jours, gagnera bien des âmes généreuses au bercail de saint Pierre. » — Je ne sais maintenant comment fera ce brave homme pour « soutenir le contraire ». Voici duex faits qui t'intéresseront. Je ne les ai appris que tout dernièrement. Quand parurent les *Paroles*, un certain nombre d'élèves en médecine déclarèrent hautement que des doc-

l'union et le salut dans le monde. Nous sommes vraiment tombés sur de mauvais jours... Dans tous les lieux élevés, et sur le faîte même de l'Église du Dieu vivant, on immole des sacrifices à Moloch et à Bélial, aux puissances et aux rois, et ces cruelles et obscènes divinités, avides de destruction et regorgeant de sang, redemandent sans cesse de nouvelles victimes. L'ignominie succède à l'ignominie, et, si les infamies de cette époque de désolation se prolongent, les nations se lèveront en masse contre ceux qui ont si lâchement abandonné leur charge... Dans tous les cas, et quoi que vous fassiez, soyez sûr de mon entière coopération et de toute la sympathie de mon pauvre cœur.

J'ai reçu avant-hier la visite de Ventura, qui vous est aussi dévoué que jamais. Il me prie de vous assurer que, s'il ne vous écrit pas, c'est uniquement parce qu'il sait que ses lettres sont ouvertes, mais qu'il ne s'en intéresse pas moins vivement à tout ce que vous faites... Les affaires politiques ici sont toujours dans un état de malaise et de doute. On dit que le Gouvernement est très inquiet, et s'attend à des troubles en Italie. Mais le Pape s'en soucie peu. Il se renferme dans son palais de Monte Cavallo et s'amuse toute la journée à pêcher dans un étang qu'il a fait faire dans son jardin; ce qui fait dire aux Romains que saint Pierre, de pêcheur, est devenu Pape; mais que celui-ci, de Pape, devient pêcheur.

trines si généreuses devaient être embrassées et soutenues avec franchise par tous les gens de bien, et ils allèrent se confesser. Quelque temps auparavant, Arago fils s'étant marié avait dû se présenter à sa paroisse pour un simulacre de confession. Le prêtre eut beaucoup de peine à le déterminer à se mettre à genoux. Il vint, peu après, trouver le même prêtre, en lui montrant les *Paroles.*

« Que pensez-vous, lui dit-il, de ce livre-là ? »

Le prêtre répond vaguement.

« Si vous me dites, reprend Arago, que ce sont là vos doctrines et celles du clergé dont vous êtes membre, à l'instant je me fais catholique, mon père se fait catholique, et tous les Arago se font catholiques. »

On a pris soin de leur épargner l'embarras de ce changement. Quand l'ouvrage parut, une vingtaine d'Italiens pauvres se cotisèrent pour l'acheter et passèrent la nuit à le lire ensemble. *Le Populaire* disait que ce livre n'était pas la propriété d'un homme, mais de la nation, et qu'il fallait le tirer à trente-deux millions d'exemplaires, comme Dieu avait tiré le peuple français. La diplomatie temporelle et spirituelle en a jugé d'une autre manière. Plusieurs de mes lettres paraissent avoir été retardées, car tu devrais, depuis quelque temps, m'en

avoir accusé réception. La dernière que j'ai reçue de toi était écrite de Mayence et datée du 19 juillet. Tu n'as pas répondu à Eugène Boré. Il arrivera ici dans trois jours et y restera pendant ses vacances. Élie de Kertanguy passera l'hiver avec moi ; il ne veut pas me quitter. M. de Coux ira prendre, au mois d'octobre, possession de sa place de professeur à l'université de Malines. Il paraît très content de son nouvel état ; je ne parle pas du professorat, mais du mariage. — Tout à toi, mon Charles bien-aimé ; ne sois donc pas si paresseux à écrire. J'ai tant écrit hier et aujourd'hui que mes doigts refusent le service.

XC

La Chenaie, le 5 août 1834.

Je t'envoyai, il y a deux jours, copie d'une lettre de Mac-Carthy. J'en reçois à l'instant une de d'Alzon, en date du 21 juillet. Voici ce qu'il me mande de plus intéressant :

« J'ai recueilli quelques détails qui me paraissent aussi « authentiques que peut l'être tout ce qu'on apprend dans

« ce pays-ci. La France n'a fait aucune démarche auprès
« du Souverain Pontife pour demander la condamnation des
« *Paroles d'un Croyant*. Ce sont deux notes très fortes, venues
« de Saint-Pétersbourg et de Vienne, qui ont motivé l'appa-
« rition de l'Encyclique. L'on commence à se repentir de
« la précipitation avec laquelle on l'a publiée, et l'on a pris
« la résolution de garder désormais un silence absolu. Le
« cardinal Pacca, dans une des dernières congrégations,
« s'est expliqué, dit-on, très fortement sur ce point. Il a blâmé
« l'opportunité de l'Encyclique, et a fait observer qu'il serait
« bon que Rome laissât les peuples et les rois vider leurs
« querelles sans y faire intervenir la religion. Si ces détails
« sont vrais, et j'ai toutes sortes de motifs de les croire tels,
« il en résulte que Rome est effrayée de la position qu'elle
« a prise à l'égard des peuples... La mort a enlevé dernière-
« ment trois Éminences : Cappelletti, Frosini et Pallotta. Ce
« dernier a laissé des enfants..... »

Par tout ce que je t'ai mandé dans mes trois dernières lettres, tu dois voir combien ton imagination s'était montée à tort. Où en serais-je, si j'avais suivi tes conseils ? Mon article a paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Il aura pour effet d'affermir ma position. Le silence futur de Rome, l'opinion unanime des théologiens sur l'Encyclique, affranchissent l'avenir, et, en résultat, j'aurai conquis pour les catholiques la liberté de parole et d'action dans l'ordre politique. Est-ce donc si peu ? Les criailleries cléricales en France sont sans valeur et sans effet. Aucun évêque ne m'a tra-

cassé, aucun n'a exigé de moi d'adhésion, et comme ce n'est pas en cela, certes, la bonne volonté qui leur a manqué, il est clair qu'ils ont reçu l'ordre de ne pas s'abandonner à leur zèle et de se tenir cois. Ce qui serait affligeant, si l'on n'y voyait un dessein de Dieu, c'est le profond mépris qu'a inspiré l'Encyclique. Nulle colère, quelques mots de froide moquerie sur le sérieux avec lequel la *Gazette* l'a annoncée, voilà tout. La parole qui, autrefois, remua le monde ne remuerait pas aujourd'hui une école de petits garçons. Et après cela, dites que la Providence ne prépare pas quelque chose d'inattendu. Ce Pape-ci clôt une époque. Que sera celle qui doit le suivre ? — Nul homme ne le sait.

Je suis surpris d'être si longtemps sans recevoir de tes nouvelles. Je suis en avance de six lettres au moins ; ce n'est pas que je calcule, mais c'est que ton silence prolongé m'est toujours une peine et me fait craindre quelquefois de te fatiguer. Mac-Carthy m'écrit, au sujet de M. Banes, évêque de Bath, que Rio a vu en Angleterre : « Il est dans « un état dont vous pourrez peut-être vous former « quelque idée en vous souvenant de ce que vous « avez dû éprouver vous-même la veille de votre

« départ de Rome. Depuis près de six mois qu'il « est ici, on ne lui a pas accordé une seule des « choses qu'il est venu pour demander, et on lui « a fait éprouver, au contraire, toutes sortes « d'humiliations. Et tout ceci uniquement parce « qu'il est un peu plus zélé, un peu plus actif, « et un peu moins servile que ses vénérables « confrères. Avant de partir, il veut faire une der- « nière tentative qui échouera probablement « comme les autres. »

Les Chambres ont commencé par une vraie farce au sujet du président d'âge. La boue des centres est plus infecte que jamais. Du reste, le gouvernement militaire se caractérise chaque jour davantage. La garde nationale, suspecte partout, est dissoute partout. Pour peu que les circonstances s'y prêtent, on attaquera la presse et le jury. Cependant l'opinion républicaine gagne sensiblement dans les esprits. Elle est pour la jeunesse d'aujourd'hui ce qu'était le libéralisme pour celle de la Restauration. C'est ainsi que l'avenir se fait. L'esprit général qui règne en Espagne est une preuve des changements profonds qui s'opèrent invisiblement dans les peuples. L'Allemagne est peut-être de toute l'Europe le pays

le plus retardé. — Tout à toi, mon Charles, bien tendrement.

P.-S. — Qui t'empêcherait de venir ici, cet hiver, mettre en ordre les nombreuses notes que tu as recueillies? Tu pourrais, au printemps, recommencer tes voyages.

XCI

La Chenaie, le 7 août 1834.

Je reçois la lettre que tu m'as écrite en partant de Fribourg-en-Brisgau. Celle qui la précédait était datée de Mayence. Tu ne me parles, dans celle-ci, d'aucun voyage déterminé ; il faut donc qu'entre ces deux lettres tu m'en aies écrit une autre qui ne m'est pas encore parvenue. Je te répète, mon bien-aimé Charles, que, s'il peut t'être agréable de m'avoir près de toi pendant un an, je suis entièrement à ta disposition après l'hiver que je désire passer ici. Il y a pourtant des difficultés que tu pèseras. Ma position ne me permet pas de voyager en certains pays, en Italie par exemple et

en Allemagne. J'aimerais l'Orient par-dessus tout, mais je ne me sens guère les forces physiques nécessaires pour supporter les fatigues d'un pareil voyage. Reste donc l'Espagne, et voilà pourquoi je te l'avais proposée. Mais l'Espagne elle-même est en ce moment tellement agitée par les partis politiques armés qu'il me semble difficile d'y voyager, je ne dis pas avec agrément, mais avec quelque sécurité, jusqu'à ce que les affaires s'y soient un peu débrouillées, ce qui nous renvoie encore au printemps. Si j'étais plus jeune et plus vigoureux, si de longues courses à cheval se terminant à des gîtes où l'on ne trouve presque aucune des nécessités de la vie m'étaient possibles, nous nous en irions au-devant du soleil dans cette belle et antique Asie qui m'a toujours attiré si vivement. Mais je crains d'être trop faible pour cela ; je crains surtout, après m'être embarqué dans cette entreprise, de te devenir gênant et à charge. Toutefois si, d'après les renseignements que tu as dû te procurer, tu me juges capable de te suivre, je suis dès à présent à tes ordres. Et même il se pourrait qu'Élie de Kertanguy nous accompagnât; il trouverait ce qu'il faut pour suffire à ses dépenses. Décide donc ce que tu croiras le mieux. Eugène Boré est arrivé hier ici. Il y passera ses vacances.

Lorsque tu écriras aux Ankwitz, ne manque pas de leur dire mille choses affectueuses de ma part, en les priant de transmettre à qui de droit mes remerciements de ce qu'ils ont été chargés de me dire d'obligeant et d'aimable. J'ai maintenant tout ce qu'on peut avoir d'assurance qu'on me laissera parfaitement tranquille. En conséquence, je ne tarderai pas à reprendre mes fonctions, momentanément suspendues, afin qu'on n'usât pas de ce moyen pour me chasser de mon dernier asile. M. de Coux a vu dernièrement l'archevêque de Paris. « Il « m'a, me mande-t-il, assuré qu'il conservait pour « vous la plus tendre estime, et qu'il désirait avec « ardeur que vous en fussiez instruit. » Le jugement que les théologiens portent à Rome de l'encyclique est aussi celui qu'en porte, en France, une grande partie du clergé ; mais ceux-ci se taisent et sont obligés de se taire. Je sais cela avec certitude. Rome a tué toute confiance dans sa parole. C'était dans les desseins de Dieu. Croirais-tu que, si l'on ne m'avait envoyé de Paris *l'Ami de la Religion*, à l'heure qu'il est, je n'aurais pas encore lu l'Encyclique ? Il est curieux de la comparer avec les lettres de Grégoire VII. Voici un passage de celle-ci : « *Quis nesciat reges et duces ab iis habuisse principium, qui Deum ignorantes, superbia, rapinis,*

perfidia, homicidiis, postremo universis pene sceleribus, mundi Principe diabolo videlicet agitante, super pares, id est homines, dominari cæcà cupiditate et intolerabili præsumptione affectaverunt ? » (Lib. VIII, ep. 12). Il y a beaucoup d'autres passages semblables, et il cite saint Augustin, qui dit : « *Cum vero etiam eis qui sibi naturaliter pares sunt, hoc est hominibus, quilibet dominari affectat, intolerabilis omnino superbia.* » Le même Père donne de la société cette magnifique définition : « *Sub uno Deo libera civitas.* »

J'ai reçu des lettres extrêmement intéressantes du Canada. Ils passent là par toutes les mêmes phases que nous avons parcourues. Ce sont des paroles de sympathie et de bénédiction qui contrastent étrangement avec les paroles qui partent d'ailleurs. Encore un coup, Dieu remue dans le monde quelque chose qu'on n'étouffera point. — Tout à toi, mon Charles, et de toute mon âme.

XCII

La Chenaie, le 25 août 1834.

Je reçois, mon Charles, ta lettre d'Innsbrück, du 15 août, que j'attendais avec impatience, car il y a bien longtemps que je n'avais eu de tes nouvelles. Tu m'en promets une autre plus longue, qu'il me tarde de voir arriver. Je suis très aise d'apprendre que, dans quelques mois, tu cesseras d'être seul, et que tu rejoindras Plater à Marseille. Toutefois, avant d'entreprendre votre voyage d'Orient, je désire fort que l'on sache bien en quel état se trouvera ce malheureux pays où la guerre vient d'éclater entre les Druses et Ibrahim. J'espère que tu ne te hasarderas point à le parcourir jusqu'à ce que la tranquillité y soit rétablie. Ce serait se jeter de gaieté de cœur dans de très grands dangers que d'essayer de se rendre à Jérusalem et en Syrie en de pareilles circonstances. Ne pars donc point, je t'en conjure, que cette guerre entre barbares ne soit terminée d'une manière quelconque. On dit que Méhémet-Ali est parti lui-même avec des

troupes pour aller au secours de son fils. Si la Porte se mêle de cette querelle, ce pourra être le commencement d'une révolution totale dans ces contrées, et la cause d'une collision dont les suites sont incalculables entre les puissances européennes.

Je n'ai rien reçu de Rome depuis que je ne t'ai écrit ; mais j'ai appris par une autre voie qu'on voulait laisser les choses telles qu'elles sont, et que l'on craignait beaucoup qu'elles fussent poussées plus loin. Je n'ai jamais eu l'idée d'entamer une discussion, et je ne devine pas ce qui t'a donné cette crainte, à moins que tu n'aies vu dans quelque journal l'annonce d'une sotte brochure où deux pauvres diables d'imprimeur et d'auteur ont abusé de mon nom pour gagner quelques sous ; mais le public a été prévenu immédiatement de la fraude. Je suis résolu de garder le silence quant à présent. Un article, écrit avant l'Encyclique et publié depuis dans la *Revue des Deux Mondes*[1], fixe ma position ; de sorte qu'en ce moment rien ne m'oblige de parler. Nous sommes donc là-dessus parfaitement d'accord. Mon dessein est aussi de rester à La Chenaie, que je n'aurais quittée que pour te rejoindre, pour

[1] Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er août 1834, l'article intitulé : *De l'Absolutisme et de la Liberté.*

te distraire des tristes pensées qui pèsent tant sur l'âme dans une solitude complète. Je serai toujours, mon Charles, à ta disposition, lorsque tu croiras que je puis t'être bon à quelque chose ; autrement je me tiendrai dans ma retraite, où je trouve au moins la paix extérieure avec le loisir qui m'est nécessaire pour mon travail.

Élie de Kertanguy est dans sa famille. Eugène Boré se promène; mais ils reviendront l'un et l'autre, et le premier passera très probablement l'hiver avec moi. Un jeune médecin très instruit est venu me voir de Paris. Liszt viendra dans quelques jours, de sorte que je ne manque pas d'une compagnie agréable. Je voudrais qu'il en fût ainsi de toi, et, encore un coup, je serai près de toi, sur le premier mot de ta part, partout où tu souhaiteras que nous soyons ensemble; et tu sais trop bien quel bonheur ce sera pour moi de te revoir, pour que tu hésites à me dire : « Venez, » dès que tu penseras que je puis t'être bon à quelque chose. Si les événements, chose très possible, dérangeaient ton voyage de Jérusalem, ne pourrais-tu pas venir ici avant le mois de mai? Il faudra bien que tu passes ton hiver quelque part, et où le passerais-tu plus tranquillement que dans cette solitude? Tu pourrais y être non moins

isolé que dans un chalet du Tyrol. Au printemps, tu passerais par Jersey en Angleterre.

On s'occupe beaucoup des affaires d'Espagne. Tout semble s'y préparer pour une grande révolution, et il en est ainsi plus ou moins dans toute l'Europe. D'ici à dix ans il se sera passé d'immenses événements que l'on ne prévoit encore que d'une manière vague. Les questions mûrissent en Angleterre. Don Pedro les avance en Portugal. L'Italie n'attend qu'un signal. L'Allemagne seule paraît moins voisine d'une secousse. Prions Dieu qu'il tire de ces inévitables commotions, si terribles en elles-mêmes, un bien réel et durable. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

XCIII

La Chenaie, le 10 septembre 1834.

J'ai fait tous mes efforts, mon cher Charles, pour me trouver aussi absurde, aussi imbécile, aussi extravagant que j'ai l'avantage de l'être à tes yeux, et je n'ai pu y parvenir. J'ai cherché aussi à concilier, avec les plus simples égards que

tout homme doit à un autre homme, le langage aigre, dur, méprisant, outrageux même, dont il t'a semblé bon d'user avec moi, et je n'y ai pas mieux réussi. J'ai donc résolu de cesser entièrement de te parler des choses qui me concernent, et, si tu trouves ci-joint un extrait de deux lettres que j'ai reçues de Rome dernièrement, c'est qu'il était fait avant que la tienne, du 29 août, ne me fût arrivée, et qu'après tout ces lettres pourront t'intéresser, ne fût-ce qu'en te procurant l'occasion de te moquer de ceux qui les ont écrites[1]. Comme je

[1] A cette lettre se trouve jointe la copie des documents suivants :

I. — Mac-Carthy à Lamennais.

Rome, 11 août 1834.

Le plan de conduite que vous avez jugé convenable de suivre me paraît le seul que vous pussiez adopter. Comme, du reste, il est précisément celui que je vous suggérais dans ma dernière lettre, je ne m'étendrai plus là-dessus. Chaque jour montre plus clairement la faiblesse et l'incapacité de ceux qui devraient combattre au premier rang de la bataille, et la nécessité d'une autre action et d'autres efforts que les leurs... J'ai lu quelque part dans Mabillon qu'au moyen âge, quand un individu faisait une donation quelconque à l'Église, l'évêque, qui la représentait, lui donnait un soufflet en signe d'acceptation. Cette coutume a disparu ; mais il paraît que l'Église en retient quelque obscur souvenir, par la manière dont elle exprime sa reconnaissance à ceux qui consacrent leur vie à son service.

Les nouvelles politiques de Rome sont, à l'ordinaire, insignifiantes. On prétend que les Français vont occuper Civita-Vecchia, ou au moins le menacent, si don Pedro est excommunié. On craint évidemment quelque tentative intérieure de révolte, car on arme partout les paysans et la canaille de Rome... On n'a parlé dernièrement que d'une lettre qu'a écrite au Pape le fameux

ne laisse pas de croire à ton affection, malgré l'étrange forme qu'elle prend quelquefois, je con-

patriarche de Jérusalem, Mgr Foscolo, dans laquelle il annonce à Sa Sainteté qu'il a composé la chronique scandaleuse de la cour de Rome, et qu'il la publiera prochainement, à moins qu'il en reçoive une somme égale à celle que lui offrent les libraires de Paris. On ne sait pas quel parti le Pape prendra dans cette affaire. Les uns disent qu'il a déjà assigné au chroniqueur une pension de 200 écus par mois pour l'engager à se taire. D'autres prétendent au contraire qu'on va le dégrader prochainement avec le patriarche de Lisbonne. Je ne sais si vous avez entendu dire que l'excellent Mac-Kale, que vous avez connu à Rome, vient d'être nommé archevêque de Tuam. Le Ministère anglais, par le moyen du cardinal W., s'opposa vivement à son élection. Mais le Pape, pour cette fois, tint ferme et, malgré les accusations de libéralisme qui pleuvaient de toutes parts, confirma la nomination... On prétend que le Gouvernement a offert au cardinal Micara l'évêché de Rieti : c'est probablement pour l'écarter de Rome ; mais je ne crois pas qu'il l'accepte. Il est détesté du Gouvernement et encore plus détesté des libéraux...

II. — Emmanuel d'Alzon à Lamennais.

Rome, 19 août 1834.

La population romaine entre dans des voies bien effrayantes sous un certain rapport. Le Pape, pour exciter l'enthousiasme, avait fixé un *triduum* pendant lequel il se rendait chaque soir à Sainte-Marie-Majeure. Il paraît que l'on espérait voir quelque scène d'éclat. Le Pape aurait dû voir sa voiture dételée et traînée par les fidèles Transtévérins ; mais les Transtévérins n'ont pas bougé, et lorsque la voiture passa, le premier jour, près de l'endroit où j'étais, j'entendis à peine quelques clameurs pour demander la bénédiction ; encore étaient-elles mêlées de murmures sur la cherté des vivres. Si bien qu'en descendant de voiture le Pape fit appeler le cardinal Gamberini pour lui demander la cause de ces murmures. Celui-ci répondit qu'il fallait de l'argent et qu'on n'en avait pas... Il est incontestable que depuis trois ans il y a eu une diminution sensible de l'attachement des Romains au Gouvernement... L'on craint quelque chose pour cet hiver. Les projets connus de la propagande révolutionnaire sont de porter l'incendie ici, aussitôt que l'affaire d'Espagne sera terminée. L'absence totale de récolte excitant un grand mécontentement dans le peuple

tinuerai notre correspondance, mais en tâchant de choisir des sujets qui, en ne te provoquant pas à sortir de ton caractère habituel de bonté et de douceur, la rendent possible de mon côté.

J'aurais de grand cœur quitté pour un an ma retraite et tous mes travaux afin d'apporter quelque distraction à tes peines solitaires. C'est autre chose dès qu'il ne s'agit plus que de moi, et que tu as trouvé des compagnons de voyage qui te conviennent. Une foule de motifs, dès lors, me déterminent à rester ici, sans parler de ma mauvaise santé, qui supporterait difficilement les fatigues d'un voyage à Jérusalem. Je n'ai plus guère de désir personnel que celui du repos, et celui dont je jouis en ce lieu est moins troublé qu'il ne le serait partout ailleurs. Je ne saurais, de plus, quitter La Chenaie sans une sorte d'appréhension, fondée, il est vrai, sur quelque chose d'assez vain, mais tout n'est-il pas vanité en ce monde ? — Je me suis choisi sur le bord de l'étang un endroit

favorisera probablement leurs projets. Dans une pareille position, le Pape doit être bien embarrassé. Cependant il ne s'inquiète point. Il dit que, si on le chasse de Monte Cavallo, il ira dans son couvent... Cependant le mal gagne. Le nombre de ceux qui ne veulent reconnaître le Pape que comme souverain spirituel augmente tous les jours, et comme souverain temporel on sait qu'il n'est pas aimé. Le cardinal Bernetti paraît aussi être l'objet d'une exaspération générale dans le peuple...

où je désire être enterré, et cela me retient ici. Peu à peu toutes mes pensées et quasi toutes mes affections s'en vont se réunir au pied de ce rocher, sous l'ombrage de ce chêne qui le couronne. Je ne demande à la terre qu'une pauvre fosse, cinq pieds sur deux; ce n'est pas trop, je pense.

Je vais tâcher de trouver le moyen d'envoyer à miss Malcolm ce que tu me demandes pour elle [1]. Je ne connais d'autre voie que celle de Jersey. Si celle-ci me manque, il faudra que miss M. désigne en France quelqu'un à qui je puisse faire remettre l'objet en question. — Je t'embrasse bien tendrement.

XCIV

La Chenaie, le 2 octobre 1834.

Je comprends tout l'ennui des contrariétés dont tu me parles, mon cher Charles, dans ta lettre du 20 septembre, que j'ai reçue hier, et je suis très

[1] Miss Malcolm sollicitait, par l'intermédiaire de M. de Montalembert, l'envoi d'un exemplaire des *Paroles d'un Croyant*.

fâché d'en être, pour ma part, indirectement l'occasion. Je ne mets pas au nombre de ces contrariétés le retard de ton voyage à Jérusalem, que je serais fâché de te voir entreprendre en compagnie de gens avec lesquels tu n'aurais presque aucune sympathie de pensées et de sentiments. Et puis, l'espérance que tu me donnes de passer ensemble quelques semaines, et ne fût-ce même que quelques jours, au mois de novembre, éveille mon égoïsme, qui n'irait certes pas jusqu'à déranger le moins du monde tes plans, mais qui profitera sans scrupule des dérangements survenus d'ailleurs.

Je crois aussi qu'un peu de séjour en France te fera du bien sous tous les rapports. Tu trouveras ici Élie et peut-être David que je serai probablement obligé de garder près de moi. Eugène Boré retourne pour ses cours à Paris, vers la fin du mois. Liszt a passé trois semaines avec nous. Il part aujourd'hui, mais il reviendra l'année prochaine, et j'en suis bien aise, car c'est, à tous égards, un excellent jeune homme. Ma santé, faible sans être mauvaise, ne me permet pas de songer à un voyage d'Orient ; il y a trop à parier que je resterais en route. Le lieu qui me convient le plus est celui où je suis maintenant. J'y mène une vie tranquille et libre, et j'y puis travailler à l'aise. Depuis long-

temps je ne m'étais trouvé si calme et si heureux. Je le serais bien davantage, si je ne te savais troublé, tourmenté en toi-même. Dieu me fait la grâce de n'éprouver rien de cela. J'ai la conscience d'avoir rempli mon devoir, et la lumière que tout ce qui se passe jette pour moi sur les choses m'affermit dans une paix que je ne goûtai jamais si douce, si pleine et si profonde.

Après un voyage de six mois en Italie, M. d'Ault est de retour chez lui. Il serait peut-être possible qu'il consentît à t'accompagner, l'été prochain, à Jérusalem. Si tu veux lui écrire, son adresse est au château de Busmenard, par Blangy (Seine-Inférieure). Il est probable que Mac-Carthy ira en Angleterre au printemps prochain ; ainsi vous pourriez vous y rencontrer. Ne manque pas, en écrivant aux Ankwitz, de leur dire les choses les plus tendres de ma part. Nous avons un temps d'une beauté désolante. Pas une goutte d'eau, mais force dysenterie et force cholérine. Je ne sais ce que l'hiver nous réserve. En tout cas, je me suis précautionné contre le froid : cheminée-poêle, double-croisée, portes bien closes. Je me fais une image charmante de cette lutte entre l'hiver et moi. Il me semble que, si ce lieu ne te déplaît pas d'ailleurs, tu ne serais nulle part mieux pour

mettre tes notes en ordre. J'avoue que je ne conçois pas trop comment tu préfères une auberge d'Allemagne. Toutefois, ce qui paraît singulier tient souvent à des causes internes inexprimables. — Adieu, mon Charles, je t'embrasse tendrement.

XCV

La Chenaie, 14 octobre 1834.

Je pense, mon Charles, que cette lettre aura le temps de te rejoindre quelque part. Je l'envoie donc à l'adresse ordinaire. Jamais je ne trouverai mauvais que les personnes que j'aime et qui m'aiment me disent très franchement leur pensée; tout au contraire, je leur en sais gré. Mais, si tu relisais la lettre qui m'a peiné, tu trouverais aussi qu'il y a des paroles qui rendent un son trop dur pour que l'oreille n'en soit pas choquée. Chacun, après tout, n'a que son opinion, et personne n'est assez sûr de la sienne pour juger celle d'autrui avec une certaine hauteur d'infaillibilité peu séante, même à celui qui aurait l'entière cer-

titude d'être individuellement inspiré. Je sais très bien que je puis me tromper, et c'est pourquoi j'écoute tout le monde et ne condamne aucun de ceux qui pensent autrement que moi. Mais en même temps, ma conviction, fondée ou non, est tellement profonde que le sentiment d'autrui, simple et dépourvu de motifs qui me frappent, ne saurait l'ébranler en aucune façon ni à aucun degré. Que font, je te prie, ceux qui me blâment ? ils suivent leur conscience et leur raison. Pourquoi n'aurais-je pas le même droit? Pourquoi serais-je obligé de faire céder à leurs persuasions les miennes, qui ne sont pas moins vives? Au reste, mes sentiments pour toi n'ont pas été altérés un seul moment, et, comme tu le sais déjà, l'espérance de te revoir le mois prochain est une des choses bien certainement qui pouvait me causer le plus de joie.

Je ne quitterai point La Chenaie cet hiver, ni même d'ici à deux ou trois ans, si je le puis. Je m'attache chaque jour plus à ce lieu, où je trouve la tranquillité, le repos et le loisir dont j'ai besoin, et au-delà desquels je ne souhaite nulle chose en ce monde. On me presse de plusieurs côtés d'aller à Paris, mais j'ai déclaré positivement que je n'irais pas. Il y a sept ou huit ans que je connais Mme T..., et, entre nous, je fais fort peu

de cas de son jugement, quoique j'en fasse beaucoup de toutes ses autres qualités, très belles et très nobles. J'ai écrit à Rome que, toutes mes lettres étant ouvertes, je priais qu'on ne m'en envoyât plus ; de sorte que j'ignore maintenant ce qui s'y passe et ne m'en inquiète guère. Je suis bien aise que tu passes par Malines. Tu y verras notre bon M. de Coux. J'augure assez médiocrement de l'institution à laquelle il s'est lié pour quelque temps [1]. Mon opinion très arrêtée est que rien ne peut réussir en ce genre. Eugène Boré me quitte demain pour retourner à Paris par l'Anjou. Élie de Kertanguy reste avec un petit-neveu à lui, de l'éducation duquel il s'occupe, et probablement que David me restera aussi, ne pouvant le renvoyer à Saint-Méen, qui n'est plus sous la direction de mon frère. On l'a traité comme moi ; c'est dans l'ordre, et je le lui avais prédit. Mille choses affectueuses à Rio. Si jamais il devient étoile, ce sera certainement une étoile errante. *Trahit sua quemque voluptas*. La mienne est de garder le coin du feu. — Je t'embrasse tendrement.

[1] M. de Coux venait d'être nommé professeur à l'Université catholique de Malines.

XCVI

La Chenaie, le 22 novembre 1834.

Je n'ai reçu qu'hier au soir, mon bien-aimé Charles, ta lettre de Florence du 28 octobre, lorsqu'au lieu de songer à t'écrire, je t'attendais ici de jour en jour. Vraiment, je te gronderais bien de l'inconcevable résolution que tu as prise à Augsbourg, si mes inquiétudes sur les suites de cette blessure à la tête me permettaient de penser à autre chose en ce moment. J'espère que tu n'auras pas tardé à me donner de tes nouvelles, après celles que je viens de recevoir. Pour comble de malheur, ta lettre est restée si longtemps en route, que je ne sais plus si celle-ci te trouvera encore à Florence. Dans le cas où tu n'en serais point parti lorsqu'elle te parviendra, fais en sorte de voir M. de Senfft de ma part; je ne doute point qu'il ne te rende, et de grand cœur, tous les services en son pouvoir, d'autant plus que tu ne peux en avoir aucun à lui demander qui ne soit parfaitement compatible avec les devoirs de sa place et les convenances de

sa position. Enfin, il prendra soin de ta santé et pourra t'aider à recouvrer ta malle égarée dans tes courses malencontreuses. L'essentiel est de te bien guérir, et puis, après cela, hâte-toi de rentrer dans notre bonne et chère France. Quoiqu'elle soit loin d'être ce qu'il faudrait qu'elle fût, il n'est rien encore qui la vaille, sur cette terre aujourd'hui si agitée. Il y a trop longtemps que tu fais le métier fatigant et triste du pigeon voyageur; reviens vite *al nido nativo*, et laisse là, pour le moment du moins, toute idée d'excursion nouvelle. Voilà bien des mois, bien des mois que je t'attends. Tu trouveras dans cette douce retraite, qui me devient plus chère chaque jour, bon feu, bon gîte, liberté, tendresse et, enfin, le repos :

Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux.

Je le goûte ici dans sa ravissante, et suave, et pleine volupté. Jamais de ma vie je n'avais été si content, si heureux. Quelquefois, souvent même, le corps souffre, comme aujourd'hui par exemple, où je me suis levé avec la migraine ; mais qu'est-ce que cela en comparaison de la paix interne et du délicieux bien-être de l'âme ? Nous aurons un monde de choses à nous dire, tant de choses que

d'abord nous ne nous dirons rien ; et puis peu à peu la parole coulera dans l'intimité des doux loisirs, abondante, fraîche, naïve, limpide à sa sortie du cœur, comme l'eau de la fontaine Égérie ; tu t'en souviens? — A bientôt donc, cher enfant, que j'aime et que j'embrasse de cœur.

XCVII

La Chenaie, le 4 décembre 1834.

Ta lettre de Pise, mon Charles bien-aimé, m'a beaucoup rassuré sur les suites de cette plaie que tu n'as pourtant pas assez ménagée, puisqu'elle s'est rouverte. J'espère que cette expérience t'aura rendu plus prudent et que tu auras pris garde de t'exposer à une seconde rechute. Si rien n'a de nouveau dérangé tes projets, cette lettre devra te trouver à Marseille, et peut-être à Lyon, à moins que tu ne t'arrêtes dans le Midi, ce que je ne suppose pas. Écris-moi aussitôt que tu seras arrivé à Paris, et mande-moi combien de temps tu te proposes d'y rester. Je ne saurais te peindre l'impatience que j'ai de t'embrasser, après une si

longue séparation. Nous nous reverrons, j'espère, trop prochainement pour entamer désormais par lettre une véritable conversation. Les détails que tu me donnes m'ont extrêmement intéressé. Ne laisse échapper aucun de ceux qui peuvent servir à bien faire connaître la situation, si compliquée d'ailleurs, des esprits, dans les pays que tu parcours. De ma solitude où peu de choses parviennent, je ne sais que te mander moi-même en échange des faits curieux que tu m'apprends. Voici ce qu'on m'écrit de Paris : « Rio est ici avec sa femme. Il voulait retourner en Angleterre, mais, arrivé à Calais, un remords de conscience l'a pris, il est revenu à Paris, croyant qu'il se devait à son pays. » (Le changement de ministère et les troubles qu'on peut craindre, à l'époque surtout des nouvelles élections, n'auraient-ils pas un peu aidé à développer ce remords de conscience, et prêté quelque énergie à ce patriotique dévouement?) « Il a des projets de *Revue*, mais exclusivement catholique, et je trouve qu'il raisonne singulièrement sur ce point. Il en est à ne regarder la liberté que comme temporaire et propre seulement à un état de transition ; puis, quand les catholiques seront les maîtres, ce sera à eux de tenir la bride aux autres. Il veut former des réunions chez

lui, dont la condition d'admission pour les membres est d'aller à la messe et à vêpres, et d'exhiber en quelque sorte un billet de confession. Il paraît très effarouché. Du reste, il est toujours excellent et plein d'attachement pour vous. »

Mon bonhomme de Saint-Malo n'avait-il pas bien raison de dire qu'il n'y avait point de monde où il se passât de si drôles de choses que dans celui-ci ?

Quand tu écriras à Albert de la Ferronnays, dis-lui combien je suis touché de son souvenir et de son affection persévérante, et assure-le de la mienne. Le temps me presse, il faut finir pour ne pas manquer le courrier. — Je t'embrasse de cœur.

XCVIII

La Chenaie, le 27 décembre 1834.

Je te plains, mon pauvre Charles, et d'autant plus que je t'aime davantage [1]. Quel dommage

[1] Montalembert venait, le 8 décembre précédent, d'adresser au cardinal Pacca un acte formel et public de soumission aux deux Encycliques.

qu'avec le plus excellent cœur tu aies si peu de tête! Et qui t'obligeait donc à une démarche que personne ne demandait de toi, qui, par ce qu'elle a d'unique, sera remarquée, commentée et peut avoir une si grande influence sur ton avenir ? De la part d'un prêtre, je la concevrais ; sa position est tout autre ; mais un laïque, à qui assurément personne ne pensait, jeter de gaieté de cœur cet embarras sur la route de son avenir ! En vérité, il y a de la fascination. Je te parle d'autant plus librement qu'il est clair que ce que tu as fait n'est en, aucun sens, d'aucune conséquence pour moi. Si je le jugeais fâcheux sous ce rapport, j'aurais trop de délicatesse ou trop de fierté pour m'en montrer peiné. Hélas ! je voudrais diminuer, en m'en chargeant, les ennuis que plus tard, ou je me trompe fort, t'occasionnera cette étrange résolution, que nul motif raisonnable ne justifie. Mais il est écrit que tu seras en tout et toujours conduit par ta mobile imagination. Après tout, si ce que tu as cru devoir faire te donne une paix quelconque, du calme d'esprit, de la tranquillité de conscience, je m'en réjouis, car ce sont là de grands biens, et assurément tout ce qui pourra contribuer à ton bonheur contribuera aussi au mien.

Je regrette de ne pas te voir avant le printemps

et je ne compte pas même beaucoup te voir à cette époque, à cause de ce qu'il y a de changeant dans tes projets. Il en sera, comme de tout le reste, ce que Dieu voudra. Quand tu écriras aux Ankwitz, dis-leur combien je suis touché de la persévérance de leur affection. Je n'ai pas la moindre relation avec Rzewuski, et je sais depuis longtemps combien cet homme est peu sûr. Il est vrai que Mme de Senfft continue de m'écrire, et toujours, en apparence au moins, avec la même affection, sans qu'il y ait dans ses lettres un seul mot de blâme, un seul mot de défiance. Il est cependant possible que ce que tu me mandes soit exact. En fait de perfidie, d'inconséquence et de méchanceté, rien ne peut désormais m'étonner de la part des hommes. Et c'est pourquoi je veux toujours plus m'enfoncer dans ma bonne foi, ma naïve confiance et ma candeur d'enfant. Je ne veux point apprendre à haïr, ni à soupçonner. Tant pis pour ceux qui me trompent, je les plains, voilà tout. Ceux qui se déguisent ont apparemment quelque chose à cacher. Je ne sens, quant à moi, rien dans mon esprit, rien dans mon cœur pourquoi j'appréhende le grand jour. J'ai perdu bien de l'amour, répandu çà et là, non pas goutte à goutte, mais à pleine source, et cette source n'est point épuisée

et, avec quelque abondance qu'elle coule, jamais elle ne tarira. Dieu ne regrette pas l'eau qui tombe des nues sur les sables arides. Nous devons tâcher de l'imiter en cela.

Ce n'est point dans une lettre qu'on peut traiter certains sujets délicats, et qui exigent, d'ailleurs, de longs développements pour commencer à se comprendre. Je me bornerai donc, mon Charles, à t'assurer de nouveau que, quels que puissent être les dissentiments qui nous séparent à certains égards, rien au monde n'altérera jamais la vive, la tendre, l'immense affection que je t'ai vouée.

XCIX

La Chenaie, le 5 février 1835.

Il y a huit jours, mon cher Charles, que j'ai appris par différentes voies ton arrivée à Paris. Je suis bien aise qu'elle me soit confirmée par toi-même, et profondément peiné, en même temps, des inquiétudes que tu as rencontrées, pour ainsi dire en sortant de voiture, au sujet de ton frère. Tu feras très bien toi-même de soigner ta santé, après

tant de secousses et de fatigues. Je ne pouvais pas t'écrire plus que je n'ai fait, puisque chacune de tes lettres m'annonçait ton départ. Et puis, sauf ce qui est de pure affection, que pouvons-nous désormais nous dire ? Nous nous avançons dans la vie par deux routes différentes, et nous parlons deux langues si diverses qu'avec la mienne je ne puis réussir, même dans les choses les plus simples, à me faire comprendre de toi. Je t'avais parlé de la mobilité de tes résolutions en ce qui tient uniquement à la conduite ; tu me réponds que c'est moi qui ai changé d'idées, et que tu demeures fixe dans les tiennes. Une conversation de ce genre est pour moi du moins fort difficile à continuer.

De plus, tu ne t'es jamais guère occupé par goût des choses de raison : autre difficulté de me faire entendre, quand bien même il serait possible de développer par lettres un assez vaste ensemble de pensées, qui, pour être saisies, exigent beaucoup d'attention, beaucoup de suite, des études précédentes, une certaine aptitude aux méditations philosophiques, et que je ne me sens d'ailleurs nul désir de faire entrer dans l'esprit d'autrui. J'éprouve bien plutôt le besoin de me créer une solitude intérieure profonde, et j'y ai réussi en grande partie. C'est là que je me plais, c'est là que je

goûte un calme, une paix inexprimable que les hommes m'ont appris à ne pas chercher au milieu d'eux. Il est temps que je mette à profit l'expérience d'un demi-siècle que j'ai acquise à leur égard. Je ne les hais point, mais je sais ce qu'ils valent et, cessant de m'appuyer sur aucun d'eux en particulier, à un extrême petit nombre d'exceptions près, je reporte sur les peuples, je reporte sur l'humanité, dont vous autres, gens parfaits, ne vous souciez guère, l'inépuisable puissance d'amour qui m'a été donnée. Ainsi la fin de ma carrière sera, grâce à Dieu, tout autre que n'en a été le commencement. Mon âme ne me fera plus autant souffrir, parce qu'elle n'aura plus autant d'illusions, sans avoir pour cela moins de tendresse. Libre par ma pensée, je le serai encore par mon cœur, et cet état, qui est le mien déjà, a un charme plus solide et aussi plus doux que tous mes vains rêves de l'imagination dans le jeune âge.

Le peu que je puis avoir à te raconter de moi, je te le dirai très volontiers ; seulement, quelques indiscrétions, même récentes, m'obligent à une certaine réserve. Tu ne calcules pas toujours assez les conséquences de tes paroles et de celles des autres, lorsqu'elles sont répétées. Et, puisque

j'en suis au chapitre des avertissements, qui forme un paragraphe de celui de l'amitié, je t'engagerai à être sur tes gardes relativement à un certain ton décisif, hautain, dédaigneux, que tu prends aisément sans t'en apercevoir, et qui t'a nui plus que tu ne saurais croire. Le fonds en toi est bon, mais les manières sont parfois blessantes. Beaucoup de jeunes gens en ont été rebutés, et à l'un d'eux, qui voulait te voir, Nodier disait en propres termes : « C'est le jeune homme le plus arrogant de Paris. » Tu comprendras aisément que ceci n'est point à répéter, qu'il faut en profiter et non s'en plaindre.

L'ouvrage que je vais publier et dont on parle si sottement est tout simplement une réimpression que mon libraire a voulu faire de mes articles de *l'Avenir* et de quelques autres dispersés çà et là. J'y ai joint une préface où j'essaie de me juger moi-même avec une parfaite impartialité, et de poser d'une manière plus nette et plus étendue les problèmes si longtemps et si vivement discutés. Peu de gens m'entendront, mais ce peu me suffit. Je n'ai sûrement pas besoin de te dire combien je serai heureux de te revoir au printemps, si rien ne dérange l'immobilité de tes projets. Je n'en forme aucun, quant à moi. C'est encore une des

choses auxquelles j'ai renoncé. Tu recevras, dès qu'il paraîtra, le volume dont je viens de te parler. — Adieu, mon Charles bien-aimé, je t'embrasse tendrement.

C

La Chenaie, le 22 février 1835.

Ta dernière lettre, mon Charles, m'a fait d'autant plus de plaisir que je craignais que la mienne ne t'eût fait quelque peine. Ce qui me resterait à te dire sur le même sujet pour t'aider à te mettre en garde contre toi-même consisterait en certains détails qui ne peuvent guère être écrits, et que je réserve pour le temps où nous nous reverrons, si nous nous revoyons, car, à te parler franchement, je doute que tu en aies beaucoup d'envie et, depuis plus d'un an, j'ai cru remarquer un changement très notable en toi sur ce point. Je ne crois pas du tout qu'il en indique un semblable dans le fond de tes sentiments à mon égard, et je n'y vois qu'une conséquence naturelle et presque inévitable de ce qu'il y a d'exclusif et, par conséquent,

d'intolérant dans les idées qui sont les tiennes. Pour moi, n'y eût-il que cela, je sentirais en moi une invincible répulsion pour des doctrines incompatibles avec la charité universelle, et qui creusent entre les hommes des abîmes plus profonds que les simples différences d'espèces ; et en cela, certes, je n'ai point changé. C'est le même fleuve qui coule dans la même direction et qui, en coulant, prolonge des rives diverses. Le fleuve c'est l'amour, les rives ce sont les idées, et voilà toute mon inconstance. Je ne suis pour rien dans la publication de Robinet[1], qui contient des faits inexacts et même tout à fait faux. Quant à la faute grave qu'on lui reproche, est-elle donc bien certaine ? Le cœur, sans doute, se trouve quelquefois sur des pentes glissantes. Que si ce pauvre jeune homme avait en effet cédé à un très blâmable entraînement, je me rappellerais encore un des traits les plus touchants de l'Évangile et je bénirais d'avance le repentir qui vient toujours trop tard pour la dure sévérité des hommes, et toujours à temps pour la douce et tendre, et infinie miséricorde de Dieu.

Je vois avec grand plaisir que tu sais apprécier Eugène Boré. Je connais peu d'êtres aussi

[1] Edmond Robinet, plus tard rédacteur du *Monde* et du *National*, venait de publier une brochure intitulée *Étude et Notice biographique sur M. de Lamennais* (Paris, 1834).

bons et, avec cela, une droiture d'esprit bien peu commune assurément. J'ai près de moi Élie de Kertanguy, autre créature privilégiée. Sans savoir pourquoi ni comment, nos deux vies se sont fondues l'une dans l'autre. Là où je vais, il y vient, heureux parce que nous sommes ensemble, ne désirant rien de plus, ne voulant même pas qu'on s'occupe, pour lui, d'un autre avenir, auquel il faut bien que je songe pourtant; car le jour viendra, et peut-être bientôt, où, parti le premier, il devra achever seul le voyage, jusqu'au gîte où nous nous retrouverons. David est aussi à La Chenaie, toujours le meilleur enfant du monde. Il a perdu son père, et je dois lui en tenir lieu. Je m'en occupe avec mon frère, qui le prendra bientôt dans un de ses établissements où peut-être trouvera-t-il plus tard un emploi qui lui convienne. A tout prendre, je ne fus jamais si tranquille et si content. Je ne saurais t'exprimer la profonde paix, et, pour ainsi dire, la dilatation de mon âme, au sein des pensées pleines d'amour et de lumière qui s'étendent, comme d'immenses ondes, du point imperceptible qu'on appelle la terre, jusque dans les profondeurs de l'Être infini. Mais le papier me manque. — Adieu, je t'embrasse tendrement.

CI

La Chenaie, le 28 février 1835.

Le retour de mon neveu à Paris m'offre, mon Charles, une occasion de t'écrire dont je profite. Ce n'est pas que j'aie rien de particulier à te mander, mais un simple mot de souvenir fait toujours du bien à celui qui l'envoie et à celui qui le reçoit. Il me tarde d'apprendre que la santé de ton frère se rétablit, car elle est pour toi un souci de tous les instants, et je souffre aussi du triste état dans lequel tu me dépeins ce bon jeune homme. Mon Dieu, que l'épreuve terrestre commence de bonne heure et finit tard ! Ce n'est cependant, après tout, qu'un instant insaisissable dans l'indéfiniment longue série des temps, qui s'enfonce et se perd en des profondeurs sans terme. Je souhaiterais aussi que tu me dises si tu te ressens encore de cette plaie à la tête qui t'a permis d'apprécier par toi-même la douceur et l'humanité de la police autrichienne. Montaigne disait : « Il n'y a point de pire bête à l'homme

que l'homme. » Quand les rois s'en mêlent, c'est bien autre chose. Il est vrai qu'alors arrivent les hautes et consolantes théories de M. de Maistre, qui font que vous jouissez d'un crâne fracassé comme d'une félicité surnaturellement savoureuse, dans cet admirable et superbe monde qui a pour pivot le bourreau.

Je t'engage à lire l'ouvrage de M. de Tocqueville sur la démocratie en Amérique. C'est un livre instructif et très bien fait, quoiqu'un peu fatigant par l'affectation continue des formes de style de Montesquieu. J'ai appris dans ce livre tout ce que j'ignorais et désirais savoir sur le gouvernement des États-Unis américains. L'auteur est sans préventions et juge de toute chose avec un esprit impartial et froid qui donne du poids à ses jugements. Je suis surpris qu'on n'ait pas parlé davantage de cet ouvrage remarquable. Nous avons, depuis quelques jours, un temps affreux, pluie, vent, l'hiver dans toute sa beauté. Ma santé s'en ressent un peu, s'il m'est permis de parler de santé. — Adieu, mon Charles, je t'embrasse tendrement.

CII

La Chenaie, le 9 mars 1835.

Je viens, mon cher Charles, de recevoir une lettre d'Edmond Robinet, qui a su que tu m'avais écrit à son sujet. Il le tenait de M. Margerin, qui le tenait de Rio, qui ne pouvait le tenir que de toi. Je t'en avertis, afin que tu ne croies pas que l'incident provienne de quelque indiscrétion de ma part. Je réponds aujourd'hui à Robinet une lettre propre à le calmer, car il était extrêmement ému. Mon Dieu, que la paix est une bonne chose et rare ! et que ma solitude me plaît par la douce tranquillité dont j'y jouis, loin des vaines dissensions des hommes, dans la société de cet ange terrestre que la Providence m'a donné, — je veux parler d'Élie, — dont l'affection naïve et tendre répand tant de charme sur mes vieux jours. Vraiment, je ne pensais pas qu'il pût exister sur la terre un bonheur égal à celui qui, maintenant, est le mien. Je comprends ce que je ne comprenais que d'une manière bien imparfaite, que ce bon-

heur, si désiré et si peu connu, ne doit être cherché qu'en Dieu et en soi, *oblitus omnium, obliviscendus et illis*, excepté quand le devoir nous presse d'aider et de servir nos frères, sans jamais rien attendre d'eux. Alors, des plus secrètes profondeurs de nos entrailles, déborde je ne sais quelle joie d'amour et comme un torrent de vie qui nous unit à tout ce qui sent et nous dilate au sein de la création tout entière. Qu'importe, à ce moment-là, ceux qui étaient près et qui s'éloignent, ceux qui vinrent jadis et qui maintenant s'en vont? Fuiront-ils au-delà de l'univers? Aussi longtemps qu'en dehors de ce qui est ils ne trouveront pas une région vide, morne, silencieuse et ténébreuse où se réfugier, ils seront encore dans l'enceinte de cette charité immense qui les enveloppe et les embrasse malgré eux. Leurs sourds murmures, leurs accusations ouvertes ou détournées, leurs détractions plus ou moins voilées, bourdonnent à l'oreille de l'âme, comme le soir, le long des eaux, sous un ciel calme et pur, le bruit des insectes invisibles. Et au dedans de nous s'élève un autre bruit mystérieux, comme la voix lointaine de l'Auteur des mondes, qui appelle et attire à lui, à travers l'espace sans limites, cette pauvre âme haletante qui, toujours s'élevant, aspire

à se plonger et à se perdre dans la source infinie de ses merveilles qui l'environnent et la pressent de toutes parts. — Je m'arrête, les paroles me manquent, le reste n'a point d'expression dans les langages de la terre.

CIII

La Chenaie, le 15 mars 1835.

Ta lettre du 8, mon bien cher Charles, s'est croisée avec la mienne, de même date ou à peu près. Je t'ai mandé ce que m'écrivait Robinet, et je suis bien sûr que ce n'est point par Élie qu'il a su la chose en question. Du reste, il me raconte en détail toute cette triste histoire; il y a là des circonstances qui ne le justifient pas, sans doute, mais qui l'excusent grandement. Je lui ai dit ce que je devais lui dire, et, en vérité, jamais la parole de Jésus-Christ ne fut mieux applicable : *Vade et noli jam amplius peccare*. Je ne puis, du reste, empêcher personne de s'occuper de moi et de mes livres, et il serait étrange que je dusse répondre de ce qui ne m'a même pas été communiqué. Je

crois, au surplus, cette malheureuse affaire finie, en ce qui te concerne, et je regrette vivement qu'elle t'ait brouillé avec un jeune homme qui, après tout, quelles que puissent être ses fautes, a de belles et nobles qualités.

Pour moi, je souffre beaucoup, depuis quelque temps, de douleurs qui ont leur siège à l'épigastre et qui m'empêchent de travailler. Cela me contrarie, mais je prends patience. La vie n'est ou ne doit être qu'un long exercice de cette vertu. Il y a aussi quelques douceurs dans ces préparatifs de départ, qui, au sein des ennuis de l'exil, réveillent le sentiment et l'espérance de la Patrie. J'ai connu peu de personnes qui fussent autant que toi dépendantes des opinions des hommes, surtout de ceux qui t'entourent. Tu t'occupes peu des choses et beaucoup de ce qu'ils pensent des choses. Moi, tout autrement, à tort ou à raison. Je compte pour rien ces jugements si variables et si divers, bien divers, en effet, sur ce qui me concerne, comme je le vois par l'opposition de ce qui m'est écrit de plusieurs côtés. Ce qui va à mon sens, je ne m'en prévaux point. Ce qui me contrarie ne me choque ni ne m'ébranle, parce que, ne cherchant en tout que le vrai, ce ne sont pas de vaines paroles qui peuvent produire sur moi quelque impres-

sion. J'ai posé dans ma préface des questions graves, immenses, et j'ai dû les poser nettement pour qu'on aille plus droit à la solution, car les peuples n'auront pas un instant de repos qu'elle ne soit résolue d'une manière ou d'autre. Depuis quand est-ce un crime d'exposer en termes clairs et précis un problème qui occupe tous les esprits d'un bout du monde à l'autre. Et quand je me serais tu, le problème en existerait-il moins? Sur ce qui touche le Pape, ai-je avancé un fait, un seul, qui ne soit aussi certain qu'universellement connu ? Et ce n'est pas tout. Je porte, à qui voudra l'accepter, le défi solennel de justifier la politique pontificale par des motifs autres et meilleurs que ceux que je lui ai assignés. Si, après cela, cette apologie paraît une ironie amère, à qui la faute? Ceux qui me font ce reproche sont eux-mêmes les plus terribles accusateurs de la papauté, et si, dans cette position, ils prétendent que j'aurais dû m'imposer sur ce point un silence absolu, ils soutiennent qu'on doit sacrifier aux passions de certains hommes la justice et la vérité. Étrange manière de servir leur cause et de la concevoir !

Je ne regrette nullement mes relations avec Béranger, qui se bornent toutefois à deux lettres écrites à l'occasion des *Paroles*. D'arianisme, il

n'en a certes jamais été question entre nous. J'ai lu l'article de la *Revue encyclopédique ;* il s'y trouve de bien bizarres choses en fait de philosophie, mais, bien qu'on m'y impute d'être arien, on m'y combat plutôt au sujet de la divinité de Jésus-Christ. Tout cela est le mouvement fiévreux des idées. On tourne et on retourne toutes les croyances publiques et individuelles, pour voir ce qu'il y a dessous. L'esprit humain est dans une crise ; personne ne saurait empêcher cela, et c'est de cette crise que sortira l'ordre nouveau, quel qu'il doive être. Je ne me sépare assurément point, ni ne veux me séparer des républicains, pris dans leur ensemble. J'ignore ce qu'ont dit de moi *la Tribune* et *le Réformateur*, et ce qui s'est passé à Sainte-Pélagie. Parmi les hommes de ce parti, irrités par une effroyable et tenace persécution, tous, sans doute, ne sont pas ni ne peuvent être exempts de passion, tous n'ont pas une idée bien juste de ce qu'on doit désirer et travailler à établir ; mais tous ou presque tous ont ce qui manque à ceux qui les accusent, tranquillement assis au coin de leur feu : une foi ardente en l'humanité, un admirable esprit de sacrifice, et comme un éclatant caractère d'apostolat. Voilà ce que j'aime, voilà ce qui excite ma sympathie, et non

pas ces niais discoureurs qui s'appellent le parti social, pauvres gens réduits, au bout de quelques mois, à confesser eux-mêmes piteusement leur impuissance, égoïstes peureux qui se masquent le visage avec des harangues de tribune et qui se définissent en un seul mot, lorsque, dépouillés de leurs phrases et pressés de dire ce qui est au fond de leur pensée, ils vous répondent : « Rien ».

Je n'ai rien lu de M. Bautain depuis deux ans, pas même son livre contre moi. Je ne sais non plus qu'en gros ses affaires, ne voyant aucun des journaux qui s'occupent de ces choses-là. Rien n'égale le dégoût que m'inspirent ces petites et vaines querelles où j'ai eu le malheur d'être mêlé trop longtemps. Comme toi, j'ai déménagé et me suis logé un peu plus au large. — Adieu. Je t'embrasse tendrement.

A Monsieur,
Monsieur le Comte Charles de Montalembert
Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, *n*° 38,
Paris.

CIV

La Chenaie, le 8 avril 1835.

Tu me parles toujours, mon pauvre Charles, sur un ton de douleur et de pitié de mes idées et de mes sentiments actuels. A la bonne heure ; mais pourtant, si ce n'est qu'en politique je suis républicain, que sais-tu de mes sentiments et de mes idées ? Ne t'ai-je pas dit vingt fois que je ne voulais ni ne pouvais les expliquer par lettre? Je ne connais pas davantage les tiens, et aussi me gardè-je bien de les blâmer, de décider péremptoirement que personne ne pense comme toi ni en tout ni en partie, et que, par conséquent, tu es hors du sens commun. Crois-tu que de semblables exagérations soient propres à produire beaucoup d'effet sur un esprit sérieux et calme? Crois-tu ébranler fortement mes convictions quelles qu'elles soient, en m'apprenant que M. de Vitrolles ne les partage point ? Il y a tantôt vingt ans que je connais et que j'aime M. de Vitrolles. Pendant ces

vingt ans j'ai dit et écrit bien des choses différentes, et il les a toutes également désapprouvées, et, après un commerce si long et si intime, je n'ai pas encore aperçu en lui une opinion nette et arrêtée sur quoi que ce soit. Excellente raison certainement pour me défier des miennes ! Mais voilà M. Leroux qui dit que vous êtes arien, que vous ne croyez pas à la Trinité. — Je n'ai pas lu cet article de M. Leroux et ne me sens aucune curiosité de le lire, car que m'importe ce que dit M. Leroux ? Par ce que j'ai vu de lui sur le même sujet, il m'est clair qu'il ignore ce que c'est que l'arianisme et ce que c'est que la Trinité selon la doctrine des chrétiens. Au reste, beaucoup de chrétiens n'en savent pas plus long que lui là-dessus. Que les hommes parlent tant qu'ils voudront, qu'ils dissertent sur ce que je pense et ne pense pas, je ne m'en soucie guère. Ce que je veux maintenant, c'est du repos. S'il fallait le sacrifier à un bien général quelconque, je n'hésiterais pas, je crois, mais ce bien me paraît impossible en ce moment, et c'est pourquoi je me borne à tâcher d'en faire un peu autour de moi.

Quant à Mina et à M. Girod de l'Ain, eux et leurs œuvres ne me sont pas moins inconnus l'un que l'autre. Et qu'ai-je besoin de m'en occuper ? —

Si fait, car si vous vous en occupiez, vous jugeriez bien différemment les républicains. — En vérité, non. D'abord je n'ai pas coutume de juger les hommes sur les accusations de leurs ennemis ; et puis, ce n'est pas des hommes qu'il s'agit pour moi, mais de la cause qu'en masse ils soutiennent noblement et avec un zèle de conviction et de dévouement que je ne vois nulle part ailleurs. On me persuadera difficilement qu'il n'y ait point d'esprit de sacrifice en ceux qui se font tuer pour des idées même fausses si l'on veut. Je ne pense pas que les premiers disciples de Mahomet fussent des gens d'une morale bien austère ; je ne les loue pas de cela assurément, mais j'admire leur courage et leur enthousiasme, et, si j'avais vécu de leur temps, j'aurais dit : « Ces hommes-là sont destinés à opérer quelque chose de grand, car il y a de la grandeur dans leur âme. » Et c'est là ce que j'appelle un apostolat. La lâcheté, l'égoïsme, le penchant misérable à tout rapetisser et à tout dénigrer me repousse d'instinct. On sait assez que l'humanité n'est pas parfaite, qu'elle est un composé des choses les plus opposées souvent, et je pardonne beaucoup à qui me présente un fond d'amour actif et de vie expansive. Je m'efforce aussi de discerner et de séparer dans les hommes

ce qui est de leur nature intime de ce qui appartient à leur époque, et c'est d'après cela que j'ai en moi la persuasion profonde que les républicains de nos jours eussent été, il y a dix-huit siècles, les plus ardents disciples du Christ.

Tout cela pourra te paraître très fou, et je ne m'en plaindrai pas. Je ne demande à personne de penser comme moi ; mais de quel droit me contesterait-on celui de penser comme je pense? D'ailleurs, nos pensées ne dépendent point de nous, et on serait moins intolérant, si on s'en souvenait davantage. Il semblerait à t'entendre que je vois tout dans la politique, et que je ne me doute seulement pas qu'il y ait autre chose dans l'humanité. Alors je conçois très bien l'espèce de compassion que je t'inspire. Seulement, je n'accepte pas la supposition d'après laquelle tu m'en gratifies.

Pour en revenir maintenant à ton voyage, je t'avouerai franchement que César Plater me gênerait beaucoup. Il n'en serait pas ainsi de son frère, quoique je doive te prévenir que, peut-être, n'aurai-je à lui offrir qu'une simple mansarde, n'ayant que deux chambres à donner, et attendant plusieurs personnes qui doivent me venir voir dans le cours de l'été. J'aimerais bien mieux que tu vinsses

avant qu'après ton voyage d'Angleterre. Tu profiterais de ton séjour ici pour chercher une terre qui te convienne, et je ferai moi-même là-dessus des recherches provisoires. Eugène Boré m'a écrit que tu lui avais remis cinq cents francs pour moi. Je les appliquerai aux dépenses de David, qui est tombé tout à fait à ma charge. Cependant, mes affaires étant désormais à peu près arrangées et mes dettes acquittées en très grande partie, cette somme est la dernière que je puisse consentir à recevoir de toi. Si je me trouvais plus tard en quelque embarras, je ne ferais aucune difficulté de t'en prévenir. Le passé à cet égard te répond de l'avenir.

J'ai un vif désir de te revoir, plus vif peut-être que celui que tu as de me revoir moi-même, et c'est ce qui m'a empêché de te le témoigner plus souvent. Après avoir causé ensemble, il est plusieurs points sur lesquels nous ne serons probablement pas d'accord ; mais nous ne saurons bien où nous en sommes l'un et l'autre qu'après nous être vus. Au reste, ce que je regarde avant tout et plus que tout, c'est la joie du cœur. — Le mien, mon Charles bien-aimé, est et sera toujours à toi.

CV

La Chenaie, le 19 juin 1835.

Dans quelques heures j'aurai accompli ma cinquante-troisième année de pèlerinage sur cette terre où j'ai rencontré tant de maux et si peu de joies. J'ai pris ma part de la vie humaine, et, quoique la coupe m'ait paru amère, je ne regrette pas d'y avoir bu, car, à mesure qu'elle baisse, il s'élève du fond comme un doux et enivrant parfum de mystérieuse espérance. Ce que tu me mandes de ton pauvre frère me peine beaucoup. Je voudrais qu'on pût le déterminer à venir près de sa mère. Cela lui vaudrait mieux, je crois, qu'un voyage aux Pyrénées dont je n'attends pas grand'-chose. Il serait à désirer que la Providence le mît dans une position qui le forçât de vouloir quoi que ce soit. Ce serait pour lui le moyen de guérir et peut-être le seul.

Élie de Kertanguy partit hier pour conduire une de ses sœurs qui va passer quelque temps dans la famille Trelawney, à six lieues de Ply-

mouth. Son absence doit n'être que de trois semaines ; il reviendra ici par Southampton, Jersey, Saint-Malo. Il m'a dit qu'en ce moment il y avait à vendre près de Saint-Pol une terre qui te conviendrait probablement. Environ 3.000 francs de revenus, un vieux château à tours, habitable et habité, la mer à quelques portées de fusil. Ce serait une acquisition d'une centaine de mille francs. Je crains, cette occasion perdue, qu'il ne s'en présente pas de sitôt une semblable. Il faudrait voir les lieux toi-même. Malheureusement, ce te sera difficile à présent, d'après ce que tu me dis.

Depuis mon retour à la campagne, je n'ai pas encore recouvré les forces dont j'ai besoin pour mon travail. Cela me contrarie, car ce travail presse. *Pazienza !* M. de Coux m'a promis de me venir voir l'automne prochain. J'aurai beaucoup de plaisir à passer avec lui les jours qu'il pourra me donner, et à causer de ce qui nous occupe tous deux. Ses opinions actuelles ont cependant quelque chose qui me fait mal ; elles le poussent à je ne sais quel quiétisme égoïste et sec, fort éloigné de son caractère. Ces espèces de condamnations portées contre la société sont, à mon avis, bien dangereuses, non pas pour elle, qu'est-ce que cela lui

fait ? mais pour ceux qui les prononcent avec une confiance qui m'étonne toujours. Elles tuent le sentiment du devoir, et ne laissent à l'homme, dans l'idée de destruction qui le préoccupe, d'autre soin que de s'arranger commodément au milieu des ruines. Dieu, qui n'a pas créé la mort, commande au genre humain d'espérer toujours, et eux nous crient : *Lasciate ogni speranza.....* Ces pensées sombres et désespérantes ont cependant un fond de vérité très grand. Elles appartiennent aux hommes du passé, et, là où elles naissent, rien ne vit en effet, ni ne saurait vivre désormais. Sur le sol qu'ils habitent, s'ils cueillent un fruit, au lieu de rafraîchir leurs lèvres, il les couvre d'une poussière infecte et noire. — Je t'embrasse, mon Charles, tendrement.

CVI

La Chenaie, le 29 juillet 1835.

Que de tribulations te sont envoyées, mon pauvre Charles, et combien j'en souffre au fond de ce cœur que tu sais t'être si dévoué ! Une peine nouvelle

pour moi est d'être si impuissant à te consoler, à t'aider à porter le poids de tant de douleurs, dont personne ne sent l'amertume avec plus de tristesse que moi. Il ne faut pourtant pas te laisser abattre. Il faut regarder la main qui t'éprouve, et la baiser, et la bénir. Après tout, que savons-nous sur ce qui nous est bon? Nous voudrions jouir sur la terre, et il est écrit *pressuram habebitis*, et c'est la souffrance et non la joie qu'a sanctifiée l'auteur de toute sainteté, celui qui est venu relever et régénérer la race humaine. Prends donc courage et sois plus content à mesure que tu seras plus semblable à lui.

Je n'ai presque pas cessé d'être souffrant depuis mon arrivée ici. Mon travail n'y a pas gagné; toutefois, je touche presque à la fin de la première partie, que je publierai à part. Du reste, je vis ici très paisible et très heureux dans la compagnie de Richard et d'Élie, qui arrive d'Angleterre, où il était allé conduire une de ses sœurs. Il t'enverra les renseignements que tu désires sur cette terre près de Saint-Pol. Il faut auparavant qu'il les demande à son père, et c'est ce qui l'empêche de t'écrire sur-le-champ. Nous avons eu pendant près de deux mois le climat d'Italie et, par malheur aussi, sa sécheresse. Nos campagnes

ont beaucoup souffert. Presque partout l'eau manque pour abreuver les bestiaux. On la vendait dernièrement trois francs la barrique à Saint-Malo. Mais voilà qu'il pleut en ce moment, et je crains que ce ne soit qu'une ondée passagère. Toujours fera-t-elle du bien.

Je ne sais plus me représenter quand nous pourrons nous revoir. Lorsque tu seras plus libre, peut-être La Chenaie reviendra-t-elle alors à ton souvenir. Pour moi, je n'ai jusqu'ici aucun projet de la quitter. J'y fais travailler beaucoup, et le repos que j'y trouve est encore un motif qui m'y retient. Je vois moins souvent M. Marion, qui a perdu depuis un an une grande partie de ses forces. M. de La Bellière ne va plus du tout, de sorte que je n'ai aucun voisinage ; mais tu sais que je m'en passe aisément. Plus je vais, plus je me détache de tout. C'est un grand bonheur. J'aime beaucoup le titre de cette comédie italienne qui n'a que cela de bon : *la Vita è un sogno*. A propos d'Italiens, as-tu lu le livre de Tommaseo ? Je serais curieux de savoir ce que tu en penses. — Tout à toi, cher enfant, et de tout mon cœur.

CVII

La Chenaie, le 22 août 1835.

Les nouvelles que tu me donnes de ton frère me tranquillisent sur son état. Il ne faut cependant pas se flatter trop vite, de peur d'avoir plus à souffrir après, si les espérances ne se réalisaient pas. Je crois bon qu'il reste près de sa mère, tant qu'il s'en trouvera bien. C'est d'ailleurs pour toi un temps de repos, et tu dois en avoir besoin.

Le propriétaire de Kérouséré ne l'a acheté que pour le revendre, et il n'a pas eu d'autre but en faisant réparer le château qui, auparavant, n'était pas habitable. On pourra donc traiter quand on voudra, sauf le prix. Dans tous les cas, il faudrait voir avant d'acheter. Les lettres mises à la poste à Paris, le lundi au soir, sont distribuées à Saint-Pol, le jeudi à sept heures du matin. Quant aux paysans de cette partie de la côte, ils ne parlent que le breton, et tant mieux pour eux. De tout ce que tu me dis de tes projets, je conclus que probablement tu iras quelque part. C'est toujours une informa-

tion. Eugène Boré est parti pour Venise, où il doit passer deux mois, c'est-à-dire août et septembre. Son objet est d'examiner la bibliothèque des Mékhitaristes et de s'aider d'eux pour continuer l'étude de l'arménien. Il visite la Suisse en allant, et sa dernière lettre était datée de Lucerne. Il doit traverser le Tyrol, toujours à pied, avec un compagnon de voyage que je ne connais point. Quand on est jeune et vigoureux, ces voyages pédestres dans un beau pays et une belle saison ne manquent pas de charmes. C'est à la saison et au pays près une sorte d'image de la destinée du genre humain. L'homme a été créé voyageur ; c'est pourquoi les prisons, si chères à ceux qui nous gouvernent, sont contre nature ; aussi ne leur réussiront-elles pas. Je suis charmé de leur façon de faire ; ils abrègent les temps. La position de fortune de Tommaseo me peine beaucoup. Il a sur les choses d'intérêt certaines idées exagérées et, en général, dans le caractère une susceptibilité ombrageuse qui rendent très difficile d'essayer même de lui être utile. Je l'avais invité à venir ici, il me parla d'arrangements pécuniaires qui me répugnaient, et les choses en sont restées là.

Il faudra bien que tu prennes ton parti sur les événements qui se préparent. Le monde ne peu

pas aller comme chacun de nous voudrait. Il fermente quelque chose partout, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Russie même peut-être, au sein des sociétés secrètes qui creusent leurs galeries souterraines d'un bout à l'autre de ce vaste empire. Une réflexion devrait te réconcilier avec l'avenir encore inconnu que tout annonce, c'est qu'évidemment il est dans les desseins de Dieu, et conforme aux lois immuables qui régissent la nature humaine. Qu'importe après cela qu'il dérange tes propres pensées, ou les miennes, ou celles de tout autre? Horace disait: *Et mihi res, non me rebus, subjungere conor*. Je dis, moi, tout le contraire; je tâche de reformer mes idées sur les choses, et non de ramener de force les choses à mes idées, travail également idiot et stérile. Tu as et nous avons tous beaucoup à apprendre encore, n'en doute pas un seul instant. L'essentiel est de n'être pas des écoliers têtus, ce qui ne réussit pas avec Dieu. Je te verrais avec regret siéger comme juge dans un procès où, probablement, la peine de mort sera prononcée. Ce mot est horrible dans la bouche de l'homme lui-même, en naissant condamné à mort[1]. — Adieu, mon Charles, je t'embrasse tendrement.

[1] Il s'agit ici du procès dit des *Accusés d'Avril* devant la Cour

CVIII

La Chenaie, 6 octobre 1835.

Je te félicite beaucoup d'avoir heureusement terminé l'affaire qui t'a inquiété pendant quelques semaines. Des affaires analogues et qui n'ont pas eu la même fin ont contribué plus que tout le reste à ruiner de bonne heure ma santé. Je suis, après tout, loin de me plaindre de ce qui a rétréci mon triste et modeste orbite, il sera plus tôt parcouru.

Il y a de bonnes choses dans ton discours un peu trop vague, d'ailleurs, et trop abondant en paroles[1]. Tes idées flottent dans je ne sais quel nuage, elles n'ont rien d'arrêté, rien de suivi, et même elles se contredisent quelquefois. Ce que je vois de plus clair en toi, c'est que, ballotté par

des Pairs, dont Montalembert était membre. V. la *Correspondance*, t. II, p. 432.

[1] A la suite de l'attentat de Fieschi, le Gouvernement crut devoir présenter aux Chambres les lois dites *de Septembre*, portant restriction de la liberté de la presse. Montalembert avait combattu ce projet, le 8 septembre précédent, à la Chambre des Pairs, d'ailleurs sans réussir à en empêcher l'adoption.

des impressions diverses, sans aucun principe fixe de raison, tu auras vécu en dehors de toute société, non seulement existante, mais possible, ni dans celle du passé, qui, grâce à Dieu, ne saurait renaître, ni dans celle de l'avenir que tu ne comprends pas et que tu aimes encore moins. Ton esprit est pour moi quelque chose d'indécis et d'indéfini comme un songe. Peut-être, au reste, les songes valent-ils mieux que les sévères pensées de l'homme. Je préfère néanmoins à toutes les rêveries les mâles travaux de cet O'Connell dont la puissance semble avoir frappé ton imagination; de cet O'Connell qui pousse, de son bras vigoureux, le vieux monde dans l'abîme et proclame le règne d'un nouveau droit, du droit des peuples, de l'égalité et de la liberté; et je m'étonne qu'admirant ce colossal révolutionnaire tu viennes déclamer contre les défenseurs de la même cause dans notre pays, les flétrissant, sans les connaître, du nom d'anarchistes, quoique assurément bien plus modérés que le tribun irlandais ; mais c'est de la justice de ce temps-ci.

Je ne pense pas que j'aie, d'ici à plusieurs mois au moins, l'occasion de m'exposer à la colère des misérables qui exploitent la France et se flattent peut-être de la courber sous une servitude durable.

Je ne me détournerai certainement pas de peur de les rencontrer dans mon chemin, mais je ne prévois pas que prochainement je les trouve sur ma route. Il me suffit pour le moment d'avoir mis en ce qui les regarde mon honneur et ma conscience à l'abri. Voilà que l'on vient m'interrompre, et je finis afin que cette lettre soit portée à Dinan avec quelques autres que j'y envoie aujourd'hui. — Tout à toi, mon cher Charles.

CIX

La Chenaie, 12 novembre 1835.

Je commence, mon cher Charles, par répondre à tes questions, et dans l'ordre où tu me les fais. Ce que j'éprouve, c'est une grande faiblesse, une irritation douloureuse dans les centres nerveux de l'épigastre, avec insomnies. Cependant je me trouve mieux depuis un peu de temps. Il faut bien se résigner à vieillir, et l'on vieillit vite après une vie aussi tourmentée que la mienne. Mes occupations consistent à diriger une douzaine d'ouvriers plus ou moins, que j'ai ici habituellement. Pendant

les heures qui me restent, je lis et fais quelque peu de musique. Voilà pour le présent. Plus tard, peut-être, écrirai-je, si la répugnance que j'éprouve pour ce genre de travail diminue. J'ai près de moi Élie, qui te remercie de ton souvenir, le docteur Richard, que tu as vu chez moi à Paris, et de fois à autre M. Marion, et David qui est à Dinan dans une espèce de collège que mon frère vient d'y fonder. Eugène Boré, après avoir quitté Venise, a dû aller à Florence, d'où il doit être, vers le 20 de ce mois, de retour à Paris pour y reprendre son cours d'arménien.

Je ne vois pas comment la stupide lâcheté d'une grande partie de la France, comparativement aux Irlandais, ferait que la même cause serait bonne chez ceux-ci et mauvaise chez nous. Il y a seulement plus de dévouement et je dirai même d'héroïsme à la soutenir là où elle trouve moins d'appui. Il n'est pas vrai non plus que O'Connell aujourd'hui parle au nom du catholicisme. Il s'en défend dans tous ses discours. La question, ainsi qu'il le dit, est maintenant toute politique et rien que politique. Fondant l'union des populations irlandaises, anglaises, écossaises, sur les plus larges bases de tolérance religieuse mutuelle, il les presse de marcher ensemble à la conquête de

leurs droits d'hommes et de citoyens confisqués à son profit par l'aristocratie des trois royaumes. Voilà toute son affaire. Il fait, mieux appuyé, ce que j'ai fait ou tenté de faire. Après avoir demandé et obtenu l'affranchissement religieux, sur ce principe expressément énoncé par lui que Dieu seul est juge de ce qui touche à la conscience, il demande l'affranchissement politique, et il l'obtiendra.

Remercie de ma part Skrzynecki et les Ankwitz quand tu leur écriras. Dis à ceux-ci que je leur ferai, dès que je me porterai mieux, quelque chose de très orthodoxe. Ce sera une belle et pathétique exhortation au peuple polonais de se soumettre pleinement et sans arrière-vues au gracieux maître que Dieu leur a donné. Et malheur à eux s'ils gardaient dans le cœur quelque pensée de rébellion future contre lui ! Mme de Senfft, de retour à Florence d'un voyage qu'elle et son mari ont fait à Vienne, a failli mourir. Ils m'ont écrit tous deux la lettre la plus touchante, toute pleine des plus douces expressions d'une amitié qui semble croître chaque jour en vieillissant. Vraiment, c'est près d'eux que j'aimerais à terminer ma vie, en aidant de mon mieux à consoler la leur, si triste et si abandonnée. Donne-moi quelques détails sur ce que tu appelles tes études sur le moyen âge. Mes compliments à

M. Guéranger. Il a en effet, comme tu le dis, une instruction ecclésiastique peu commune. — Je t'embrasse tendrement.

CX

La Chenaie, 17 décembre 1835.

Il paraît que ta lettre du 5 a été oubliée huit jours à Dinan, puisque je ne l'ai reçue qu'hier, et comme tu devais être de retour à Paris vers le 20, c'est là que je t'adresse celle-ci. Ce m'a été une grande joie d'apprendre la guérison de ton frère, et à cause de lui et à cause de toi.

J'ai précisément refusé de faire la préface que me demandait M. Imb..., pour des poésies que je n'ai même pas lues. Mais, comme elles doivent être vendues au profit des malheureux prisonniers dont lui et moi étions co-défenseurs, je n'ai ni pu ni dû lui refuser une lettre de quelques pages, en l'autorisant à en faire l'usage qu'il lui plairait. Voilà toute l'affaire.

J'ai en effet reçu l'introduction de votre recueil [1]. Quoique ce morceau soit certainement bien fait, je n'ai pu en lire qu'un petit nombre de pages. Ce sont de pures abstractions logiques, des paroles vides, des mots sans substance. Je défie que de tout cela il reste quoi que ce soit dans l'esprit de personne. Ce sont des ombres qui passent sans laisser de traces, des sons qui s'évanouissent dans le vide. Quant à ton cours sur le moyen âge, s'il y a des faits, des faits nouveaux ou peu connus, il offrira un intérêt réel, quoique la pensée maintenant regarde bien plus en avant qu'en arrière. Les tombeaux ont leur charme, mais ce n'est pas là que l'homme établit sa demeure. Il lui faut le grand jour, le mouvement, la vie, et il sent bien que le temps ne lui est pas donné pour le perdre à remuer la poussière des morts. *Sinite mortuos sepelire mortuos suos*. Je conçois, au reste, que tu cherches des distractions nécessaires dans des études de ton goût. Tu avais rêvé une grande action devenue impossible. Il t'est arrivé ce qui arrive chaque jour à mille autres, qui, se renfermant dans une pensée conçue, s'y greffent pour ainsi dire et

[1] Il s'agit ici du recueil intitulé *l'Université catholique*, fondée par l'abbé Gerbet avec le concours de Montalembert et de plusieurs autres anciens disciples de Lamennais. Il n'eut, au surplus, qu'une durée assez éphémère.

meurent avec elle. Ils croyaient planter l'arbre qui abriterait le genre humain, et les eaux prennent un autre cours, l'arbre sèche, et le genre humain s'en va se reposer sous d'autres ombrages. Alors, plutôt que de se dire simplement : « Je me trompais, » et de suivre en paix leurs frères que Dieu guide, ils se mettent à désespérer de tout et d'eux-mêmes. Heureux qui se défie de soi, se laisse docilement conduire à la Providence, et ne tient qu'à sa volonté ! Car sa volonté est amour, et celui qui humblement y obéit cueillera le fruit de l'amour. Ma santé en ce moment est moins mauvaise, quoique le froid ne me soit pas bon. — Adieu, je t'embrasse tendrement.

CXI

La Chenaie, 4 février 1836.

C'est avec beaucoup de joie que j'apprends, mon cher Charles, que ton frère va de mieux en mieux. Il est très possible que, né débile, sa maladie n'ait été qu'une crise de la nature, dont,

grâce à Dieu le résultat a été plus heureux que pendant quelque temps on ne pouvait l'espérer. Si de ce côté j'éprouve une douce satisfaction, j'ai été, par ailleurs, bien profondément affligé. Mme de Senfft a cessé de vivre. Elle a jusqu'à la la fin conservé une pleine connaissance, et jusqu'à fin elle a parlé de moi. Son mari, le meilleur ami que Dieu m'ait laissé dans ce monde, y est désormais seul, absolument seul, et cependant je ne vis jamais d'âme plus résignée ni de douleur plus calme. Il y a des êtres bien privilégiés. Celui-ci remplit, sous tous les rapports, l'idée que je me fais de la perfection de l'homme.

Ce qui a été dit de la Pologne dans les deux Chambres me paraît une pauvre comédie[1]. S'il y avait eu là quelque chose de sérieux, M. de Pahlen[2] ne serait pas resté vingt-quatre heures à Paris ; mais il savait à quoi s'en tenir. Quant aux craintes que peut inspirer la Russie à l'Europe, elles ne sont pas assez imminentes pour déterminer aucune alliance contre elle. Le czar s'emparera

[1] A la séance de La Chambre des Pairs du 6 janvier 1836, au cours de la discussion de l'Adresse au roi, le comte de Tascher proposa d'émettre le vœu que la France, d'accord avec ses alliés, intervînt pour réclamer le maintien de l'exécution des traités de Vienne en ce qui concernait la Pologne. Montalembert soutint cette motion, qui fut repoussée à une forte majorité.

[2] Ambassadeur de Russie en France.

de Constantinople, nul doute. L'Autriche et la Prusse le laisseront faire, moyennant des compensations à leur profit. L'Angleterre intrigue pour avoir sa part, et elle l'aura très certainement, quelques îles dans la Méditerranée, peut-être l'Égypte ; qui sait ? Quant à nous, nous laisserons tout faire. Sous le Gouvernement actuel et le système qui nécessairement est le sien, il n'y a de possible qu'une progression indéfinie d'abaissement et d'ignominie au dehors, de servitude au dedans. De peur d'oubli, je veux te prier tout de suite de faire en sorte que M. Döllinger détruise le manuscrit que je lui ai laissé. Je serais très fâché que cet écrit informe subsistât. Je désire extrêmement apprendre qu'il n'en reste pas de traces. On m'avait déjà prévenu des propos que tient sur mon compte cet évêque américain. Son nom est Bruté ; il est de Rennes, et, quoique autrefois fort lié avec mon frère et moi, il passe sa vie, depuis vingt ans, à blâmer tout ce que je fais, dis et écris. Il en est bien le maître, mais il ne l'est pas de mentir et de calomnier. Tu sauras, par la lettre incluse [1], que je te prie de faire remettre

[1] Voir cette lettre dans la *Correspondance*, t. II, p. 456. — Elle est suivie d'une seconde lettre, également adressée au même personnage. *Ibid.*, p. 465. — Voir aussi la lettre qui suit.

après l'avoir cachetée, ce qui s'est passé entre nous. Je n'ai rien à y ajouter.

J'ai lu l'article de M. Margerin[1]. Plusieurs de ses idées sont tellement les miennes qu'elles sembleraient extraites de ma philosophie inédite. J'ai remarqué, en outre, plusieurs bonnes choses de détail, et d'autres à côté qui me paraissent le sublime de l'extravagance. Malheureusement celles-ci sont la base principale de sa théorie. Cela est de la force des morceaux de Baader, qui nous firent tant rire en soupant, à Munich, chez Moy. De plus, je m'étonne qu'on admette, dans un recueil qui a de si grandes prétentions à l'orthodoxie, des hypothèses qui tendent au moins à renverser de fond en comble le dogme chrétien, tel qu'il est cru et enseigné. Je ne dis tout cela qu'à toi seul ; car je ne veux blesser personne, et l'on me soupçonnerait de prévention. — Ton dévoué.

[1] Dans *l'Université catholique*.

CXII

La Chenaie, le 14 février 1836.

Peut-être as-tu raison, peut-être cette lettre est-elle trop âpre, mais la refaire est impossible ; il faudrait m'occuper pendant quelques minutes d'un homme à mes yeux trop infâme, et, sans une grande nécessité, je ne veux pas salir ma pensée de son souvenir. D'ailleurs, que m'importe à moi l'opinion du public parmi lequel il lui plaît de répandre ses pieuses impostures? Ne sais-je pas bien que, si un mensonge lui manque aujourd'hui, demain il en fabriquera un autre? Ne sais-je pas bien que la calomnie est sa conscience, et la haine son âme? Ces gens-là ont raison sur un point très assurément : Eux et moi, nous ne sommes pas de la même religion. Quant à ces amis qui souhaiteraient que je leur fournisse le moyen de me justifier, d'abord je ne sens pas le besoin de justification, ni près d'eux, ni près de qui que ce soit, et puis, je ne me connais point d'amis avec qui tu aies d'étroites liaisons.

Je me souviens d'avoir oublié de te répondre sur plusieurs points dans mes dernières lettres. David est à Dinan où il suit ses études. Sa famille m'a prié de le garder, quoiqu'il ait renoncé à l'état auquel d'abord elle l'avait destiné. Il désirerait être architecte, c'est-à-dire se rendre capable d'un emploi dans les travaux publics, et j'espère qu'il y parviendra. Je ferai pour lui tout ce qui me sera possible pendant que je vivrai.

M. Rousseau m'a, comme à toi, paru un fort bon homme. Ses intentions sont excellentes. Pour son livre, c'est autre chose ; il s'est mépris, je crois. A part la disposition pittoresque des lignes longues et courtes, je n'y ai rien vu de neuf, car le mauvais goût, le mauvais style, le ridicule et l'ennui sont vieux comme le monde. Ceci entre nous bien strictement.

Je me suis acquitté de ta commission près de M. de Senfft. Son avenir m'inquiète extrêmement. Seul, complètement seul, à cet âge. Un des cœurs le plus tendre que j'aie jamais connu, devenu comme une chambre tendue de noir, fermé sur deux tombeaux et scellé pour toujours ! Cette pensée me fait un mal affreux. Lui est calme, mais ce sont ceux-là qui souffrent le plus et le plus profondément. Tu comprends à merveille que

ma solitude ne me fournit aucun événement, aucune nouvelle qui puisse t'intéresser. De l'espèce de port où Dieu m'a conduit, je regarde les vagues lointaines que la tempête agite plus ou moins, et, si le présent m'inspire un immense dégoût, il y a toujours, au fond de mon âme, une voix qui me dit : « Espère en l'avenir ! »

P. S. — Je n'ai point reçu le volume de poésies que vient de publier Tommaseo.

CXIII

La Chenaie, le 17 avril 1836.

Je suis profondément peiné, mon cher Charles, du triste état où est ce pauvre Albert de la Ferronnays [1]. J'ai connu peu de jeunes gens aussi bons, et le voilà enlevé, presque au commencement de sa carrière, à tous ceux qui le chérissaient, lorsque la Providence avait rassemblé tant de choses douces autour de lui. D'autres vivent long-

[1] M. Albert de la Ferronnays souffrait déjà de graves atteintes du mal qui devait l'emporter peu de temps après, le 29 juin 1836.

temps à qui la vie est bien loin d'offrir les mêmes charmes, et qui, après avoir trempé leurs lèvres à sa coupe amère, voudraient, si Dieu le permettait, les en détacher au plus vite : *Et quum gustasset noluit bibere.*

Je désirerais avoir la déclaration que nous publiâmes à notre retour d'Allemagne [1]. Je l'ai cherchée et fait chercher inutilement. Tu me feras plaisir de me l'envoyer sans trop de retard.

Élie te remercie beaucoup de l'intérêt que tu prends à son changement d'état et des vœux que tu formes à ce sujet. J'espère qu'ils seront exaucés. Les deux frères épousent les deux sœurs. Les âges se correspondent, ainsi que les goûts et les caractères. Il y a de part et d'autre, dans les qualités personnelles, dans la médiocrité de fortune et dans la simplicité des habitudes, tout ce qu'on peut avoir ici-bas de garantie de bonheur. Élie et sa femme viendront de fois à autre passer quelque temps avec moi. Je suis, du reste, habitué à vivre seul, et cela me coûte peu ; c'est une espèce d'accoutumance de la tombe.

Je me suis décidé à vendre ma bibliothèque pour achever de payer mes dettes. Nous travail-

[1] Déclaration du 10 décembre 1832. V. les *Affaires de Rome*, p. 135.

lons au catalogue, puis il faudra emballer, puis expédier. Ce ne seront pas de petits embarras dans ce coin reculé du monde. J'admire comment la Providence me détache de tout successivement. Elle m'a enlevé ma fortune, elle disperse les livres rassemblés par moi pendant quarante ans, elle déracine les arbres que j'ai plantés. Quand viendra le moment auquel j'ai tant de fois aspiré durant mon triste pèlerinage, je n'aurai plus qu'un vieux corps usé à rendre à la terre. Je prie Dieu qu'il te donne une existence moins troublée. Je ne me plains cependant pas de la mienne. S'il y a quelque part un peu de paix pour les hommes de bonne volonté, j'aurai aussi mes jours de repos, mais ce ne sera pas ici-bas. — Adieu, que le Père Céleste te bénisse !

CXIV

La Chenaie, le 5 mai 1836.

Il m'a toujours semblé que l'extrême angoisse qu'on éprouve à la mort des personnes qu'on aime contrastait étrangement avec les plaintes que

nous ne cessons de faire de cette vie et ce que nous croyons de l'autre. Je suis pourtant, là-dessus, au moins comme tout le monde, et ainsi je comprends et je partage la peine que tu viens de ressentir, mon cher Charles. Puisse l'arrivée de ce pauvre Albert ne pas la renouveler bientôt !

J'apprécie tes offres obligeantes et je t'en remercie bien sincèrement. Les dettes qui me restent ne sont heureusement que des dettes de famille ; mais enfin, quelles qu'elles soient, elles me pèsent, et je veux à tout prix m'en délivrer. Or, je n'ai pour cela d'autre moyen que de vendre mes livres. Ce sacrifice, au reste, me coûte moins que tu ne penses et qu'il ne m'eût, en effet, coûté autrefois. L'expérience, qui m'a désabusé de tant de choses, m'a rendu à peu près indifférent à tout. La vente se fera aux enchères, à Paris, vers la fin de l'année. Si elle produit net seulement la moitié de ce qu'il en coûterait pour former une bibliothèque semblable, je ne serai pas mécontent.

Il est vrai que le mariage d'Élie me réduit ici à une solitude complète, qui n'est plus en harmonie avec mes dispositions ni avec mon âge. Je suis donc obligé de changer toute ma vie. J'aimais ce lieu et je le quitte. J'irai m'établir à Paris, où j'espère pouvoir vivre de ce qui me restera de mon

travail passé, joint à ce que je pourrai tirer de mon travail futur. Mon projet est de voir fort peu de monde. Il me faut pour écrire du repos et de la retraite. Je ne sais pas encore quand je partirai. Une foule de petites affaires à régler ici me retiendront probablement quelques semaines encore. D'ailleurs, ce n'est pas sans peine que je me détache, pour toujours peut-être, d'un lieu créé par moi, d'un lieu plein de souvenirs qui me sont chers, et où j'avais choisi et préparé ma tombe. Après tout, cependant, qu'importe? Ne trouve-t-on pas une fosse partout ? — Je t'embrasse de cœur.

CXV

Paris, le 30 mai 1836.

Me voici depuis hier à Paris, mon cher Charles. J'y suis arrivé très fatigué ; une nuit de sommeil m'a un peu remis. Si tu peux venir me voir, tu me feras grand plaisir. Le plus matin serait le mieux. Je verrai quelques personnes ces premiers jours, puis je vivrai aussi solitaire qu'à La Chè-

naie. J'ai besoin de retraite pour travailler, et j'ai besoin de travailler pour vivre. — A bientôt, j'espère.

CXVI

Paris, 14 juillet 1836.

Je ne saurais te dire où l'on peut trouver la *Journée du Chrétien* que tu désires. Au reste, elle n'est pas de moi, mais de l'abbé Le Tourneur, à l'exception de la préface. Si j'en avais un exemplaire, je te l'offrirais, mais je n'en ai jamais possédé un seul. — Je t'embrasse à la hâte.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce court billet, en marge duquel Montalembert écrivait à l'encre rouge ces mots : « *La dernière!* » clôt la correspondance de Lamennais avec le jeune pair de France. Tous deux, habitant Paris, n'avaient plus guère l'occasion de s'écrire ; et, par ailleurs, la divergence fondamentale de leurs idées allait s'accentuant chaque jour et à chaque pas de Montalembert dans sa carrière politique et religieuse. L'ancien disciple de Lamennais avait épousé, le 16 août 1836, Mlle de Mérode. Un mois après, les deux jeunes époux partaient pour l'Italie, en passant par la Suisse. Montalembert, avant son départ, n'avait cessé d'insister pour amener Lamennais à rentrer dans le sein de l'Église. Arrivé à Coire, il lui adressa, — d'après le témoignage de Mme de Montalembert[1] — une longue lettre dans laquelle il sollicitait l'autorisation « de négocier sa paix avec le Saint-Père ». Cette lettre, qui resta sans réponse, — paraît-il, — n'a point été retrouvée dans les papiers de Lamennais. On sait, d'ailleurs, quel fut le sort des tentatives analogues, presque quotidiennement répétées auprès de Lamennais par quelques-unes de ses anciennes relations, et il n'est pas probable que celle dont il s'agit dût recevoir un autre accueil. Aussi Monta-

[1] Cf. *Montalembert : sa jeunesse*, par le P. Lecanuet, t. I, p. 446, note.

lembert, vers 1844, n'essaya-t-il plus de s'associer à un effort du même genre, — mais d'un succès plus douteux encore, — tenté par une amie moins sûre, Mme Y..., qui le pressait d'intervenir. Aucun rapport ne subsistait donc plus, depuis de longues années déjà, entre eux, lorsque Lamennais mourut, le 27 février 1854. On trouve à cette date, dans le carnet de son ancien disciple, les lignes suivantes :

« *J'apprends l'horrible mort de l'abbé de Lamennais, mort avant-hier dans l'impénitence finale, après avoir été pendant vingt ans infidèle à la foi qu'il avait si éloquemment glorifiée...* »

Ces quelques mots ne suffisent-ils pas à donner la mesure de l'abîme qui s'était peu à peu creusé entre ces deux esprits, et ne rendent-ils pas plus pathétique encore l'effort tenté par le solitaire de La Chenaie, avec toutes les illusions de son cœur, pour conserver au moins, en dehors de toute communauté de croyances, l'affection de celui qu'il appelait son « Charles bien-aimé » ?

E. F.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CE VOLUME

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME

Année 1830

Année 1831

Année 1832

Année 1833

Pages.

Année 1834

Année 1835

Année 1836

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6

